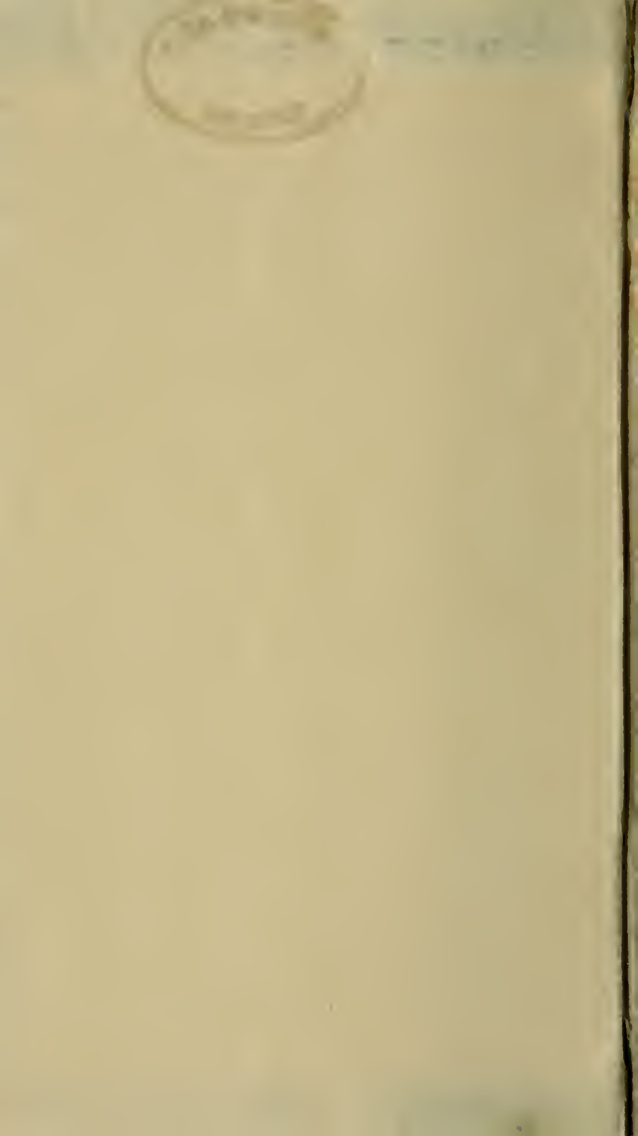




HOMMAGE
A
LA VERTU GUERRIERE
OU
ELOGES
DE
QUELQUES-UNS
DES
PLUS CELEBRES
OFFICIERS FRANCOIS
QUI ONT VECU
ET QUI SONT MORTS
SOUS LE REGNE DE LOUIS XV.



A Hombourg-ez-Monts.

Henri Pierre Wolff, Imprimeur.
MDCC. LXXIX.



A SON ALTESSE SÉRÉNISSIME

MONSEIGNEUR

LE PRINCE HEREDITAIRE DE HESSE-HOMBOURG.

MONSEIGNEUR,

Ce n'eſt point à titre d'exemples que j'offre à VOTRE ALTESSE SERENISSIME les Eloges de quelques-uns de mes concitoyens. C'eſt un ſimple hommage, conſacré au penchant heureux, que dans l'age le plus tendre, vous témoignez déjà pour la gloire.

Si pour le développer & le diriger à la vertu, il étoit besoin de Modeles, & qu'il me fut permis de les offrir à VOTRE ALTESSE SERENISSIME, *je ne consulterois,* MONSEIGNEUR, *que les Fastes de votre auguste Maison ; je me contenterois même de vous dire que le descendant de* Philippe-le-Magnanime *& le Fils de* FREDERIC-LOUIS, *n'a point d'autres modèles à prendre, d'autres guides à suivre.*

Je suis avec un profond respect

MONSEIGNEUR
DE VOTRE ALTESSE
SERENISSIME.

Le très humble & très
obéissant - serviteur
LE CHR. DUVERNOIS.

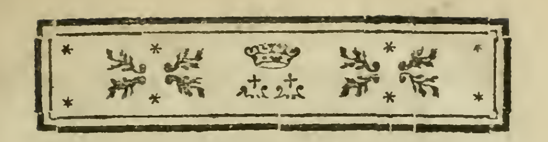
AVERTISSEMENT.

Quelques morceaux détachés des Eloges que contient ce volume, ont déjà ſubi le jugement du Public. Pluſieurs Journaliſtes ont décidé même „ que ce genre de travail pouvoit être „ très utile à cette partie de la ſociété „ qui ſe dévoue à la défenſe & à la „ gloire de la patrie. “ (1) Je ne rapporterai point ici ce qu'ils ont ajouté de flatteur à cette déciſion ; 1°. parce que naturellement je ne leur ai pas communiqué les morceaux les moins intéreſſans ; 2°. parce que je n'ai point d'autres prétentions que celle d'être utile. C'eſt ce dernier motif qui m'engage à publier ce receuil.

(1) Voyez le Journal Encyclopédique de Bouillon ; la Gazette-Litteraire des Deux-Ponts, le Mercure de France, année 1770.

TABLE
DES
ELOGES,
CONTENUS DANS CE VOLUME.





ELOGE

D'ADRIEN-MAURICE DUC DE NOAILLES,

PAIR ET MARECHAL DE FRANCE;

CHEVALIER DES ORDRES DU ROI ET DE LA TOISON D'OR,

GRAND D'ESPAGNE DE LA PREMIERE CLASSE,

PREMIER CAPITAINE DES GARDES-DU-CORPS DU ROI, GOUVERNEUR DE ROUSSILLON, CONFLANS, CERDAIGNE &c.

Mort à Paris en 1766.

POUR ſentir tout le prix d'un Grand-Homme, il faut l'être ſoi-même. Il eſt des Héros qui ne ſont tels qu'aux yeux des Sages. Ils échappent à la multitude qui ne pardonne jamais les mauvais ſuccès, & pour la

quelle ne pas vaincre, eſt toujours une faute, & ſouvent même un crime. Rome ne voyoit dans *Fabius* qu'un citoyen timide, qui n'ôſoit point la venger *d'Annibal.* Le Reſtaurateur de la République n'étoit apperçu à travers ſes manœuvres ſupérieures & ſes délais ſagement combinés, que par le petit nombre qui ſe contentoit de l'admirer.

Tel a été parmi les François le ſort d'un Homme plus grand que célèbre, qui, l'ame des Conſeils, fut tour-à-tour à la tête des Finances & des Armées, toujours le bienfaiteur de l'Etat, & dont la partie éclairée de l'Europe admira les talens; que la fortune ne favoriſa pas toujours; mais qui méritoit toujours de vaincre. ADRIEN-MAURICE, DUC DE NOAILLES, ne jouit pas de toute ſa gloire aux yeux de la plupart de ſes Concitoyens; ſes Campagnes ſavantes, ouvrage du Génie, & dignes de l'admiration de l'univers, ont été confondues, avec cette foule d'evénemens, que la même année voit naitre & oublier. Ils ont été injuſtes à ſon égard, ſoit que l'intervalle immenſe qui les ſéparoit de ce Héros les ait empêchés de pénétrer jusques à lui, ſoit

que d'autres Guerriers plus heureux, les ayent accoutumés à n'admirer que des triomphes & des actions d'éclat. Pour acquitter autant qu'il eſt en nous la dette de la France envers un homme qui l'a ſi bien ſervie, nous allons lui rappeller ce qu'il a fait pour elle. Nous emprunterons les principes de Guerre, de Politique, de Finance du Maréchal lui-même; c'eſt la ſeule manière de le bien louer.

PREMIERE PARTIE.

L'enfance des Héros n'annonce pas toujours ce qu'ils doivent être; ſoit, que la Nature d'elle-même, ne marche que lentement dans ſes productions ſublimes; ou plutôt que le vice de notre éducation favoriſe cette lenteur & cette eſpêce d'engourdiſſement. Graces aux ſoins d'un vertueux Pere, ADRIEN n'augmentera pas le nombre des Grands-hommes dans leſquels des plaiſirs meurtriers ont retardé la marche rapide du Génie, & ont enveloppé pour quelque temps le germe de la Grandeur. La première choſe qu'il apprend, eſt que ſes ayeux, en lui transmettant leur nom & leur ſang, lui impoſent la néceſſité de leur reſſem-

bler. Sòn âme ſans ceſſe occupée de ſoutenir ce péſant fardeau, n'attend pas pour ſe déployer ces évênemens mémorables qui ébranlent la terre; dès l'age le plus tendre il fait eſpérer qu'un jour la France comptera un Héros de plus.

LE Camp eſt la première école des Guerriers; le grand Art de vaincre ne s'apprend point au ſein des Villes & de la volupté. Le Courage ſe glace, les corps s'uſent par la molleſſe. ADRIEN ne conſulte ni ſon âge, ni ſes forces; il entend la voix du Génie qui l'appelle au Combat; il vole ſe ranger ſous les drapeaux de ſon Pere. Ne croyez pas que le tumulte des armes ſoit un ſpectacle indifférent pour lui: déjà la gloire l'échauffe, le pourſuit, lui fait éprouver cet aſcendant, cet empire qu'elle éxerce ſur les ames fortes. La Bataille du *Ter*, gagnée à ſes yeux, imprime à ſon ame le deſir brulant de ſe montrer digne éleve de ſon maitre. Il ſuit bientôt la fortune de cet homme ſans faſte, idole des ſoldats, digne rival d'Eugene, qui joignoit à la douceur, à l'intrépidité de *Henri IV*, ſon ayeul, cette préſence d'eſprit, ce Coup d'œil qui prévoit, qui ſaiſit tout,

cette activité qui ne laiſſe rien à faire. Le Génie qui anime *Vendôme*, ſemble s'emparer de l'ame de NOAILLES; (rarement les exemples ſont perdus.) Si le jeune Guerrier ne peut encore s'élever au niveau du grand Capitaine, il a dumoins le courage de le prendre pour modèle, & la force d'aſpirer à ſa gloire.

LA Mort de *Charles II*, plongea l'Europe dans une guerre meurtrière, qui coutoit à la France ſon ſang, ſa gloire & ſes tréſors. Aux plus brillantes proſpérités avoient ſuccédé les plus étranges revers. Le nom de *Louis* perdoit cet éclat qui avoit toujours accompagné ſon régne, & pour affermir le trône de *Philippe*, il ſe vit ſur le point d'être enſéveli ſous les ruines du ſien. C'eſt dans ce temps de criſe qu' ADRIEN eſt jugé digne de ſoutenir la fortune chancelante du Roi d'Eſpagne. Il marche à la tête d'une petite Armée contre cette Province fiére & intrépide, entouſiaſte de ſa liberté, preſque toujours vaincue; mais toujours redoutable; qui, du ſein même de ſes défaites, ſemble prendre de nouvelles forces. La Catalogne eſt le théatre ſur

lequel il déploye ce Génie heureux, ces ressources inépuisables pour la guerre. Changer de projets, en former de nouveaux suivant les dispositions de l'Ennemi, traverser ses desseins, arracher par la prudence ce qu'il n'ose se prometre de ses forces, en imposer par l'étendue & la hardiesse de ses vues, faire subsister une Armée dans un pays déjà épuisé. Telles sont les opérations qui signalent cette Campagne.

L'Anglois, fier d'avoir abaissé *Louis XIV*, venoit encore arracher à son petit-fils le Sceptre que le Testament de Charles & la voix des peuples lui avoient donné. Pendant qu'il prodigue son sang & ses trésors en Espagne, pour fermer les barrières du Trône à la Famille des Bourbons, ses vaisseaux couvrent les Mers, font diversion au Port de *Cette*. ADRIEN, plus sensible à la gloire de couvrir sa Patrie, qu'à celle de poursuivre des Conquêtes, abandonne la Catalogne, vole à l'ennemi, le brave, l'attaque avec cette impétuosité qui caractérise la Nation Francoise. Le nombre recule devant la bravoure,

& la flotte étonnée admire un Héros qui anéantit ses efforts.

UN Grand-homme, dit un célèbre Romain, compte toujours n'avoir rien fait tant qu'il reste des ennemis à vaincre. ADRIEN revole au secours de Philippe. Gironne, place importante, nourissoit la fierté, soutenoit l'espoir des Catalans rebelles, & balançoit les succès de nos Armées : mais NOAILLES, accoutumé à joindre une profonde théorie à la pratique, instruit dans l'art d'éxécuter rapidement un projet, comme dans celui de le savoir différer à propos, a tout prévû. Déjà la Place est investie, le canon foudroye ses remparts. La nature a beau combattre pour les assiégés ; les obstaclés ne font qu'irriter & redoubler le courage du Général françois ; le soldat animé par son éxemple, ne voit point de danger ; il s'ouvre un passage à travers des barrières que les inondations sembloient avoir affermies ; il pénétre & dévore d'avance les dépouilles des Citoyens malheureux & coupables : *arrête, barbare*, s'écrie ADRIEN, *il est beau de vaincre ; mais il l'est encore davantage de pardonner.* Le trone d'Espa-

gne eſt enfin aſſuré à un enfant de France, & le calme rendu à l'Europe.

Pour un militaire qui n'eſt que brave, la Paix eſt un temps de repos & d'oiſiveté; hors du combat, il ne ſait plus agir. Le Génie, qui dans un jour d'action le porte au delà des bornes du devoir, ſemble alors l'abandonner; toutes les vertus du Héros diſparoiſſent & les foibleſſes de l'Homme ſe montrent. ADRIEN, nous offre un ſpectacle bien différent; ſemblable à ce Romain qui ne ſe croyoit jamais moins ſeul, que lorsqu'il étoit ſeul, il ne paroit quitter les armes que pour s'occuper des moyens de les reprendre un jour avec plus de gloire. Tous ſes momens ſont des momens précieux; il ſent qu'il doit à l'Etat tout le bien qu'il peut lui faire. Il ſaiſit le temps où la haine des nations eſt aſſoupie, pour ſe replier ſur le paſſé, comparer les évênemens, étudier les Grands-hommes, profiter de leurs fautes comme de leurs lumières, remonter aux principes de l'Art militaire, en ſuivre les progrès, entrer dans tous ſes détails, combiner les rapports qu'ils ont entre eux, chercher les cauſes qui l'ont

rendu aujourd'hui ſi compliqué & ſi difficile, acquérir cette prudence conſommée que nous verrons toujours marcher en lui d'un pas égal avec le zéle & le courage : c'eſt ce qu'on appelle les loiſirs d'un Grand-homme.

LA mort du Roi de Pologne trouble une paix de vingt ans. Pourquoi faut-il que l'hiſtoire ſoit presque toujours deſtinée à rappeller les crimes & les injuſtices des Princes, à retracer les malheurs des hommes ? Deux Puiſſances diſputent à un Peuple libre le plus beau de ſes priviléges, celui de ſe donner un Protecteur à ſon gré ; on inſulte au choix des Polonois & à *Louis* dans la perſonne de *Stanislas*. Le Gendre devient l'appui du Beau-Pere. La gloire d'un Roi eſt de venger les Rois opprimés. L'embraſement de la guerre ſe répand dans la plus belle partie de l'Europe. Les Armées Françoiſes ſont portées en Allemagne. Berwick, ſoutenu du courage de Noailles, force l'Ennemi aux lignes d'Etlinguen, aſſiége Philisbourg, où il trouve la mort & la gloire. La perte du Général afflige la France ſans l'allarmer. ADRIEN a fixé

les regards & mérité la confiance de ſon Prince ; il va juſtifier ſon choix. Nous ne le ſuivrons point le reſte de cette Campagne à la tête des Armées du Haut & Bas-Rhin ; ce qui feroit la gloire d'un homme ordinaire, ne donne qu'un foible luſtre à celle d'un Héros.

L'année ſuivante le voit commander en Italie, où il a l'Ennemi à combatre & à concilier des Cours toujours prêtes à ſe déſunir. Aux difficultés de la guerre ſe joignent tous les obſtacles de la politique. Un homme qui n'eut ſçu que combattre, n'eut été que dangereux. Cependant tout s'applanit ſous les pas du Maréchal ; les motifs de diviſion s'évanouiſſent, & les Alliés comprennent que leurs intérêts reſpectifs ne peuvent être ſéparés, & que celui de tous eſt de forcer l'Ennemi à évacuer l'Italie.

Ce qu'il y a de ſurprenant, & ce dont la Poſterité, plus juſte que nous, lui ſaura gré, c'eſt qu'il termina la guerre à l'avantage & à la gloire de ſa Nation ſans verſer de ſang : mais tel eſt le ſort des Grand-hommes ; on les blâme ſouvent du mal qu'ils ne font pas ;

car nous ne diſſimulerons point que l'on fit un crime au Duc de NOAILLES d'avoir épargné la Vie des hommes, d'avoir remporté des victoires ſans combatre; comme ſi le but de la guerre étoit uniquement l'éffuſion du ſang; comme s'il étoit moins glorieux de vaincre par la force; comme ſi l'Homme le plus humain nétoit pas en même temps le plus grand. Les François jouirent de la paix & de ſes avantages; ils oublirent celui qui avoit travaillé à la leur procurer peut-être auroient-ils été plus reconnoiſſants ſi elle leur eût couté d'avantage.

LES Empires ſont comme la Mer; ils ne jouiſſent pas long-temps du calme. Charles VI meurt, & replonge l'Europe dans ces diſſentions barbares, qui l'affligent presque ſans ceſſe. La France ſe rappellera long-temps les revers qui ſuccédèrent rapidement à ſes premiers ſuccès en Bohême.

SES troupes transplantées ſous un ciel étranger, au milieu d'un Peuple que ſa haine contre elle encore plus que ſa bravoure, rendoit redoutable, ſe détruiſent inſenſiblement d'elles même.

La disette, la rigueur des saisons moissonnent ce que le fer de l'ennemi épargne; le Maréchal de NOAILLES, avoit prévu ces désastres, il avoit osé les représenter, car il aimoit sa Patrie; mais on ne le crut que lorsque l'évènement l'eut justifié. Cependant il ne s'agit plus de savoir s'il a calculé juste; de tels maux demandent de prompts remèdes. On le choisit pour refermer les playes de l'Etat. Il part à la tête d'une armée formée des débris de plusieurs autres.

IL faut juger les hommes par les obstacles, & mesurer notre estime autant sur la difficulté des entreprises que sur le succès; c'est le seul moyen de ne point deshonorer les cendres d'un Héros par de fausses louanges. Le Maréchal, arrivé dans la Basse-Alsace, trouve tout dans le plus grand désordre. Des fortifications démolies ou prêtes à s'écrouler, des frontières ouvertes & sans défense, des Troupes dont il falloit également ranimer le courage & réprimer la licence. Il se voit dans un pays neutre, où les égards pour la neutralité peuvent à tout moment retarder les opérations de la guerre; environné d'e-

ſpions payés pour le trahir; harcelé par une Armée plus forte en nombre, que ni les ſuccès ni les revers n'ont point affoiblie; mais ſon Génie voit les dangers ſans en être effrayé. Ses manœuvres ſupérieures vont apprendre à l'Europe, qu'un Grand-homme eſt au deſſus des obſtacles mêmes. Camper & décamper à propos, ſe conſerver une communication libre avec les Places d'où l'on tire les ſubſiſtances pour ſon Armée, couvrir ſon pays, ne laiſſer échapper aucune occaſion de donner de la jalouſie aux ennemis, les ſuivre pas à pas dans leurs marches, ſe dérober à eux dans le temps qu'ils ſont le plus intéreſſés à nous découvrir, ſe cacher à ſes propres troupes, préparer aux uns des piéges, les y conduire inſenſiblement, ſans le leur laiſſer appercevoir, ménager aux autres des ſurpriſes heureuſes, les conduire à la victoire ſans qu'elles s'en doutent, tirer toutes les reſſources de l'art & du terrein; voilà le chef-d'œuvre de la guerre, & c'eſt ce que fit le Maréchal de Noailles. Nous n'avançons rien qui ne ſoit avoué de tous

ceux qui ſervirent dans cette Campagne mémorable.

CE ſeroit bien ici le lieu de traçer le plan de la Bataille d'Ettinguen, de faire voir comment le Marechal DE NOAILLES ſaiſit tous les momens favorables, & tous les poſtes avantageux; comment, par ſa vigilance, il ſut tromper l'Armée ennemie, la bloquer, la réduire à la plus affreuſe diſette; comment il prévit à ce qu'elle ne put reſter dans l'inaction, ſans ſe conſumer, ni combattre, ſans s'expoſer à une deſtruction entière; mais les hommes ne ſont point touchés d'une entrepriſe que les ſuccès n'ont point couronnée; elle méritoit de l'être; elle ne l'a pas été; c'eſt un prétexte qui leur épargne l'humiliation d'applaudir à l'ouvrage d'un Grand-homme. Le ſort de cette journée fut comme celui de bien d'autres, où l'on verſe beaucoup de ſang de part & d'autre ſans atteindre le but de la guerre: cétoit pour les Francois une victoire enlevée plutôt qu'une Bataille perdue.

LES Troupes de Bavière s'étant réunies à celles du Maréchal, il pourſuit la Campagne avec la même ſupériorité

de Génie, ſe poſte dans des lieux d'où il peut, ſans diviſer ſes forces, en impoſer à deux Armées.

N'oublions pas qu'il fut le premier à démêler & à faire valoir les talens de cet étranger célèbre, qui, fixè en France, en devint l'honneur & l'appui; c'eſt le plus beau trait de ſa vie. Il falloit être le Maréchal de NOAILLES, pour hâter la fortune d'un homme qui lui diſputoit la gloire des Armes; mais l'Envie n'a point de priſe ſur les grandes âmes; elles s'oublient pour le bien de l'Etat: c'eſt le vice d'un vil & mépriſable courtiſan d'envier la recompenſe du mérite & le prix des travaux.

Pendant que le Héros Saxon couvroit les Provinces Françoiſes, ADRIEN ſecondoit la fortune de Louis à la tête de ſes Armées. *Ypres*, *Furnes*, *Menin*, *la Kenoque*, ſont déjà au pouvoir du Monarque François. L'Ennemi effrayé de la rapidité de ces Conquêtes, ſe prépare à en arrêter le cours par une diverſion auſſi hardie qu'elle étoit glorieuſe. Le Maréchal de NOAILLES, toujours ſous les ordres de ſon Auguſte Maitre, vole en Alſace, relève,

raſſure les courages abbatus. Tandis que l'eſperance renait, le Ciel frappe la France par l'endroit le plus ſenſible; on touche au moment où ſon Roi victorieux va lui être enlevé. Elle oublie les dangers qui la menacent, pour ne s'occuper que de ſa douleur. On éprouve un plaiſir ſecret à rappeller des larmes ſi glorieuſes aux ſujets & au Monarque; ſans doute qu'elles ſerviront de leçons aux Princes; un Peuple qui ſait ainſi aimer ſes Maitres, eſt bien digne d'en avoir de bons.

ADRIEN, s'arrache à la préſence de ſon Roi expirant, accourt à l'Ennemi, & répare les brêches que les frontières avoient déjà reçues. Cependant Louis eſt rendu à la vie & à la France; il reparoit ſur le théatre de la gloire, ſe rend Maitre de Fribourg, retourne, couvert de lauriers, ſe montrer à ſon Peuple. Nous ne parlerons point ici de la Campagne ſuivante: on a déjà célèbré la journée de Fontenoi, & quel François jaloux de la gloire de ſon Pays, peut prononcer ce nom ſans attendriſſement? Le Maréchal de NOAILLES y accompagna Louis, & l'on ſait qu'il

eut

eut part au gain de cette Bataille. Ici finiſſent ſes travaux Militaires ; mais ce n'eſt qu'une partie de ſon Eloge. Nous tracérons un tableau rapide de ſes négociations, de ſes vues profondes ſur l'Administration & ſur les finances. Il n'y a pas moins de gloire à concilier les intérêts des Princes, à faire circuler l'abondance dans un Etat, à travailler au bonheur des hommes, qu'à défendre ſon pays de l'Etranger. *Sully* me paroit moins grand ſur le champ de Bataille, prodiguant ſon ſang à côté de Henri IV, ſon ami & ſon Roi ; que *Sully* occupé à décéler le fraudes & les injuſtices des traitans, à fermer les playes de l'Etat.

Le Duc de NOAILLES a eu le triple avantage de ſervir ſa Patrie en qualité de Guerrier, de Négociateur & de Miniſtre ; il en a plus de droits aux hommages & à la reconnoiſſance des François.

SECONDE PARTIE.

LA face de l'Europe a changée. Il s'eſt fait une révolution dans les Gouvernemens, comme dans les mœurs & dans les eſprits. A meſure que les ſcien-

ces ont fait des progrès parmi les hommes, la politique a eu la plus grande influence ſur les affaires. Ce n'eſt pas la force ni la bravoure, qui décident aujourd'hui du ſort des Etats. Souvent un trait de plume fait plus qu'une guerre de 20 ans, & l'on ceſſe d'être ſurpris qu'un homme, du fond de ſon cabinet, imprime le mouvement aux reſſorts cachés des Empires, donne la loi, le repos au monde, ou l'ébranle à ſon gré.

CE n'eſt pas que les paſſions ne ménent encore les Princes comme elles les ont menés dans tous les temps. (La raiſon ſera toujours conſultée la dernière); mais l'on a étudié l'Art de les maîtriſer; on connoit des reſſources contre elles. Ce changement n'échappa point au Maréchal de NOAILLES. Dans un âge où les autres hommes ne connoiſſent que des amuſemens frivoles, il interrogeoit les ſiécles, parcouroit les faſtes des Nations. L'étude de l'Homme, ſi utile pour quiconque même ne ſeroit pas deſtiné à commander aux autres, faiſoit ſes plus cheres délices. Son Génie, ſon gout pour ces entrepriſes qui demande de la

ſagacité & de la ſoupleſſe, perçoient à travers toutes ſes démarches. Louis XIV s'en apperçut; un Grand-homme en démêle toujours un autre ; & le Monarque fit valoir les talens du ſujet. Philippe V, alloit receuillir ſon riche héritage ; mais il ne lui étoit point encore aſſuré ; il l'attendoit de la fidélité, de la conſtance du Peuple dont il avoit fixé les vœux. Il importoit à la Cour de France de démêler les ſecrets de celle d'Eſpagne; elle devoit diriger ſes démarches , dreſſer ſon plan de conduite ſur cette connoiſſance. Louis attacha NOAILLES à la fortune de Philippe, le fit dépoſitaire des ſecrets de l'Etat, & ne tarda pas long-temps à ſ'applaudir de ſon choix. Les vieux Courtiſans & les Miniſtres d'Eſpagne, ne voyent dans le jeune étranger qu'un homme aimable fait pour les plaiſirs & la Société ; le politique ſe dérobe à eux. Tandis qu'ils ſe livrent avec cette confiance qui ne ſoupçonne aucun ombrage, NOAILLES étudie leur génie, ſaiſit leur caractère, ſonde leurs diſpoſitions, captive la bienveillance de la Nation Eſpagnole, fortifie ſon attachement

pour le Prince qu'elle a réclamé, nourrit ſa haine contre les ennemis de la France, ſerre les nœuds de la plus étroite amitié entre elle & l'Eſpagne. Rappellé par Louis XIV, il trace un portrait fidéle de cette Nation qui nous étoit encore inconnue, parce qu'elle ne ſe laiſſe pas aiſément deviner.

LES affaires changent bientôt de face. Louis, forcé par les revers de détruire en quelque ſorte ſon propre ouvrage, abandonne Philippe. Toute la fortune de l'Enfant de France eſt dépoſée entre les mains de NOAILLES. J'aime à me peindre ce jeune Héros, portant ſes vues au delà de la ſphère étoite du préſent, aſpirant à la gloire de ſoutenir un Trône presque renverſé, calculant les forces qu'on peut oppoſer à celles des ennemis, trouvant des reſſources là où l'on ne voit que des dangers, repréſentant la haine de l'Eſpagne pour la Maiſon d'Autriche, comme un obſtacle propre à fermer les barières du Trône à l'Archi-Duc Charles; donnant à ſa Cour l'exemple d'un ſujet qui ne veut point tremper dans la honte d'avoir abandonné le ſang de ſes

Princes, la forçant, par l'aſcendant qu'il prend ſur elle, à revenir d'une démarche flétriſſante pour ſa Nation, & à travailler à l'affermiſſement des droits de Philippe.

UN homme qui commençoit ainſi dans la carrière des négociations, devoit un jour y faire de grands progrès. Un véritable politique n'eſt pas l'ouvrage de la nature ſeule; elle ne fait que l'ébaucher; l'etude, la réflexion l'achevent. Dépoſitaire des ſecrets de l'Etat, le Négociateur ne doit rien abandonner au hazard. Son devoir eſt de connoitre à fond les intérêts des Princes, de les diſcuter avec cette impartialité qui en impoſe, & cette modération qui inſpire la confiance; d'obſerver les Miniſtres des Cours Etrangères, de les ſuivre dans leurs marches, de ne ſe découvrir à eux qu'autant qu'il le faut pour ne point donner de l'ombrage, d'entrer dans leurs vues, s'il n'y a pas d'autre voie de les plier à celles du Prince qu'il repréſente; de lever les obſtacles qui pourroient les croiſer; de faire reſpecter ſa Nation, en la rendant redoutable.

Perſonne ne connut mieux ces reſſorts que le Maréchal de NOAILLES; perſonne ne ſut mieux l'art de les faire jouer à la gloire de ſon Prince & à l'avantage de ſa Patrie. Je me hâte d'arriver aux époques qui ont le plus ſignalé le Genie de ce Grand-homme.

LA guerre terminée en Italie, les diſſentions duroient encore. L'intérêt, ce mobile des Rois comme des Peuples, nouriſſoit un feu dont les étincelles auroient pu embraſer l'Europe. Il ne s'agiſſoit plus d'affermir la Couronne de Pologne ſur la tête de Stanislas; ce Prince avoit ſacrifié ſes droits au repos de la terre: mais l'on ſe diſputoit les dépouilles d'une Province. Quelques contributions levées ſur la Lombardie, avoient excité la cupidité des Princes. C'étoit une proie dont chacun d'eux vouloit avoir ſa part. Le Maréchal de Noailles, déjà connu par ſon habileté à manier les eſprits, à ménager les caractères, venoit de déployer dans cette même guerre, les talens les plus brillans pour la politique. Louis XV jette les yeux ſur lui.. Il eſt choiſi pour calmer une

querelle dont les Peuples auroient payé les ſuites, quoique la honte en fut retombée ſur les Rois. Ainſi revêtu des pouvoirs de ſon Maitre, inſtruit de ſes volontés, il paroit comme un juge équitable, qui, la balance de la juſtice en main, peſe les droits, diſcute les intérêts des particuliers. Les paſſions, ſi ingénieuſes à faire naitre les obſtacles, ſont forcées au ſilence, & l'Europe apprend que le ſort de la France eſt de vaincre également par le génie, l'equité, comme par les armes..

Un homme tel que le Maréchal, ne dut point ſes ſuccès aux ruſes, aux artifices, ſeules reſſources des Génies étroits. Une ame noble & élevée, un cœur droit, des manières faciles & inſinuantes, un eſprit juſte qui ſaiſit les choſes ſous leur véritable point de vue, une éloquence mâle & ſolide, qui ſait les préſenter de même; voilà les armes puiſſantes qu'il oppoſe, & avec lesquelles il triomphe.

Pourſuivons une carrière ſi glorieuſe.

L'Angleterre, la Hollande & la Savoye, avoient réuni leurs forces à celles de l'Allemagne, pour accabler Louis.

La France, ſous le plus pacifique des Rois, vit encore l'Europe conjurée contre elle. Fréderic, ſon ancien allié, venoit de faire ſa paix. La politique de Vienne avoit ſçu endormir ce Lion redoutable, & enlever à la France le plus ferme appui qui lui reſtat. Pendant que l'on s'épuiſoit à imaginer ou créer des reſſources, le Maréchal de Noailles réveille l'attention, fomente la haine du Héros de la Pruſſe & l'enchaine pour la ſeconde fois à la fortune de la France. L'on fera attention que le Miniſtère n'eut beſoin que d'achever ce grand ouvrage. Noailles l'avoit déjà commencé de ſon propre mouvement. Nous rappellons avec plaiſir un trait ſi précieux à ſa mémoire. Rien de ce qui peut intéreſſer la gloire d'un Héros ne doit périr dans l'oubli; ſa vie ſera la leçon du monde, & le premier devoir des hommes eſt d'être juſtes. Cette négociation eut tout le ſuccès qu'on pouvoit s'en promettre. Fréderic attaque l'Autriche, & Louis fait la Conquête de la Flandres.

Pourquoi les liens du ſang & de la nature entre les Princes ne ſont-ils pas des gages aſſurés de la paix pour les

Peuples? Et pourquoi les paſſions fer-ment - elles parmi les proches comme parmi les étrangers? Dans le temps que les Armes de Louis donnoient des ſecouſ-ſes violentes à l'Allemagne, l'orage com-mençoit à ſe former à la Cour de Ma-drid; les Bourbons étoient ſur le point de ſe déchirer. Le Duc de Noailles, par la connoiſſance qu'il avoit des inté-rêts des deux Couronnes, ſembloit avoir acquis le droit de les concilier. Il offre de paſſer en Eſpagne & d'épargner aux deux Puiſſances la honte d'une rupture ouverte. Philippe, qui cultivoit ſur le Trône les vertus d'un particulier, vit dans le Maréchal plutôt un ami, un bien-faiteur, que le député d'un Roi. Le tendre ſouvenir du paſſé ouvrit une voie facile à la réconciliation. Les Miniſtres, le Peuple, crurent entendre l'oracle de la Paix. Tous les nuages ſe diſſipèrent. L'on vit que les hommes ne ſont pas inſenſibles à la droiture, à la probité, & que le moyen de prendre un véritable aſcendant ſur eux, eſt de les convain-cre qu'on eſt incapable de les tromper.

Nous n'entrerons pas dans de plus grand détails ſur les négociations du Ma-

réchal. C'eſt à l'Hiſtoire à conſacrer tous les exemples qui doivent ſervir de leçons à la poſterité.

TROISIEME PARTIE.

La mort du plus grand des Rois, fut l'époque de la plus profonde misère & d'un relachement total dans les nerfs de l'Etat. Il régnoit dans les parties de l'adminiſtra tion un déſordre extrême. La circulation étoit entierement arrêtée, la confiance perdue, le commerce anéanti ; les campagnes ruinées manquoient de bras, nos Ports offroient àpeine quelques débris de cette Marine floriſſante, qui avoit disputé à la fierté Angloiſe l'empire des Mers. Telle eſt la deſtinée des Etats puiſſants ; la guerre leur donne les premières ſecouſſes & les ennemis qu'ils nourriſſent dans leur ſein achèvent de les renverſer. Comme ces chênes robuſtes qu'un violent orage ébranle dabord & que des inſectes rongent, dévorent & renverſent inſenſiblement. La France avoit réſiſté à l'Europe ; elle alloit ſuccomber aux ſourdes menées des traitans. Le Miniſtère de Louis XIV, leur avoit vendu la Nation, autant pour ſoutenir

le faste d'un Maitre qui prodiguoit tout, que pour repousser les efforts des peuples aigris contre lui. Engraissés du malheur public, ces ames mercenaires insultoient, par leur luxe, au sang de la Noblesse qui avoit défendu la Patrie, & aux larmes du cultivateur qui l'avoit nourrie. Ces réflexions sont un hommage rendue à la vérité ; quiconque craint de l'honorer est indigne d'ecrire.

Le précieux rejetton de Louis, ne pouvoit encore soutenir le fardeau immense de la Royauté. Un Prince de son Sang avoit pris les rênes du Gouvernement. Philippe joignoit à une grande connoissance des affaires, à un gout délicat pour les Arts & les plaisirs, le talent encore plus rare de connoitre les hommes. Parmi cette foule de Courtisans, qui cherchoient à mêler leur fortune à celle de la France, il distingue ADRIEN, l'associe à ses travaux & au grand ouvrage du rétablissement des finances. Le Duc de Noailles est sensible à ces marques flatteuses de confiance; mais un motif plus noble, le bien de sa Patrie, vient l'animer.

L'ambitieux court après les honneurs. Le Citoyen ambitionne la gloire d'être utile.

La nature des maux de l'Etat demandoit une ame forte qui sût bràver les obstacles, & sacrifier à l'utile ce qui ne pouvoit avoir que de l'éclat; un Génie pénétrant qui remontat à la source de tout, qui vit dans ses Principes les conséquences, qui imaginât des remêdes, & ce qui est plus difficile encore, les moyens de les appliquer; un esprit infatigable qui ne se refusât à aucun détail; un cœur généreux qui fit le bien par le seul plaisir de le faire, & s'oubliât pour la gloire du Prince & l'intérêt du Peuple.

Aucune de ces qualités n'est étrangère au Duc de Noailles. Parcourons les temps orageux de la Régençe, nous verrons les traces du Grand-homme partout imprimées; rappeller ses travaux, c'est élever à sa mémoire le monument lè plus beau & en même temps le plus durable.

Colbert, le modèle des Ministres, avoit porté dans le systême des finances, les mêmes lumières que le siécle de *Louis* venoit de répandre dans la Phi-

loſophie, & dans tous les Arts; cependant il n'avoit pu établir un impôt qui fit connoitre à fond les revenus du Royaume, la qualité des terres, le produit des denrées, le rapport qu'il y a entre les revenus & les impoſitions, le nombre des Habitans, le commerce de chaque Province. La France, dans un ſiécle éclairé gémiſſoit ſous la tyranie de la taille arbitraire; les malheureux portoient ſeuls le fardeau de l'Etat. Le Duc de Noailles ſaiſit des premiers tous les avantages d'un projet qui aſſûre à chaque Citoyen ſes biens fonds, ſa fortune, & regle ſur eux ce qu'il doit à ſon Prince; il porte au Conſeil de Philippe les vœux de la Nation: On examine le plan, & le Citoyen s'applaudit du nouveau bienfait rendu à ſa Patrie.

Les criſes violentes où ſe trouva *Louis XIV* ſur les derniers temps de ſon régne, avoient forcé ce Prince à faire des aliénations ſans nombre ſur l'Etat; reſſources paſſagères & qui engloutiſſent pour des ſiécles les revenus du Royaume. On avoit eu recours à des traités extraordinaires, eſpêce de ſouterrains où la cupidité éffrénnée des Partiſans ne

manque pas de ſe cacher & par où elle mine à petit bruit les Empires. Des Charges de toutes eſpèces venoient d'etre créées, & la France ſe vit inondée d'une foule d'ames mercénaires qui crurent avoir acheté le droit de vivre aux dépens de la Nation, ſans contribuer aux charges publiques, & qui partagèrent avec les plus anciennes Familles des priviléges qui n'etoient faits que pour elles; delà, ces fortunes monſtrueuſes qui aigrirent le Peuple & le ſoulevèrent contre les auteurs de ſa misère. Des ſuites auſſi dangéreuſes néchappent point au Duc de Noailles. (Nous ne faiſons que retracer ici les vues qu'il a laiſſées dans ſes écrits). Il repréſente, avec toute la force d'un homme perſuadé, que le ſeul moyen de prévenir la ruine totale de la France, eſt de commencer par éteindre, à l'exemple du Grand *Sully*, les créances ſur le Prince, par faire régorger les gens d'affaires, rendre aux profeſſions utiles les bras que les préjugés & la mauvaiſe adminiſtration leur ont enlevés, & par rétablir la véritable Nobleſſe dans les droits qu'elle a perdus.

Les vœux de ce Grand-homme ne ſont pas tous remplis. Il eſt des circonſtances où le mal eſt inévitable; cependant la confuſion diſparoit; l'Etat prend une face nouvelle. Ceux qui ont dépouillé la Nation ſont dépouillés à leur tour; on augmente les revenus du Prince en ſoulageant le peuple; on ſupprime les offices nouvellement créés; il ne reſte aux riches que la honte d'avoir renoncé au droit précieux d'être utile à leur Patrie.

Les conſtitutions ſur l'Etat, les traités extraordinaires, la multiplicité des charges nouvelles, ne furent pas les ſeules cauſes des maux dont la France fut affligée: toutes les parties de la finance étoient livrées à un brigandage perpétuel; les canaux même deſtinés à transporter les revenus de l'Etat, les engloutiſſoient pour des années entières. La ſoif inſatiable des richeſſes avoit imaginé les voies les plus obliques, pour ruiner le peuple & anéantir les reſſources du Souverain. Le Duc de Noailles dévoile ces abus, le Conſeil de la Régence en eſt irrité; on pourſuit les coupables; on met un frein à la rapacité des

Receveurs ; ils ſont forcés à regarder les deniers Royaux comme un dépot ſacré auquel on ne peut toucher ſans crime.

La révocation de l'Edit de Nantes ſe réuniſſoit à toutes ces cauſes & avoit fait à l'Etat une playe que les temps n'ont pu encore fermer. C'eſt une réflexion du Duc de Noailles ; elle ne doit allarmer perſonne (nous le conſiderons ici comme politique.) L'Homme d'Etat connoiſſoit trop les véritables intérêts de la Nation, pour ne pas ſentir la perte qu'elle avoit faite par l'émigration forcée de tant de Citoyens utiles qui portèrent chèz l'étranger nos richeſſes, nos arts, & pour la pluppart une haine implacable contre leur ancienne Patrie. Le mal étoit ſans remêde, mais il étoit utile de ne pas l'ignorer : la connoiſſance de nos fautes paſſées peut nous rendre ſages pour l'avenir.

UN étranger, Grand calculateur, d'une imagination vaſte, fécond en projets, qui oſoit tout entreprendre parcequ'il n'avoit rien à riſquer, ne pouvoit manquer de plaire à une Nation, amie du merveilleux & de la nouveauté. Il

bâtit

bâtit un ſyſtême qui enivre & les Grands & le Peuple.

Le Duc de NOAILLES le juge en homme qui en connoit les dangers; il éleve ſa voix contre l'ivreſſe publique; mais telle eſt la foibleſſe humaine, on ne peut faire revivre les bienfaits des grands-hommes, ſans presque toujours rappeller des ingrats qui les ont méconnus. L'Ecoſſois triomphe; le Patriote lui eſt ſacrifié & va couler dans la retraite des jours qui devoient être ſi précieux à la France. Le Duc de NOAILLES ne perd rien de ſon éclat dans l'exil; la grandeur du ſage n'eſt point une grandeur empruntée ; elle eſt toute à lui; elle l'accompagne dans les revers comme dans la fortune, dans les fers comme ſur le trône. J'admire plus *Marius* cherchant une retraite dans les marais d'Afrique, ſurvivant par ſon courage à tous ſes malheurs, que *Marius*, Conſul de Rome, vainqueur des Cimbres & des Teutons.

Cependant le peuple inconſtant renverſe l'idole qu'il vient d'elever. *Law*, chargé de l'éxécration publique, abandonne le pays qu'il a ruiné. Athé-

nes reconnoit ſa faute ; on rappelle *Ariſtide.* Dès-lors la vie du Duc de NOAILLES n'eſt plus qu'une ſuite non interrompue de ſervices rendus à la Patrie ; quand il ceſſe de la ſervir par ſon bras, il l'a dirige par ſes conſeils ; jusqu'au dernier moment il fait des vœux pour elle.

IL ne nous eſt pas permis de lever le voile ſur tout ce qu'il a propoſé dans les conſeils pour le bien de l'Etat. Ses vues n'ont pas été auſſi utiles qu'elles auroient pu l'être, parceque les Sages ne ſont pas toujours écoutés. La plus grande partie de la France ſait, que le Maréchal de NOAILLES, âgé de ſoixante-dix-huit ans, traça le plan que l'on ſuivit dans les commencemens de la dernière guerre. Un combat naval gagné, la priſe de Minorque, faiſoient déjà préſager ce que l'on devoit attendre du rétabliſſement de la marine ; mais d'autres idées contrebalancèrent les ſiennes ; on négligea les forces de mer pour celles de terre : dez ce moment ce ſage Citoyen, plus affligé des déſaſtres de ſa Patrie que des difficultés qu'il n'avoit pu vaincre, renferme

ſa douleur au dedans de lui - même, & ſonge à finir ſa carrière hors du tumulte du monde & de l'embarras des affaires. Dépouillé de tout ce qui pouvoit l'attacher à la Cour, il vient étonner la Capitale par ſes vertus.

Nous avons vu l'homme public, à la tête des armées, dans les négociations & dans le miniſtère; contemplons un moment le ſavant, l'homme privé, le ſage, le philoſophe chrétien; ce tableau de ſa vie ne ſera pas le moins touchant.

Tous les hommes ne ſont pas deſtinés à régir des Etats; mais tous ſont nés pour être vertueux, & malheur à l'ame qui eſt inſenſible aux charmes des vertus pacifiques.

LE Maréchal eut des ennemis; pourquoi craindrions-nous de le dire? C'eſt le ſort des hommes ſupérieurs: mais il étoit aſſès grand pour pardonner aux petites ames cette foibleſſe & pour ne pas s'en affliger. L'humanité, ce ſentiment ſi répété dans nos écrits, célébré par toutes les bouches; mais ſi rare dans nos actions, fut une des

vertus du Maréchal. Le ſoldat étoit un homme pour lui ; il y portoit même une certaine délicateſſe ; en obligeant, il craignoit toujours d'humilier les malheureux. Le luxe & le faſte, qui achèvent d'aggraver les chaines des grands, n'approchèrent jamais de ſon ame. Simple dans ſes mœurs comme dans ſes diſcours, il dédaigna tout autre ornement que celui de ſes talens & de ſes vertus. Le mérite avoit des reſſources aſſurées auprès de lui ; il n'attendoit pas qu'il ſollicitat ; il le prévenoit, le déterroit ſouvent, & l'honoroit toujours. Avare du temps, il receuillit tous les inſtans d'une vie qui s'écoule rapidement, & n'eut point à regretter des jours plongés dans la moleſſe, perdus dans les intrigues. Je ne le louerai pas de n'avoir jamais fait ſa cour que par ſes devoirs ; une grande ame ſe doit à elle-même ces égards ; mais ſachons-lui gré d'avoir donné un exemple ſi rare.

SA mort fut celle d'un ſage. La fin de l'homme juſte n'a rien que de conſolant. La Religion couronna toutes ſes vertus ; c'eſt là ſon plus bel

éloge, & ce qui peut nous consoler de l'avoir perdu.

Puisse, ce foible hommage, devenir l'interprète des sentimens de sa nation; puisse-t-il rendre à la mémoire du Grand-Homme ce que l'envie ou l'ignorance lui ont disputé; puissions-nous nous dire à nous-mêmes un Sage, un Héros vivoit parmi nous, & nous l'avons méconnu.



PRECIS DE LA VIE D'ADRIEN-MAURICE DUC DE NOAILLES;

Les louanges ſont devenues ſuſpectes, parce-qu'on les a prodiguées. Quelques Ecrivains mercenaires & ſans pudeur, ont voulu faire revivre des cendres, que la voix publique avoit condamnées à un eternel oubli, & donner un luſtre à des hommes dont la mort auroit dû être regardée come un bienfait du ciel, puiſque leur vie avoit été l'opprobre de la terre. Nous ne craignons point ce reproche. Les monumens que nous élevons à la memoire immortelle du DUC DE NOAILLES ſont tous atteſtés dans les Faſtes de la France. Ce ſont des faits que nous expoſons aux yeux du Public, & c'eſt ſur les faits qu'il faut juger les Hommes. Nous ſuivrons dans ce precis l'ordre des tems que nous n'avons point gardé dans le cours de l'Eloge.

ADRIEN-MAURICE, DUC DE NOAILLES, naquit le 26 Septembre 1678, d'Anne-Jules, Duc de NOAILLES, Pair & Marchal de France. Les plaiſirs n'aſſiegèrent point ſon enfance. Sa Famille n'avoit pas le prejugé de croire que l'ignorance fut un titre honorable; elle lui fit un devoir de l'etude. Cette epoque de ſa vie ſera la moins imitée.

Dès l'age de quinze ans il porta les armes en Catalogne sous son Pere, qui étoit bien digne d'être son maitre. La première leçon que le disciple reçût, fut un trophée élevé sur les rives du *Ter*. Il passa ensuite à l'école du fameux Vendôme, qui prit soin de former un Héros pour le siécle de Louis XV.

Philippe V alloit regner en Espagne; notre Cour étoit intéressée à connoitre les dispositions des Espagnols pour leur nouveau Roi. Louis XIV, qui se connoissoit en hommes, jetta les yeux sur le Duc de NOAILLES, alors Comte d'Ayen, lui confia les secrets de l'Etat, & l'attacha à la suite de son petit-fils. On applaudit au choix du Prince; Noailles le justifia. Le poison des plaisirs qui circule au tour du trône & des Courtisans, n'altéra point la trempe de son ame. De retour en France, il traça un tableau fidele du Génie, du Caractère, des Sentimens de la Nation Espagnole.

La guerre pour la succession, recommença avec plus de fureur. Le Duc de NOAILLES suivit, à la tête de son Régiment, le sort de nos armes en Allemagne, se distingua à la Bataille de Fridelingen, gagnée par le Marechal de Villars. Louis XIV le rappella d'Allemagne pour lui donner le Commandement en Chef des troupes qu'il envoyoit en Roussillon contre les

Catalans rebelles. Ce Pays étoit épuisé de vivres & d'argent. La Cour de France, pressée de tous côtés, ne fournissoit que de legers secours au Duc de NOAILLES; toutes ses ressources étoient dans son courage, & son Genie; cependant il surmonta les obstacles, leva des troupes à ses depens & sur son credit, couvrit notre Pays, se fit admirer du peuple qu'il combattoit & de celui qu il servoit. Les Anglois ayant fait une descente au Port de *Cette*, menaçoient d'inonder la Provence. Le Duc de NOAILLES, instruit du danger que couroit cette frontière, abandonna la Catalogne, vola aux ennemis & les força à se rembarquer.

Louis XIV, malhereux presque partout où il avoit été attaqué, vit le moment ou il seroit forcé de faire la guerre à son propre sang. Jamais Prince n'avoit fait paroitre tant de fierte; jamais Prince n'avoit été plus humilié. Le Duc de NOAILLES, qui jugeoit en Politique profond quel seroit le terme de cette querelle, representa avec force l'opprobre dont la France se couvriroit en abandonnant Philippe. Ses discours étoient les discours d'un homme persuadé; il persuada. Philippe resta sur le trône & fut redevable au Duc de NOAILLES de sa Couronne. Il servit le Roi d'Espagne, de son bras & par

ſes conſeils. L'Hiſtoire a conſacré la priſe de Gironne. Un événement qui eut tant d'influence ſur les affaires de ce tems, méritoit de faire époque. Le Duc de NOAILLES s'y comporta avec une bravoure que Philippe jugea digne de la plus flatteuſe récompenſe. Les pluyes avoient interrompu la communication des quartiers. Pour aller à l'ennemi, il falloit d'abord combattre & vaincre la nature. Nous devons convenir à la gloire des Officiers François qu'ils partagèrent avec lui l'honneur de cette affaire.

L'orage ſe calma enfin en Europe. Louis XIV mourut & laiſſa le Royaume chargé de dettes. Philippe d'Orléans, appellé à la Régence pendant la minorité, s'occupa des moyens de fermer les playes de l'Etat; nos maux étoient presque ſans remêde. On donna au Duc de Noailles la Préſidence du Conſeil des Finances. Je ne rappellerai point toutes les opérations de la Régence, auxquelles il eut la plus grande part; il ſuffit de tracer celle où ſon Génie ſe dévelopa tout entier. En 1717, le Regent aiant appellé extraordinairement au Conſeil les hommes les plus diſtingués du Royaume, par leur rang & par leur mérite, le Duc de Noailles fut chargé de faire un rapport exact de tout ce qui regardoit la Finance.

Il commença par développer les revenus de l'Etat, leur nature, en quoi ils consistent, quelle est leur origine; il remonta à la mort de Louis XIV, examina quels étoient pour-lors les revenus du Prince, les compara avec les dettes dont on étoit chargé, & rappella toutes les opérations qui s'étoient faites dans le Conseil des Finances depuis son établissement. Le Célèbre Colbert, avec la meilleure volonté, & les plus grandes vues, n'avoit pu parvenir à éteindre la taille arbitraire; tant les abus une fois accrédités sont difficiles à déraciner. L'Abbé de St. Pierre, ce Citoyen vertueux, louable par le bien qu'il fit, & plus encore par celui qu'il voulut faire, imagina le projet d'une taille réelle qui assureroit la fortune des cultivateurs. Les avantages de cet impôt n'échappèrent point au Duc de Noailles; il les développa; le plan fut adopté.

Pour appliquer des remèdes salutaires aux maux dont la France étoit affligée, il étoit important qu'on en connût la source. Le Duc de Noailles l'a trouva dans la multitude d'aliénation faites sur l'Etat, lesquelles forment une espèce de bien qu'on n'acquitte qu'aux dépens des véritables richesses, & qui sont une charge permanente pour les peuples; dans les traites extraordinaires qui dépouillent les Citoyens, non seule-

ment de leurs revenus, mais même de leurs capitaux; dans l'inégalité des impositions; dans le peu de soin qu'on avoit pris à soutenir le change avec l'étranger; dans la multitude d'offices nouveaux; dans la révocation de l'Edit de Nantes, qui avoit arraché à la Patrie tant de bras utiles, qu'il lui importoit si fort de conserver.

L'ordre commençoit à renaitre dans les Finances, lorsque *Law* fabriqua ce fameux systême, destructeur & pere en même tems de tant de fortunes. Le Duc de Noailles lutta encore contre; il éprouva qu'on devient quelquefois coupable, en se refusant au malheur de sa Patrie; ainsi sacrifié à l'étranger, idole passagère de la Nation, il alla dans la retraite cultiver des vertus dont il ne rougissoit point à la Cour; son éxil ne fut pas de longue durée; mais la honte qui en retomba sur les auteurs sera éternelle.

L'Europe jouissoit depuis vingt ans d'une paix profonde. Chaque Puissance avoit eu le temps de réparer ses pertes & ses forces. La mort du Roi de Pologne ralluma la guerre. Le Duc de Noailles reparut aussitôt sur la scêne militaire & commanda un corps séparé sous les ordres du Maréchal de Berwick. La déroute des

ennemis aux lignes d'Ettlinguen, fut son ouvrage. Le siége de Philipsbourg, où Berwick fut tué, suivit de près cette journée. Le Duc de Noailles reçut en même tems le Bâton de Maréchal, commanda les armées du Haut- & Bas-Rhin, rassura nos conquêtes & força l'ennemi d'abandonner Worms. On lui donna, l'année suivante, la conduite de l'armée d'Italie; il ne falloit pas moins d'adresse pour lever les difficultés que les Cours de Turin, de Madrid & de Versailles avoient fait naitre, qu'il falloit de courage pour vaincre les Autrichiens. Le Maréchal fit jouer les ressorts de la politique, accorda les Alliés, força, sans coup ferir, les ennemis à évacuer l'Italie. De retour en France, on lui fit un crime d'avoir été trop humain; il n'opposa aux reproches que ses services: belle manière de se justifier! Les Contributions levées sur la Lombardie, avoient désuni les alliés dès le commencement de la guerre. Lorsque l'Autriche entra en possession de cette Province, les contestations furent encore plus vives. Louis XIV crut que personne n'étoit plus propre à dissiper ces nuages que le Marechal de Noailles. Il le chargea de ce soin, & bientôt il ne subsista aucunes traces de division.

Je passe sous silence ce qui ne peut fixer l'attention de la posterité. La Paix de Vienne ne

dura pas long-temps. Nos succès en Bohême & les désastres qui les suivirent de près, sont assès connus. Le Duc de Noailles n'avoit pas été d'avis que nos Troupes fussent transportées sous ce Ciel étranger. D'autres idées prévalurent. Dans ces circonstances critiques Louis XV l'envoya commander une armée dans la Basse-Alsace, où tout étoit dans le plus grand desordre. Le Maréchal fut maître de la Campagne, par ses manœuvres supérieures; il cotoya l'armée du Roi d'Angleterre, qui avoit le Mein entre elle & les François. Il lui coupa les vivres en s'emparant des passages au dessus & au dessous de son camp. Les Anglois, postés à Aschaffembourg, s'y trouvoient blôqués par nôtre Général. La disette des vivres & des fourages fut si grande dans leur Camp, que le soldat fut réduit à la demie-ration par jour, & que l'on proposa de couper les jarrets aux chevaux. Ils ne pouvoient se tirer du mauvais pas où on les avoit conduits, sans s'exposer à une défaite entière. Le Maréchal avoit pourvu à tout. Nous touchions au moment décisif qui alloit mettre fin à la guerre, & contre-balancer nos pertes précédentes en Bohéme & en Bavière; mais, comme a fort bien dit M. de Noailles lui même, les évenemens sont au dessus du pouvoir des hommes; un moment, une méprise fait changer la face des affaires. La preci-

pitation d'un Lieutenant - Général détruisit le fruit de toutes ces sages & savantes dispositions. Un jour qui devoit être si glorieux à le France & si cher à la mémoire du Duc de Noailles, fut un jour marqué par la perte d'un grand nombre d'officiers, dont la bravoure méritoit d'être couronnée par la victoire. Nous n'entrerons point ici dans les details de cette journee; nous donnons un precis de la Vie de Maréchal, mais nous n'écrivons point son histoire. Les troupes de Bavière se réunirent peu de temps après à celles qu'il commandoit. Il poursuivi la campagne comme il l'avoit commencée, toujours avec des vues sages & bien combinées, se posta dans des lieux avantageux & fit face à deux armees. La campagne suivante vit le Roi à la tête de ses troupes. La fortune du Prince fut confiée au Marechal de Noailles. Le premier coup d'essai de Louis, fut la prise de plusieurs Villes. Pendant qu'on conqueroit la Flandre, le Prince Charles passoit le Rhin, & effrayoit nos provinces. Le Roi abandonna aussitôt ses conquêtes pour voler au secours de l'Alsace. Ce trajet est l'époque de sa maladie à Metz. Le Prince Charles poursuivi par le Duc de Noailles, repassa le Rhin; mais toujours en Grand - Capitaine, qui sait également l'art des retraites savantes & des attaques hardies.

Ce qui doit nous rendre à jamais précieuse la mémoire du Duc de Noailles, c'est le soin qu'il prit à faire donner le commandement de nos Armées au Comte de Saxe. Ce trait, aux yeux du Philosophe, vaut cinquante Batailles gagneés. Reconnoître ainsi publiquement la supériorité d'un rival, faire valoir ses talens aux dépens de sa propre gloire, c'est le comble de l'Heroïsme. Le Héros Saxon ne fut point ingrat; la reconnoissance n'est jamais un fardeau pour une belle ame. La France ignore que le Maréchal, à l'insçu du Ministère, engagea le Roi de Prusse à rompre la paix qu'il avoit faite avec la Reine de Hongrie & qui nous étoit si fatale. Ce trait ne devoit point être oublié dans son éloge; mais elle sait qu'il traca, de concert avec le Maréchal de Saxe, le plan de la bataille de Fontenoy. son ambassade extraordinaire en Espagne, fut son dernier coup d'éclat. Il se contenta, dans la suite, de proposer ses vues au Conseil, lesquelles furent quelque fois suivies, & très souvent ne le furent pas. En 1756, consulté sur ce qui concernoit le guerre qui venoit de se déclarer, il traça un plan qui fut suivi dans les commencemens. La prise de Minorque, le combat naval gagné, en furent le fruit, en justifièrent la sagesse. Plut-à-Dieu que ses idées n'eussent point été contrebalancées,

Il quitta dès - lors le conseil. Il venoit de se demettre de sa compagnie des Gardes - du Corps, que le Roi donna à son fils, le Duc d'Ayen, aujourdhui Duc de Noailles. Trois ans avant sa mort, il abandonna le tribunal des Maréchaux de France, â la tête duquel il etoit comme Doyen. Tous ces sacrifices lui coutèrent peu. Il ne tenoit aux dignites, qu'autant qu'elles lui procuroient l'occasion d'être utile. Les écrits que nous avons lùs du Marechal, respirent par tout la Vertu, l'Amour des Loix & de la Patrie, le bien de l'Humanité, le zèle le plus ardent pour la gloire & les intérêts du Roi, ensorte qu'on pourroit graver ces mots sur sa tombe, *Nemini nocuit, & omnibus profuit.*



ELO-

ELOGE

DE JEAN-BAPTISTE-FRANCOIS DESMARETS, MARQUIS DE MAILLEBOIS, PAIR ET MARECHAL DE FRANCE ;

GRAND D'ESPAGNE DE LA PREMIERE CLASSE,

CAPITAINE-GÉNÉRAL DES ARMÉES DE S. M. CATHOLIQUE,

CHEVALIER DES ORDRES DU ROI,

MAITRE DE SA GARDE-ROBE,

GOUVERNEUR D'ALSACE &c.

Mort à Paris en 1762.

L'HOMME s'enflamme & s'émeut au récit d'une action héroique & vertueuſe. Tout ce qui porte l'empreinte de la grandeur a droit ſur ſon cœur: il n'eſt ſouvent bas & vil, que parce qu'on ne ſait pas l'intéreſſer à être noble & généreux. Couronnez le déſintéreſſement & le Patriotiſme, vous aurez des hommes & des citoyens. La ſeule image des anciens Romains put

enfanter des Héros dans leurs defcendans, lorsque même la République eut le plus dégénéré. Ce que produifit le marbre & le bronze chez les Maitres du Monde, nous avons lieu de l'attendre des monumens plus durables que l'on éleve parmi nous aux Grands-hommes qui ont fervi ou honoré leur Patrie.

Parmi les Guerriers François dont la mémoire doit le plus fixer l'attention & réveiller la reconnoiffance de leurs concitoyens, Nous choiffiffons JEAN-BAPTISTE-FRANÇOIS DESMARETS, MARQUIS DE MAILLEBOIS, Maréchal de France. Sa vie offre l'éxemple d'un Héros qui défendit fa Patrie, d'un Citoyen qui aima l'Etat, d'un Sage qui honora fon fiécle & fa Nation. Sa mémoire & fes vertus font au-deffus des Eloges; mais nous avons befoin de leçons; c'eft à l'école des morts qu'il faut conduire les vivans.

Si j'avois moins de vertus à célébrer dans mon Héros, je commencerois par retracer celles de fes ancêtres: ce fe-

roit une leçon pour les Miniſtres des Rois & pour la poſtérité. Ils fûrent désintéreſſés dans des Poſtes où il eſt ſi difficile de l'être, & dans des temps où l'on pouvoit impunément ſe faire un jeu de vendre le ſang du Peuple pour fournir au luxe & aux plaiſirs: mais mon ſujet n'a pas beſoin d'un luſtre étranger.

LE MARQUIS DE MAILLEBOIS naquit en 1681 de Nicolas Desmarets, fait Controlleur Général des Finances pendant les criſes violentes du régne de *Louis XIV*. Il reçut l'éducation d'un ſimple particulier; je veux dire, qu'il ne paſſa pas les plus beaux jours de ſa vie à ne rien faire, ou à faire des riens dans un monde frivole. Pourquoi faut-il que ce trait ſoit un éloge? & s'il eſt un éloge, pourquoi eſt-il ſi rare?

Ses études finies, il entra aux Mousquetaires. Corps également guerrier & voluptueux; qui ſavoit affronter la mort comme il couroit aux plaiſirs.

Cétoit le temps où les Puiſſances de l'Europe alloient ſe diſputer les dépouilles de *Charles II*, Roi d'Eſpagne. Ce Prince, oublié pendant le cours de ſa vie, fixe leur attention lorsqu'il eſt ſur le point de deſcendre au tombeau. La Maiſon de Bourbon, avoit droit à ſa ſucceſſion. L'infortuné Charles avoit même confirmé ce droit, en préférant cette Maiſon à ſon propre ſang: mais le nom de Louis XIV, ſa fierté, ſes conquêtes paſſées, jettoient encore de l'ombrage. La Politique de l'Europe paroiſſoit intéreſſée à ce que la puiſſance de ce Prince ne s'aggrandit pas davantage. On ſe reſſouvenoit des loix qu'il avoit dictées; on prévoyoit qu'il pourroit en dicter encore, s'il venoit à bout d'aſſurer la Couronne d'Eſpagne ſur la tête d'un de ſes enfans.

L'Angleterre & la Hollande, qui n'avoient dabord paru conſulter que l'intérêt de l'Europe, ſe déclarèrent pour la Maiſon d'Autriche, & rompirent l'équilibre qu'elles croyoient conſerver.

Une Puiſſance moins formidable,

mais que les reſſentimens & le deſir de la vengeance animoient contre Louis, ſe joignit à ſes ennemis pour l'accabler. Ceux qui ſavent que les petits Etats ne ſe ſoutiennent que par une ſage politique & par un juſte calcul de leurs intérêts, excuſeront le Duc de Savoie de s'être vendu contre ſes deux gendres au parti qui lui promettoit le plus, & qui ſavoit mieux le payer.

Telles étoient les diſpoſitions des choſes au commencement de cette guerre ſanglante, qui eut des ſuccès ſi divers, & dont la fin trompa presque tous les politiques.

Dans cette fermentation générale, Louis déploie ce Génie fécond en reſſources, qui avoit caractériſé un règne de cinquante ans. Partout attaqué, partout il fait face. Une armée nombreuſe couvroit les Pays-Bas, tandis que *Vendôme* acquéroit en Italie une réputation digne du petit-fils de Henri-le-Grand. Le Duc de Bourgogne, ce Prince ami de l'humanité & de la vertu, qui fut pour les François ce qu'-

avoit été autrefois Germanicus pour les Romains, ne dégénéra point de la valeur de ses ancêtres. Sa première campagne est marquée par le gain d'une bataille ; mais ces succès ne devoient pas être de longue durée. C'est le sort des choses humaines d'éprouver des vicissitudes.

LE MARQUIS DE MAILLEBOIS fit ses premières campagnes sous le Maréchal de Boufflers, cet homme infagitable dans le travail, intrépide dans le danger, dont la réputation auroit pu balancer celle des plus Grands Généraux, s'il n'eut point combattu contre le fameux *Churchil.* De l'armée de Flandres il passa à celle d'Alsace, commandée par le Duc de Bourgogne & le Maréchal de Tallard. LE MARQUIS DE MAILLEBOIS servit sous eux avec la bravoure d'un soldat. Cependant on touchoit au temps où la fortune toujours favorable à Louis, devoit lui faire éprouver ses caprices & son inconstance. Rarement les grands succès sont exemts de revers ; il faut ce contre poids à l'orgeuil de l'homme.

Le nombre des ennemis de la France grossissoit chaque jour du coté de l'Italie. L'Autriche y avoit rassemblé la plus grande partie de ses forces; soit qu'elle craignit que la politique intéressée de Savoie n'abandonnat son parti, soit qu'elle crut y combattre avec plus d'avantage. Dans cette conjoncture on affoiblit l'armée d'Allemagne pour fortifier celle d'Italie. LE MARQUIS DE MAILLEBOIS passe, avec les les troupes de renfort, dans le Piémont; le Duc de la Feuillade y commandoit les troupes Françoises.

C'est ici le théatre où il à commencé à déployer son Génie pour la guerre, & à annoncer ce qu'on devoit attendre de lui.

Le Piémont, Pays entrecoupé de rivières & de montagnes, défendu par une multitude de Forteresses, dont la plus foible peut arrêter une armée nombreuse, habité par des hommes endurcis au travail, aguerris par la nécessité, n'offre par tout, à ceux qui l'attaquent, que l'image de la mort.

LE MARQUIS DE MAILLEBOIS voit les périls ſans s'en allarmer; il s'applaudit d'avoir à triompher de la nature & des hommes. C'eſt ainſi qu'il faut enviſager la carrière des armes, quand on aſpire à la gloire.

Il eſt parmi les Troupes Françoiſes un corps ami par goût des fatigues & des dangers, dont la gloire fait l'unique paſſion, qu'il ſuffit de nommer pour en faire l'éloge, les Grenadiers. LE MARQUIS DE MAILLEBOIS, animé du même eſprit, jaloux d'avoir des compagnons & des rivaux dignes de lui, devint l'ame de ce corps, le conduit pat tout où il y a des risques à courir & des lauriers à moiſſonner. On le vit, à leur tête, emporter la hauteur de la Brunette, deſcendre delà dans les vallées de St. Martin & d'Aoſt, les forcer & les ſoumettre aux armes de Louis.

Si les coups de main pouvoient aſſurer la réputation d'un Guerrier, celle du MARQUIS DE MAILLEBOIS l'auroit été dans un age, où la plupart des hommes ignorent encore l'héroïſme de

la gloire. A la priſe des Villes de Nice, de Chivas, de Ville-franche, il ſe comporta avec une prudence & une bravoure qui annonçoit déjà le Grand Homme.

Le Duc de la Feuillade avoit mis le ſiége devant Turin. Il ne paroiſſoit pas que cette Place dût être un écueil funeſte à la gloire & aux armes de la France. Le Miniſtère ſ'étoit prêté à cette entrepriſe avec une ardeur qui aura peu d'exemples; mais les grands préparatifs ne ſont pas toujours le préſage des grands ſuccès. Il falloit un chef aux Troupes Françoiſes: La Feuillade avoit les qualités d'un homme de bien, d'un courtiſan aimable; mais celles d'un Général lui manquoient. Il s'agiſſoit de prendre une Ville, & non pas de faire ſa cour. L'on voit ſouvent des gens inſtruits dans l'art de ménager leurs intérêts auprès des Rois, & peu propres à ménager ceux de l'Etat dans une armée. La nature a partagé les talens; heureux celui qui ne méconnoit point le lot qu'elle lui a aſſigné.

Au moment où les affaires paroiſſent déſeſpérées, où le courage des François ſe glaçoit par le mauvais ſuccès, LE MARQUIS DE MAILLEBOIS, ſenſible à la gloire de ſa patrie, s'éléve au deſſus de lui-même. Il force, à la tête des Grenadiers, tout ce qui s'oppoſe à lui. Tel on vit autrefois le Jeune Scipion ſ'élancer au milieu des Carthaginois, chercher des victimes pour réparer la défaite des Romains. Qu'il ſeroit doux de ſe peindre ces momens d'yvreſſe d'un jeune Guerrier, ſi ſon dévouement pouvoit toujours ſauver la gloire de l'Etat? LE MARQUIS DE MAILLEBOIS faiſoit encore face à l'ennemi, lorsque tout à coup la terre s'ouvre ſous ſes pieds & l'engloutit. Ce coup imprévu n'ébranla point ſon âme; elle eſt au deſſus des revers. Rendu à la lumière, il cherche à ſe rendre utile ou à mourir en Héros. Le Ciel favoriſe ſes vœux; & s'il ne peut changer la fortune de la France, il a la gloire de prévenir de plus grands déſaſtres, en aſſurant à l'armée une retraite favorable, & un tranſport

facile de l'artillerie, en danger de devenir la proye du vainqueur.

L'échec que les François venoient de recevoir devant Turin, changea la face de la guerre. Dès ce moment Louis, d'agresseur qu'il étoit, est forcé de se tenir sur la défensive. Presque toutes les barrières qui couvroient son pays, sont ouvertes. Le Prince Eugéne & le Duc de Savoie profitent de leurs avantages, attaquent la Provence & le Dauphiné: Toulon bombardée par une Flotte Angloise, ménacée par les Autrichiens, ne paroissoit pas devoir tenir long-temps contre de si puissans ennemis. Dans la détresse & le découragement où l'on étoit, on ne voyoit aucune ressource; mais ce que l'Etat n'osoit se promettre de ses forces, le hazard l'offrit & délivra deux Provinces du plus grand des dangers.

LE MARQUIS DE MAILLEBOIS se trouva à la levée du siége de Toulon. La réputation de bravoure dont il jouissoit déjà, lui mérita l'honneur d'aller déposter trois bataillons Allemands, re-

tranchés ſur le ſommet du Mont Cenis. L'entrepriſe étoit périlleuſe & faite pour une ame avide de gloire; il marche à l'ennemi & le culbute.

La levée du ſiége de Toulon n'apporta point un grand changement dans les affaires. L'armée des Alliés avoit franchi la plupart des barrières de la Flandres. La préſence du Duc de Bourgogne, à la tête d'une puiſſante armée, n'empêcha point Eugêne & Malboroug de former le ſiége de l'Ille. Entrepriſe, qu'on auroit regardé comme téméraire, ſi elle n'eut point réuſſi. Le Maréchal de Boufiers défendit la Place pendant quatre mois. Sa conduite, quoique malheureuſe, méritera toujours des éloges. L'ame du MARQUIS DE MAILLEBOIS parut ſe multiplier dans ce ſiége: préſent à tout & partout, il ſe ſignala également par ſon zéle, ſa prudence, ſon activité & ſa bravoure. Bouflers, aſsès grand pour apprécier le mérite, ſans en être jaloux, fut ſenſible à celui d'un jeune Héros qu'il voyoit ſ'élever pour la gloire & la défenſe de ſon Pays; il con-

tribua à ſon élevation au grade de Brigadier.

Je paſſe ſous ſilence les trois années qui ſuivirent la capitulation de l'Ille : on n'aime point à retracer l'image des calamités publiques ; & d'ailleurs, plut-au-ciel qu'on put les effacer de l'hiſtoire de ma Nation !

Le moment étoit arrivé où la fortune, laſſe de perſécuter Louis, devoit amener une révolution auſſi étonnante qu'elle étoit imprévue. Soit qu'il y ait dans les revers, comme dans la proſpérité, un dégré au delà duquel les choſes ne vont jamais, ſoit que des cauſes que nous ignorons euſſent préparé de loin cet événement. L'Angleterre changea de ſyſtême contre toute vraiſemblance, & réſolut de faire ſa paix avec ſa rivale. Villars, qu'on auroit appellé le reſtaurateur de la Patrie, ſi les courtiſans étoient moins envieux & jaloux, & moins ennemis du mérite, avançoit l'ouvrage que le haſard avoit commencé. Eugène étoit aſsès grand pour l'eſtimer. L'affaire de De-

nain, époque à jamais mémorable pour la France, acheva de le persuader qu'il pouvoit le craindre, & que Louis venoit de lui opposer un Héros digne de le combattre. LE MARQUIS DE MAILLEBOIS fut témoin des manœuvres du Maréchal de Villars; c'étoit de grandes leçons pour lui: il méritoit de les recevoir.

Nous ne suivrons point MAILLEBOIS à la Bataille de Denain, á la prise des Villes de Douai, de Bouchain, de Landau; c'est à l'histoire à rappeller les détails de la vie des grands hommes qu'elle offre pour modèles à la Postérité.

Au commencement de la Campagne de 1713, LE MARQUIS DE MAILLEBOIS eut un combat à soutenir qui coutoit à son cœur & à son amour pour la gloire. Le Roi l'avoit attaché à sa personne par une charge. Son devoir étoit d'obéir au Monarque qui réclamoit ses services, & son penchant l'entrainoit à l'armée. Dans ces circonstances, il fait solliciter la permission de

courir à de nouveaux dangers. Ce trait eſt un des plus beaux de ſa vie. Un homme qui eut moins aimé l'Etat auroit préféré les douceurs de la Cour aux travaux de la guerre; la gloire de ſervir à l'abri du danger la perſonne du Roi, à celle de ſervir dans ſes armées: mais quand on eſt Citoyen, le cœur ne ſe partage guères entre ce qui eſt moins utile, & entre ce qui l'eſt plus. Il rejoignit l'armée de Villars qui reprenoit la ſupériorité que les armées Françoiſes avoient perdue depuis ſi long-temps. La priſe de Spire, de Worms, de Fribourg, rendit le calme à l'Europe.

Louis XIV, qui ſavoit apprécier & faire valoir les talens, fut ſenſible au mérite du MARQUIS DE MAILLEBOIS. Pour lui marquer ſa confiance, il le chargea d'aller tenir les Etats de Languedoc; emploi toujours difficile après des temps malheureux. Le Marquis ſut repréſenter la perſonne du Prince ſans trop laiſſer appercevoir l'autorité du Maitre. Il remplit les devoirs de ſujet & de Citoyen. La Cour & la

Province s'accordèrent à lui donner des applaudiſſemens. De retour du Languedoc, il s'occupa de la diſcipline de ſon Régiment. L'homme médiocre ſe croit toujours au deſſus de ſon art ; l'homme de génie ſe reproche ſans ceſſe de n'avoir pas aſſès approfondi le ſien. Tant de ſervices lui méritoient de nouvelles dignités ; il les obtint ; il fut fait Maréchal-de-Camp & Chevalier des Ordres du Roi. Sachons gré à certains Princes d'avoir été juſtes ; c'eſt le ſeul moien d'intéreſſer les autres à le devenir.

Tandis que l'Europe jouiſſoit d'une paix profonde, l'Electeur de Bavière refuſoit d'acquieſcer au traité de Hannovre, & nouriſſoit un feu qui auroit pû ſe répandre. Il eſt rare qu'après un long orage on n'éprouve encore quelques ſecouſſes. LE MARQUIS DE MAILLEBOIS fut envoié à la Cour de Munick pour lui épargner la honte de détruire l'ouvrage de la Paix, que les malheurs des temps paſſés rendoient ſi néceſſaire. Cette commiſſion remplie avec autant de zéle que de prudence, il revint

vint en France reprendre le commandement d'un corps de troupes qu'on envoioit en Dauphiné.

Les bruits qui ſe répandoient ſur une guerre prochaine avec le Duc de Savoie, avoient donné lieu à toutes ces précautions. Heureuſement pour les Peuples, le Roi de Sardaigne ſacrifia ſon ambition au repos de la terre.

Le Cardinal de Fleuri, ce Miniſtre d'un caractère ſi doux & ſi facile, qui avoit inſpiré à ſon Maitre autant de gout pour la paix, que Louis XIV en avoit eu pour la guerre; chargea le MARQUIS DE MAILLEBOIS du ſoin d'entretenir une alliance durable avec la Cour de Turin. Ce trait fait l'éloge du diſcernement du Cardinal, comme il prouve l'eſtime qu'on avoit conçue pour M. DE MAILLEBOIS.

La Mort du Roi d'Eſpagne avoit embraſé l'Europe; celle du Roi de Pologne cauſa le même incendie, vingt ans après. Telle eſt l'influence que peut avoir un ſeul homme ſur le ſort de ſes

ſemblables. *Stanislas* avoit pour lui la voix des Peuples & les armes de Louis ; l'Autriche favoriſoit ſon concurrent. Louis, pour venger ſon Beau-Pere outragé, déclare la guerre à l'Autriche. C'eſt ici l'époque qui a fixé la réputation du MARQUIS DE MAILLEBOIS. Nous allons parcourir une partie des exploits qui lui ont acquis le nom d'un des plus Grands Capitaines du ſiécle de Louis XV.

L'Italie a presque toujours paſſé pour le tombeau des François. Les revers qu'ils ont ſans ceſſe éprouvés dans ces climats y ont donné lieu. Par celà même la guerre de 1733 offre un ſpectacle d'autant plus intéreſſant pour la Nation, qu'elle fut une ſuite non interrompue de proſpérités & que ſes ſuccès devoient être moins attendus.

MAILLEBOIS ouvre la campagne par le ſiége de Pitzighitone, la priſe de la Gera-d'Adda & du Château de Milan, celle de Saravalla & de Tortone. Commencer ainſi c'étoit donner un préſage favorable pour les campagnes ſuivantes.

Chargé de commander dans le camp de Sacca, il ſuit les mouvemens des ennemis: ſe préſentent-ils en petit nombre pour s'emparer d'un poſte avantageux; il profite de leur foibleſſe, fond ſur eux, les met en déroute; s'ils reviennent à la charge avec des forces ſupérieures, loin de s'engager dans un combat inégal, il s'occupe du ſoin de faciliter à ſes troupes une ſortie favorable. Il n'a pas le préjugé de croire que l'on n'eſt pas brave parceque l'on céde. La réſiſtance eſt ſouvent une marque de témérité, & le ſang des hommes eſt toujours précieux pour quiconque eſt homme lui-même. Cependant le Marquis de MAILLEBOIS ne laiſſe perdre ſa ſupériorité que pour la reprendre bientôt après; il plie pendant un grand orage pour ſe relever avec plus de force dans un temps plus calme, ou lorsqu'il aura acquis des forces nouvelles. Sa manœuvre dans la repriſe du Château de Colorno, eſt digne des plus grands éloges: On entreroit ici dans de plus grands détails, s'il ne ſe fut point élevé à de plus grandes choſes.

La retraite de l'armée Francoise devant les troupes légères & les Grenadiers Impériaux, n'intéresse pas moins la gloire de MAILLEBOIS. Sans cesse harcelé par des ennemis supérieurs, il pare tous les coups, & fait face sans se laisser entamer; la marche même de l'armée n'est point interrompue; il rejoint le Roi de Sardaigne, les Maréchaux de Coigni & de Broglie qui applaudissent tous à sa conduite. Que ne puis-je vous le représenter tel qu'il se trouva sur la Chaussée de Luzara! vous le verriez à la tête d'une brigade, fondre sur deux bataillons, les attaquer avec impétuosité, en flanc & de front, renverser tout ce qui s'oppose à son courage. Tant de talens néchappent point au Maréchal de Noailles : cet homme si peu connu de son vivant, & cependant si digne de l'être, qui, de tous les Généraux François, fut peut-être le seul également capable de tracer le plan d'une bataille, de gouverner un peuple; & d'éclairer son siécle. Noailles choisit MAILLEBOIS comme l'homme le plus propre à seconder ses vues. Il l'emploie à la prise de Reg-

giolo, à l'attaque des retranchemens de Réverré. Le blocus de Mantoue fut la dernière époque de cette guerre, où le Génie de Maillebois se développa tout entier.

Les Corses, Peuples nourris dans l'enthousiasme de la liberté, qui n'ont parus, dans tous les temps, adopter des chaines, que pour les briser bientôt après, avoient excité une fermentation dans leur Isle, & refusoient de reconnoitre leurs anciens maitres. Le Marquis de MAILLBOIS fut envoié pour calmer l'orage & soummettre les rébelles.

Je n'entrerai dans aucun détail sur les opérations de cette campagne. Il suffira de dire que la soumission de cette Isle à la domination françoise est une suite des vues & des plans que M. de Maillebois avoit suivi alors.

La conquête & la pacification de la Corse confirmèrent le génie & la réputation de ce Grand Homme. Louis ne crut pouvoir mieux le récompenser qu'en lui accordant le sceptre des Gueriers.

La mort de Charles VI raméne ſur le théatre du monde les horreurs de la guerre. Le ſang humain eſt-il donc fait pour abreuver la terre? Le Cardinal de Fleuri, plus occupé à faire respecter ſon Maitre en Europe par un gouvernement juſte & modéré que par l'éclat des armes, fut entrainé malgré lui dans la guerre de 1741. Il prévoioit ce quelle devoit couter à la France. Son avis ne prévalut pas. On n'a pas toujours raiſon parce qu'on eſt ſage.

Le Maréchal de MAILLEBOIS commanda les troupes raſſemblées ſur le Bas-Rhin, & dont l'objet étoit de forçer l'Electeur de Hannovre à la neutralité.

Les ſuccès des troupes de France & de Bavière, ſous les ordres de l'Electeur, furent interrompus par le changement de ſyſtême du Roi de Pruſſe. Le Maréchal de Broglie avoit déployé toutes les reſſources du Génie à la journée de Sahay, ſans faire prendre aux affaires une face plus favorable. Le Prince

Charles rejoignit M. de Lobkowitz, & les François ſe virent forcés, par là, de ſe renfermer dans Prague, où le Grand-Duc les aſſiégea. Dans ces circonſtances critiques, le Maréchal de MAILLEBOIS reçut ordre de marcher avec les troupes de Weſtphalie au ſecours de Prague. Il quitte Duſſeldorf, après avoir diſpoſé ſa marche en quatre diviſions. Il ſe rendit enſuite à Francfort pour convenir avec l'Empereur Charles VII. des opérations de l'armée. A ſon arrivée il propoſa un plan qui délivroit Prague; c'étoit de transporter les troupes de Weſtphalie droit à Paſſaw & de renforcer le Comte de Saxe, trop foible pour attaquer M. de Kevenhüller. Cette jonction auroit attiré toutes les forces Autrichiennes ſur le Danube; l'armée de Prague recouvroit ſa liberté; mais rarement les hommes ſont d'accord quand ils trouvent des prétextes pour ne pas l'être. L'Empereur entraîné par un conſeil Bavarrois, qui craignoit que la Bavière ne devînt le théatre de la guerre, força le Maréchal de Maillebois à marcher par Amberg aux gorges de Bohême, malgré l'impoſſibilité pres-

que démontrée de pénétrer jusqu'à Prague. Pendant qu'il tente envain le paſſage par la gorge de Vaydhauſen, il envoie en diligence le Duc de Harcourt s'emparer de Plann. Il marchoit à tire-d'aile pour y prendre poſte & combattre le Grand-Duc qui le cotoyoit de l'autre côté des montagnes. M. de Breteuil alors Miniſtre de la Guerre, lui fit ſavoir, par un courier, que l'intention du Roi n'étoit pas qu'il ſe compromit dans aucune entrepriſe dont le ſuccès put être douteux. Le Maréchal, réduit à manœuvrer, chercha à dérober ſa marche au Grand-Duc & à ſurprendre les paſſages de l'Eger. Il paſſe cette rivière, force les Croates & les Pandours qui la gardoient, marche à Schlackewert pour primer l'ennemi à Stuntz. Ce fut par ces manœuvres qu'il força l'ennemi à lever le blocus de Prague. Content de cette opération, il ramène ſon armée ſur le Danube, qu'il paſſe, en remet le commandement au Maréchal de Broglie, ſous les ordres du quel il finit la campagne avec le zéle d'un citoyen & la déférence d'un ſubalterne. L'envie ne fut jamais le partage d'une

belle ame, ni celui d'un grand cœur. Les Héros ſavent ſe reſpecter.

De retour en France, M. de Maillebois cherche la ſolitude; mais ſon repos ne fut pas de longue durée. L'année d'après on l'arrache à ſa retraite pour l'employer au ſiége de Fribourg que le Roi faiſoit en perſonne. il commanda enſuite une armée qu'on envoyoit en Wétéravie; prit la fortereſſe de Kœnigſtein, que l'Electeur & le Chapitre de Mayence lui avoit refuſée. Aiant établi ſes quartiers d'hyver ſur le Mein, il remit le commandement de cette armée au Prince de Conty, pour prendre celui des troupes d'Italie qui étoient aux ordres de l'Infant Don Philippe.

La conduite de ſon armée de 60,000 hommes, par un chemin preſque partout eſcarpé, entre des montagnes & la mer, offre le premier ſpectacle digne d'admiration. Il s'agiſſoit de s'ouvrir une route à travers un pays où les ennemis trouvent des reſſources dans les obſtacles mêmes qui retardent une armée; où ils peuvent marcher ſans être

vûs, & tendre des piéges presqu'à chaque pas. L'activité, la prudence qui présidoient à toutes les démarches du Maréchal lévent les difficultés qui se présentent.

Il arrive à Nice avec une promptitude incroyable ; surprend l'ennemi, qui ne soupçonnoit pas même son départ. Son premier soin est de s'assûrer des dispositions de la République de Génes & de combiner le point de réunion de son armée avec celle d'Espagne. L'Infant ouvre la campagne par la prise d'une forteresse. Le Maquis savoit combien il est important d'occuper un poste d'où l'on puisse en imposer à l'ennemi, prévoir tous ses mouvemens, prévenir ses surprises, triomphe de la nature pour camper avantageusement. Cette manœuvre étonne le Roi de Sardaigne. Il voit plusieurs places emportées d'assaut sans oser leur donner du secours. Le but du Maréchal étoit d'engager son ennemi au combat. Pendant que ses detachemens s'emparent de Plaisance, il s'avance jusqu'a Castel - nuovo - di

Servivia, d'où il peut ſoutenir les diverſions qu'il médite ſur le Plaiſantin & le Parmèſan, & ſaiſir l'occaſion de combattre le Roi de Sardaigne. Comme les progrès du Maréchal ne pouvoit arracher ce Prince du poſte qu'il occupoit, on détache un corps de 6000 homme contre Pavie, ce mouvement réveille M. de Schullembourg. Maillebois qui cherchoit, en Grand Capitaine, à diviſer les forces de ſes ennemis, pour les attaquer avec plus d'avantages, ſaiſit l'occaſion, paſſe le Tanaro ſur cinq colonnes, attaque le Roi de Sardaigne, le met en déroute & le pouſſe juſque ſous Valence. Schullembourg, inſtruit de cet évênement, tente de repaſſer le Pô, pour ſecourir ſon allié; mais envain; Maillebois a d'jà fait bruler les ponts. Un grand homme pourvoit à tout. Cette victoire fut ſuivie de la priſe de pluſieurs Villes, & valut au Maréchal le titre de Grand d'Eſpagne; Quand les honneurs ſont le prix des ſervies, ils donnent un nouvel éclat au mérite.

La Campagne ſuivante fut marquée par des revers. Les Généraux Eſpagnols, fauſſement perſuadés que la France venoit de traiter avec la Savoie, abandonnent Maillebois. l'Armée ennemie plus nombreuſe & moins épuiſée par les fatigues que l'armée françoiſe, prend ſur elle la ſupériorité qu'elle avoit conſervée juſqu'àlors. Cette révolution étonne Maillebois ſans l'effrayer. Il commence par s'aſſurer un poſte avantageux, dans le deſſein d'y attendre de nouvelles troupes & d'en impoſer à ſes ennemis.

La priſe de Valence rompt toutes ſes meſures & achéve de ruiner ſes eſpérances. Dans ces circonſtances critiques il s'arme de tout ſon courage. Jamais il ne parut ſi grand que lorsqu'il fut malheureux. Abandonné de ſes alliés, fort inférieur en nombre à ſes ennemis, à la tête d'une armée que les revers ont découragée, il oſe combattre ; force les poſtes les plus difficiles, culbute les Piémontois, & leur enléve l'occaſion de lui nuire. C'eſt ainſi qu'il faut lutter par la gran-

deur d'ame contre les coups de la fortune.

Le Maréchal, ſuivant l'ordre qu'il reçoit de la Cour, rejoint l'Armée de l'Infant. Ce Prince s'étoit engagé dans un pas d'où il ne pouvoit ſe tirer ſans quelque coup hardi. Maillebois à ſon arrivée voit le danger preſſant: il attaque avec impétuoſité les Autrichiens, & les force d'abandonner leurs retranchemens. Ce ſuccès ne donne point une face nouvelle aux affaires; mais il ménage à l'armée le paſſage d'une rivière, la facilité d'attaquer la gauche de l'ennemi avec avantage

Le Marquis d'Arembourrg, pour vouloir trop précipiter l'attaque, détruit le fruit des plus ſages diſpoſitions; Maillebois reconnoit la faute; mais elle étoit ſans rémede, il s'agit d'en prévenir les ſuites. Voyant toutes ſes meſures rompues, il change de manœuvre, repaſſe la rivière, vole avec ſon infanterie au ſecours des Gardes Eſpagnolles, déjà diſſipées par le feu des batteries. A ce mouvement brus-

que & hardi, les Eſpagnols ſe rallient: Sans doute que la victoire ſe fut déclarée pour le Maréchal, ſi on eut pu faire avancer la cavalerie Françoiſe, dans le temps quil arrêtoit la charge de la Cavalerie Autrichienne. Ces détails ont été dévoloppés dans l'ouvrage conſacré aux campagne & à la Gloire du Maréchal; mais on ne ſauroit trop répéter tout ce qui peut ſervir de leçon aux hommes. Perſonne ne connut mieux que M. de Maillebois, l'art de ſe poſter avantageuſement. A le voir après une retraite, on l'auroit pris pour maitre de la campagne. Ses discours ſur la guerre, étoient ceux d'un homme perſuadé. Il ſentoit fortement & s'exprimoit de même.

Les raiſons qu'il oppoſe au Comte de Gages qui vouloit s'enfermer avec l'armée dans Plaiſance, prouvent aſsès qu'il parloit avec autant de force & d'énergie, qu'il combattoit avec courage. La poſtérité ſaura gré à M. de Maillebois, d'avoir triomphé d'un avis contraire, pour éxécuter la manœuvre la plus ſavante & la plus digne d'admira-

tion. Faire des préparatifs pour un coup d'éclat, dans le temps le plus propre à les cacher; aſſurer ſes travaux, ſe dérober à l'ennemi, ne lui laiſſer aucune communication avec ſoi; être toujours ſur ſes gardes, pour ne pas tomber dans les piéges, & pour tirer avantage de l'erreur des autres, c'eſt ce qu'on appelle le Chef-d'œuvre de la guerre, & ce que fit le Maréchal de Maillebois au paſſage du Pô. Le recit le plus ſimple en fait l'éloge le plus grand. Cette expédition ſi ſage & ſi bien méditée, eſt ſuivie du gain d'une bataille.

La mort de Philippe fait changer la face de la guerre. Son ſucceſſeur n'eut point les mêmes vues, ni la même politique d'enthouſiaſme pour l'établiſſement de l'Infant en Italie. On paſſe à l'indifférence. Maillebois s'apperçoit de cette révolution dans les eſprits, & ſonge dès-lors à finir ſa carrière militaire en Héros. Si, avoir ſur les bras deux armeés, l'une en tête, l'autre en queue; ſi, paſſer un défilé bordé par la mer, inquiété par une flotte, ſont quel-

que chofe, il faut avouer que la fin du Maréchal ne le céda point aux plus beaux jours de fa vie.

M. de Maillebois eut les mœurs d'un Citoyen qui aime fon Prince & fa Patrie. Infenfible aux richeffes il ne travailla que pour la gloire & le bien de l'Etat. Plut-à-Dieu qu'un pareil exemple vécut fans ceffe parmi nous! Son caractère étoit vif, fans être emporté. Perfonne n'intéreffoit plus que lui, quand il parloit de fon art. Il aimoit à s'en entretenir avec ceux qui avoient fervi fous lui; pour ce qui eft de fa morale, il vécut toujours en honnête-homme & en chrétien. Il n'ignoroit pas que les plus grands talens, fans la vertu, font des dons précieux, qu'il vaudroit mieux n'avoir jamais reçus.

Il avoit vécu en Heros, il mourut en fage, le 7 Fevrier 1762 agé de quatre vingts ans.



ELOGE

DE Mr. LE MARQUIS DE MONTCALM,

LIEUTENANT-GE'NE'RAL DES ARMÉES DU ROI, ET COMMANDANT EN CHEF LES TROUPES FRANÇOISES DANS L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

Tué, devant Québec, le 13 Sept. 1759.

LOUIS-JOSEPH, MARQUIS DE MONTCALM-GOZON DE ST. VERAN, Seigneur de Gabriac, Lieutenant-Général des armées du Roi, Commandeur honoraire de l'Ordre Roial & militaire de St. Louis, Commandant en chef les Troupes françoises dans l'Amérique septentrionale, avoit reçu en naissant cette aptitude aux sçiences, qui annonce un génie transcendant. L'inventeur du Bureau Typographique, M. Dumas, avoit fait sur lui, ainsi que sur son jeune frere, *Jean-Louis-Pierre-Elisabeth de Montcalm de Candiac*, l'essai de sa méthode. Ce dernier mourut à l'age de

ſept ans, & déjà cependant, il avoit mérité que ſon nom fut conſervé dans les faſtes des connoiſſances humaines; des progrès auſſi rapides qu'étonnans, lui avoient rendu naturelles les langues hébraïque, grecque & latine. La nature avoit trop fait pour ſa gloire & point aſsez pour ſa conſervation. Des organes auſſi déliés, auſſi ſuſceptibles d'impreſſions durables, ne pouvoient que perdre promptement de leurs forces, ou ſe rompre bientôt par une tenſion trop continue.

Avec une intelligence auſſi heureuſe, mais moins précipitée, M. de MONTCALM fit les mêmes progrès que ſon frere, connut à fond le génie des mêmes langues. Jamais aucune trâce empreinte dans ſa mémoire ne s'en éffaça par la ſuite. Qu'un homme qui ſe ſeroit deſtiné à cultiver les ſçiences & les lettres eut tâché d'acquérir les mêmes connoiſſances, on n'en eut pas été ſurpris; mais qu'un guerrier pût mériter la palme académique & prendre place entre les enfans *d'Uranie*, c'étoit un nouveau prodige ajouté à tous ceux qui devoient

illuftrer la vie de M. de MONTCALM. Au milieu de fes travaux les plus pénibles & les plus multipliés, il conferva le gout des fçiences & de l'étude. Son ambition fecrette étoit de mériter d'être admis un jour à l'Académie des Belles-Lettres. Aprés avoir vécu comme le Grand *Condé*, il efpéroit mourir comme lui, entre les bras des Sages qui éclairoient fon fiécle.

M. DE MONTCALM avoit commencé fa carrière militaire par être enfeigne dans le régiment de Hainaut : il y fut enfuite Lieutenant & Capitaine. Il fervit dix-fept ans dans ce régiment & fut fait, en 1743, Colonel du régiment d'Auxerrois, Infanterie. En 1747, le Roi le nomma Brigadier de fes armées, & en 1749, Meftre-de-camp d'un nouveau Régiment de Cavalerie.

Comme le Grand Turenne, il avoit paffé par tous les grades militaires. Châque année de fa vie avoit été marquée par des progrès nouveaux. Châque emploi avoit fervi à déployer fon génie. Les combinaifons les plus fa-

vantes lui avoient appris tous les ſecrets de cet art terrible, mais devenu néceſſaire pour aſſurer contre les attentats de l'ambition & de l'orgueil, le repos du cultivateur, le fruit des travaux de l'artiſan & de l'artiſte, enfin le bonheur général, qui, pour le ſage, n'eſt que le réſultat du bien être de châque particulier. LE MARQUIS DE MONTCALM, ainſi formé à l'art de commander par l'art auſſi utile peut-être de ſavoir obéir, mérita, lorsqu'il fut devenu colonel, la confiance des Généraux ſous lesquels il ſervoit. Ce fut alors qu'il receuillit le fruit des connoiſſances qu'il avoit acquiſes dans le ſilence du cabinet & dans la carrière moins brillante des grades ſubalternes. Toujours pret à vôler où ſon devoir l'appelloit; mais toujours ſupérieur & aux dangers que l'honneur lui ordonnoit de braver, & aux entrepriſes où ſon expérience avoit à maitriſer la fortune; il prouva que l'honneur ſublime de commander les hommes, & de donner ſon propre génie pour garant de leur conſervation, éxige des réflexions profondes, une étude ſuivie

& la plus haute vénération pour les devoirs qu'il impose.

La réputation du Marquis de MONTCALM acquéroit châque jour un nouveau lustre. Elle étoit d'autant mieux établie, qu'il ne la devoit pas aux seuls élans d'une valeur aveugle, qui suppose pour l'ordinaire plus de témérité que d'expérience. A la bataille donnée sous Plaisance, le 15 Juin 1746, il reçut trois blessures à la tête. Retiré à Montpellier pour s'y faire guérir, il apprit que son régiment étoit commandé pour aller attaquer le poste de l'assiette. Ses blessures encore ouvertes, n'arrêtent point le Marquis de Montcalm; il vole où la gloire l'attend; la tête encore enveloppée, il rejoint son régiment, se signale à cette action meutrière, & y est encore blessé de deux coups de feu. Jamais l'héroïsme n'avoit pu se distinguer par une intrépidité plus inébranlable, par une constance plus étonnante. Le sang qu'il avoit reçu de ses ancêtres sembloit justifier tant de magnanimité; un *Montcalm*, l'un de ses ayeux, avoit épousé Jeanne de *Gozon*,

petite nièce de ce *Diodat* de *Gozon*, qui vainquit ce monſtre effroyable, la terreur & la déſolation de l'Isle de Rhodes, & qui par ce ſervice, mérita que des ſuffrages unanimes l'élevaſſent à la place de Grand-Maitre du plus illuſtre des ordres de la chrétienté.

C'eſt trop s'arrêter à des détails, qui ſerviroient à former l'éloge des guerriers ordinaires. Hâtons-nous de ſuivre M. de *Montcalm* dans ſes exploits guerriers, ſur un théatre où ce nouveau Turenne fut couronné des mêmes lauriers & mérita dans l'hiſtoire la même place que celui du dix-ſeptiéme ſiécle.

Nommé par le Roi, en 1756, Maréchal-de-Camp & Commandant des troupes françoiſes en Amérique, il ne crut pas qu'entre ce monde nouveau & l'ancien il dut y avoir quelque différence, quant à la manière de traiter les hommes. Il ſavoit que l'être le plus brute eſt ſenſible aux bienfaits qui préviennent ſes deſirs & qui veillent ſur ſa conſervation. C'eſt ſur ces principes qu'il établit ſa conduite; auſſi par ſa

tendresse & son exemple sçut-il plier à sa volonté ces ames de fer qui, sorties des mains simples de la nature, & méconnoissant les douceurs de l'harmonie morale, conservent toute l'âpreté d'un courage indocile, & toute la roideur d'un caractère subordonné aux impulsions d'un instinct sauvage. Tel fut le premier objet de triomphe qui honora sa grande ame. Ces hommes, peu accoutumés à se maitriser eux-mêmes, dépouillèrent devant lui leur fièrté naturelle. Un commerce de confiance, d'amitié, d'obéissance & de vigilance paternelle naquit entre le Héros françois & les Colons indisciplinés: ainsi le vin & les liqueurs fortes ne furent plus pour eux le véhicule à l'obéissance; l'amour seul commanda, & dès-lors la discipline trouva des soldats qui la chérirent, moins pour elle même que pour le chef qui la leur faisoit aimer. Plus d'une fois la disette la plus cruelle se fit sentir à toute l'armée; mais on oublioit le malheur des circonstances, pour ne penser qu'à la tendresse du Pere commun des François & des Américains. Premier Inspecteur des hopitaux, il veil-

loit ſur les bleſſés avec un ſoin particulier ; rien néchappoit á ſes regards. Il n'étoit pas de ces hommes qui appellent de tout au tribunal de la mode ſouveraine de leur pays, & qui voudroient que tous les Peuples de châque continent ſe dépouillaſſent des uſages & du génie qui leur ſont propres, pour adopter les préjugés frivoles qu'ils dédaignent. M. DE MONTCALM reſpectoit l'ouvrage de la nature, dans l'heureuſe ſimplicité des ſauvages dont il avoit fait ſes amis. *Il connoit, diſoient-ils, nos uſages, comme s'il avoit été élevé au milieu de nos cabannes. Ce n'eſt pas aſſéz pour lui de les connoitre, il s'y conforme, & ſe fait un plaiſir d'aſſurer par là nôtre bonheur.* Quand il reçut à *Chouëguen*, la nouvelle que le Roi l'avoit décoré du Cordon-Rouge, ils vinrent l'en féliciter, mais le diſcours même qu'ils lui adreſsèrent fut un nouvel hommage rendu à ſon mérite. „ *Nous apprenons que le grand Oüonthio vient de t'accorder une nouvelle faveur, nous t'en félicitons puisque celà te cauſe de la joye ; mais nous ne pouvons t'en aimer, ou t'en eſtimer*

davantage, parceque c'est toi-même que nous estimons & que nous aimons. "

Lorsqu'un Général a mérité qu'un peuple soit pénétré pour lui de pareils sentimens, il est bien certain d'enfanter des Héros; aussi M. de MONTCALM, assuré que jamais ses soldats ne refuseroient de le suivre, entreprit-il des choses incroyables & soutint des travaux dont on n'a point d'idée en Europe. Exposé à des dangers dont la seule pensée fait frémir la nature, réduit souvent à manquer des choses les plus nécessaires, forcé pendant onze mois, de se contenter de quatre onces de pain par jour, mangeant de la chair de cheval, pour en donner l'exemple; jamais la sérénité de son ame n'en fut altérée; l'amour de la gloire & de son Roi lui rendit tout possible.

L'année 1756 fut l'époque de son arrivée dans la Colonie. L'armée du Général *Loudon* se promettoit des succès rapides. L'arrivée de M. DE MONTCALM change l'état des affaires: des

diſpoſitions auſſi rapides qu'heureuſes arrêtent les Anglois; alors nôtre Général laiſſe des inſtructions à M. de Lévi, commandant en ſecond, vient à *Montréal* & marche vers le lac *Ontario*. C'étoit la rapidité de *Céſar* & la prudence de *Fabius*. Trois Bataillons françois & environ douze cents hommes de milice du pays attendoient leur nouveau général. Il ſe met à la tête de cette petite armée, vole à *Chouëguen*, y aborde, malgré le feu de huit barques dont quelques unes portoient juſqu'à vingt-cinq pièces de canon avec lesquelles les Anglois foudroyoient les François; mais Montcalm les commande: tout cède à l'ardeur qu'il communique à ſes guerriers. Un ſiége eſt formé; la tranchée eſt ouverte; en trois jours les forts *Ontario*, *Choëguen* & *Georges* ſont enlevés aux ennemis. Dix ſept-cents quarante deux priſonniers rendent les armes. Parmi eux étoient quatre-vingts officiers & deux régimens de cette brave infanterie angloiſe qui avoit balancé à Fontenoi la fortune de la France. Le Marquis de MONTCALM, après ſa victoire, raſe les

Forts, revient à *Montréal* & delà au lac du *S. Sacrement* avec ſes troupes victorieuſes.

Ce n'étoit point pour y gouter le repos qui ſemble être le prix du triomphe. Le Général Loudon attendoit M. de Montcalm pour le combattre. La ſupériorité de ſes forces ſembloit lui promettre de venger les armes angloiſes; mais *Montcalm* paroit; la terreur le précede; *Loudon* ſe retire précipitanment à Albani. Le Héros françois jouit alors de ſa victoire, & revient, après cette expédition glorieuſe, chercher au moins un abri contre le froid le plus exceſſif ſous lequel la nature put gémir. On étoit alors à la fin de Novembre. L'armée ne marchoit que ſur des glaces, qui trompoient la célérité de ſa corſe. Depuis le mois de Juin, M. de Montcalm avoit fait parcourir à ſes ſoldats huit cents lieues de pays; ſon ſeul courage leur reſtoit dans des contrées deſertes où le ciel ſembloit avoir oublié qu'il put éxiſter des hommes. L'intempérie de l'air, la diſette des vivres, l'horreur des fri-

mats, la difficulté des chemins, rien n'allarmoit des guerrriers conduits par un Général intrepide, qui pour eux n'étoit qu'un pere sensible. On croiroit lire l'histoire des *Pirithoüs* est des *Thé-sées*, en lisant celle des François conduits en Amérique par le Grand-Homme dont nous esquissons les exploits.

C'étoit peu d'avoir vaincu d'avoir forcé à respecter nos colonies. Le temps même où il étoit resté dans l'inaction lui servit à rallier de nouvelles forces. Déjà le printemps de 1757 annoncoit de nouveaux efforts de la part des Anglois. M. de MONTCALM réunit toutes ses forces : elles consistoient en deux mille hommes de milice, en six bataillons de troupes réglées, aux quels étoient joints dix-huit cents sauvages. Ils s'étoient rassemblés de trente nations différentes; tous étoient pénétrés de la même vénération pour leur Général; tous le célébroient dans le même langage, celui de l'amour qui ne varie jamais, quelque soit le continent, le caractère, ou le climat. La chûte du lac

du St. Sacrement étoit le lieu de réunion. Là le Héros divise son armée en deux corps. L'un commence sa marche à travers des lieux jusqu'alors inaccessibles, repaires affreux, qu'il falloit disputer aux bêtes féroces, & qui devinrent le théatre de l'héroisme & de la patience. L'autre corps est embarqué sur le lac. Après quatorze lieues franchies avec des travaux dont toute l'éloquence humaine ne peut décrire les détails, MONTCALM se résout à attaquer l'ennemi retranché dans son camp sous le fort *Guillaume - Henri*. Une garnison de 500 hommes défendoit ce fort, & les troupes du camp la rafraichissoient continuellement. L'attaque commence; le fort est détruit: la garnison pouvoit être prisonnière : mais les vivres manquoient; les habitans de Québec étoient reduits à un quarteron de pain par jour : il fallut réserver pour les françois eux - mêmes le peu de nourriture que les prisonniers eussent consumé. La prise du fort *Henri* sembloit annoncer celle du fort *Edouard*; mais le sage MONTCALM crut que l'on servoit autant l'Etat

en ménageant les ſoldats du Prince, qu'en tentant des conquêtes hazardeuſes ou des victoires qui auroient couté trop de larmes à la Patrie. Les milices voyoient approcher l'inſtant de la récolte; M. DE MONTCALM leur permit d'aller veiller ſur ce tréſor, auſſi important au ſuccès de ſes armes que les armes elles-mêmes. Les ſauvages ſe retirèrent; pluſieurs étoient venus de huit cent lieües, pour le ſeul plaiſir de voir cet homme, dont la réputation avoit fait naitre dans ces climats ſauvages des tranſports d'admiration & des ſentimens d'amour juſqu'alors inconnus. M. DE MONTCALM ſentit bien que l'on pourroit lui reprocher de n'avoir pas attaqué; mais il ſentit auſſi qu'il faudroit avoir bien peu d'idée des difficultés qu'il avoit à vaincre, pour croire que ſes jaloux euſſent été fondés à lui faire ce reproche. Combien de circonſtances lui faiſoient une néceſſité de modérer lui-même l'ardeur qui le tranſportoit! les colons & les ſauvages s'étoient retirés; il manquoit de toutes les munitions de guerre & de bouche dont il pouvoit avoir beſoin. Il fallut tranſ-

porter à bras, pendant l'éſpace de ſix lieües, tout ce qui étoit néceſſaire pour former un ſiége. Sa petite armée étoit épuiſée de fatigues, affoiblie par le defaut de nourriture. Pour tout autre Général, c'eût été beaucoup de n'être pas vaincu; mais pour M. DE MONTCALM, après avoir fait une conquête, il ſembloit qu'il manquoit à ſa gloire d'en faire une ſeconde. L'envie crut pouvoir élever ſa voix.

M. DE MONTCALM dédaigna de répondre à des accuſations trop au deſſous de lui, pour les honorer de quelques ſentimens. Déjà il avoit conçu pour la campagne ſuivante un plan qui lui promettoit les plus heureux ſuccès. Enveloppé de ſa gloire & dès-lors inacceſſible aux traits de la calommie, occupé du grand projet qu'il méditoit, pouvoit-il s'appercevoir que des inſectes rampans loin de lui, avoient l'audace d'élever du ſein de la pouſſière leur tête mépriſable, en croyant inſulter à l'aigle qui portoit le tonnère de la France? MONTCALM ignore leurs injuſtes allégations. Le témoignage intime de

ſon cœur lui ſuffit pour être heureux, & ſemblable au ſage qui deſcend en lui-même, *ſe ſuo intuitu béat.*

L'automne de 1757 fut une époque mémorable de ſa vie. Une famine affreuſe déſola la colonie juſqu'au printemps de 1758. Ce fut alors que M. de Montcalm ſignala ces vertus paiſibles dont il avoit trouvé le germe dans ſon cœur, & que l'étude des ſçiences y avoit développé. Leçon à jamais frappante pour les militaires, puiſqu'elle leur apprend que l'étude ajoute aux dons de la nature cette perfection ſans laquelle ils éblouiroient l'esprit, ſans intéreſſer l'ame. M. DE MONTCALM mêloit aux combinaiſons ſavantes par leſquelles il préparoit les opérations qui devoient mettre le ſçeau à ſa gloire, l'éxercice de ces ſoins généreux qui conſolent l'humanité en la ſoulageant. Général, il ne paroiſſoit être qu'un philoſophe ſenſible, occupé de répartitions de rations & de veilles conſacrées aux malades. Il rappelloit parfaitement l'idée de ces premiers Réli-

gieux hospitaliers de St. *Jean de Jérusalem* qui, après avoir été des lions dans les combats, n'étoient plus, dans la retraite où languissoient des pauvres & des blessés, que des colombes bienfaisantes.

C'étoit au milieu de tant de bienfaits prodigués à tous ses compagnons de gloire, de travaux & de disette, que M. DE MONTCALM attendoit l'instant où de nouveaux prodiges alloient éffacer tous ceux que l'on avoit admirés en lui jusqu'alors. Il avoit reçû de France le secours de deux bataillons, qu'une maladie épidémique avoit attaqués sur mer. Qu'elle ressource contre les forces que la Nation Britannique devoit lui opposer? Le Lord Loudon avoit été rappellé pendant l'hiver; le Général *Abercromby* l'avoit remplacé. Plusieurs régimens, envoyés d'Europe, étoient accourus pour venger l'honneur & le nom Anglois. Vivres, soldats, argent, rien n'avoit été épargné par la Cour de Londres. La perte des François paroissoit assurée.

Déjà, fier des ſoins que le miniſtère anglois avoit pris pour ſeconder ſon activité, Abercromby étoit entré en campagne. Il vouloit prévenir le Général François & profiter de tous ſes avantages, pour ajouter aux faſtes de la France quelques jours malheureux à ceux que ſa nation y a plus d'une fois inſcrits. Le défaut de vivres avoit arrêté long-temps M. DE MONTCALM. Enfin il ſe mit en marche pour aller attaquer l'ennemi. Quel ſpectacle offroit les deux armées? d'un côté, vingt-ſept mille hommes de troupes bien aguerries, ne manquant de rien & dans le meilleur état poſſible; de l'autre côté, huit bataillons, que la maladie épidémique, & les pertes de l'année précédente avoit réduit à un état déplorable. Ils formoient à peine 3300 hommes. M. DE MONTCALM s'avance avec cette poignée d'hommes, & ſe porte vers le lac du St. Sacrement. Abercromby ſe hâte lui-même de le joindre. Il pouvoit dire comme Tigrane : „ Si ce ſont des députés, „ c'en eſt trop; ſi ce ſont des com- „ battans, c'en eſt trop peu. Une dé-

faite ôtoit à M. DE MONTCALM tout moyen de retraite ; l'ennemi s'étendoit jusqu'à Montréal & coupoit ainsi la Colonie. Dans cette situation, le Général François semble, comme le Grand-Condé à Rocroy, éclairé par quelqu'inspiration secrete ; il reconnoit lui-même un poste sur les hauteurs de Carillon, l'adopte, y fait tracer un retranchement en abattis, laisse un bataillon pour commencer les travaux qu'il a commandés, & pour garder en même temps le Fort. Après ces premières dispositions, il fait faire à son armée un mouvement décisif, se porte quatre lieues en avant, & reconnoissant lui-même la position de l'ennemi, il lui en impose par la fierté de sa contenance. Le Général Anglois étonné de ces manœuvres savantes, ne se fie plus à la supériorité du nombre ; il hésite sur le parti qu'il doit prendre. Sa lenteur augmente la hardiesse de son adversaire, qui sçait en profiter par tous les moyens que son génie lui suggere. Outre les troupes réglées, il n'avoit que quinze sauvages & quatre cents cinquante hommes, tant de la colonie que de la marine. Les sauvages

effrayés des dangers qu'ils prévoyoient, ſe retirèrent & laiſsèrent errer au hazard dans les montagnes, le détachement auquel ils ſervoient de guides. Les 450 hommes, tant colons que marins, reſtèrent campés dans la plaine. Ils n'eurent aucune part à l'attaque qui ſuivit de près ces mouvemens divers. On étoit alors au 6 Juillet 1758. En examinant cette opération à jamais mémorable, on croit ſuivre le rival de Montécuculli dans toutes les diſpoſitions par lesquelles il avoit cru triompher du plus illuſtre de ſes adverſaires.

M. DE MONTCALM écrivoit à M. Doreil, Commiſſaire-Ordonnateur : „ Je n'ai que pour huit jours de vivres, „ point de Canadiens, pas un ſeul ſau- „ vage. Ils ne ſont pas arrivés. J'ai „ à faire à une armée formidable, mal- „ gré celà je ne déſespère de rien. J'ai „ de bonnes troupes. A la contenance „ de l'ennemi je vois qu'il tâtonne. Si „ par ſa lenteur il me donne le temps de „ gagner les hauteurs de Carillon, & de „ m'y retrancher, je le batterai. " Cette lettre exprime bien l'heureuſe tran-

quilité d'un guerrier qui trouve en lui-même des raiſons de confiance, & qui juge avec aſſurance des évênemens à venir, par la ſageſſe même, qui a ménagé les ſuccès qu'il ſe promet.

Pendant la nuit du ſix au ſept, M. DE MONTCALM ſe replia ſur le poſte qu'il avoit choiſi. Il fit travailler auſſitôt au retranchement qu'il avoit ordonné. Lui-même donna l'exemple d'une ardeur infagitable. Quel ſoldat eût héſité à montrer du zèle lorsque le chef de l'armée partageoit avec elle les ſoins les plus pénibles ? Chacun travailloit à l'exemple du Général. L'abattis n'étoit pas encore achevé, lorsque le 8 Juillet, le Général Anglois commença l'attaque avec dix-huit mille hommes de troupes auſſi valeureuſes que bien diſciplinées. M. le Chevalier de Lévi ſe mit à la droite de l'armée Françoiſe. M. de Bourlamaque commandoit la gauche, & M. de Montcalm le centre. Le combat dura depuis midi jusquà la nuit ; ou plutot ce furent ſept combats différents, dans l'intervalle desquels l'ennemi ne prenoit quelque rêpos, que pour

revenir à la charge avec plus de fureur, & faire ſuccèder des hommes frais aux corps déjà fatigués par la réſiſtance des François. Tout ce que l'adreſſe, l'expérience, le courage, la rivalité qui ſubſiſte depuis tant de ſiécles entre deux nations accoutumées à ſe voir avec des yeux jaloux, peuvent inſpirer d'intrépidité, de ruſes & de reſſources, fut employé dans cette journée fameuſe. Enfin les Anglois, èpuiſés de fatigue, & conſternés de ne pouvoir forcer cette poignée de ſoldats qui triomphoit de tous leurs efforts, ſe découragèrent entièrement. L'effroi même ſuccèda au déſespoir de vaincre. La fuite leur parut le ſeul moyen d'échapper au Génie tutélaire des François. Ils ſe retirent dans un déſordre affreux, & vont, à douze lieues du champ de bataille, près des ruines du Fort George, cacher la honte de leur défaite, & raſſembler les débris de leur armée. Ils abandonnèrent aux vainqueurs leurs bleſſés, leurs vivres & leurs équipages. Cette victoire, dont la France doit à jamais conſerver le ſouvenir, cauſa aux Anglois, de leur propre aveu, une perte de ſix mille

hommes tant tués que bleſſés. Trois mille des leurs avoient péri au pied même de l'abattis, foible retranchement contre tant de forces, mais ſuffiſant pour des hommes qui combattoient ſous les ordres d'un chef auſſi intelligent que valeureux. On le voyoit dans un instant s'élancer d'une àile à l'autre de l'armée; partout il paroiſſoit animant du même feu dont il étoit brulé, les soldats qui ſe hâtoient de mériter ſes regards. Le plus brave d'entre-eux ne pouvoit que l'égaler & cependant cette valeur qui le multiplioit, n'ôtoit rien à cette prudence heureuſe qui lui indiquoit qu'elle aile il falloit ſoutenir, qu'elle manœuvre il falloit oſer pour aſſurer la victoire. Il ſeroit difficile de rappeller les moyens que M. DE MONTCALM employat pour écraſer un ennemi formidable avec un corps de troupes qui, après avoir ſouffert tous les maux dont l'éſpêce humaine eſt ſuſceptible, retrouvèrent dans leur ſeul Général, & dans l'ardeur qu'il ſçut leur inſpirer, tout ce qui pouvoit ſuppléer à ce qui leur manquoit, & à ce dont l'ennemi jouiſſoit en abandance. Une circonſtan-

ce qui ajoute encore à la gloire des François, c'eſt que, ni les ſauvages, ni les canadiens ne la partagèrent point : ils n'arrivèrent que cinq jours après.

Pour achever le tableau touchant de tant de grandeur & d'héroïsme, nous rapporterons ce que M. de Montcalm écrivit du champ de bataille au même M. Doreil, dont nous avons parlé plus haut. „ L'armée & trop „ petite armée du Roi, vient de bat- „ tre ſes ennemis : qu'elle journée „ pour la France ! ſi j'avois eu deux „ cents ſauvages pour ſervir de tête „ à un détachement de mille hommes „ d'élite dont j'aurois confié le com- „ mandement au Chevalier de Lévi, „ il n'en ſeroit pas échappé beaucoup „ dans leur fuite. Ah ! quelles trou- „ pes, Mon cher Doreil, que les nô- „ tres ! Je n'en ai jamais vu de pa- „ reilles ! Que nétoient - elles â Louis- „ bourg? „ Le lendemain il envoya au Marquis de Vaudreuil la rélation de cette affaire. chaque détail de ſon récit étoit une peinture de ſon ame. Après avoir fait l'éloge de M. le Che-

valier de Lévi & de M. de Bourlamaque il parloit enſuite de châque officier en particulier; on eut ignoré la part qu'il avoit eu à cette victoire s'il n'avoit ajouté à la fin: *Je n'ai que le mérite de m'être trouvé Général de troupes auſſi valeureuſes.* C'eſt ainſi que ce Grand-Homme s'oublioit toujours lui-même pour célébrer les exploits de ceux qui combattoient ſous ſes ordres. On a conſervé une lettre de lui, dattée du 8 Septembre du Camp de Carillon, & l'hiſtoire doit par reconnoiſſance en extraire ces paroles. *M. le Chevalier de Lévi connoit très bien cette frontière: il y a fait les meilleures diſpoſitions du monde, je les ai ſuivies.* que de grandeur dans cette aveu! comme M. de MONTCALM étoit au deſſus de cette baſſe jalouſie qui redoute toujours d'avoir à faire un éloge & qui regarde comme un larcin & preſque comme une offenſe toute louange qui lui eſt étrangère! C'eſt ainſi que pendant & après ſon triomphe, M. DE MONTCALM étoit toujours ſupérieur à lui-même. Auſſi ſimple que modeſte, au-

ſi tempérant que ſenſible ; humain, ſans foibleſſe ; bon, ſans jamais ſacrifier la juſtice à ſa bonté ; généreux, ſans jamais prodiguer au vice intriguant les récompenſes dues au mérite timide & parconſéquent incapable de brigues, on ſe ſent, à chaque phraſe que l'on écrit, ramené vers ce paralelle avec *Turenne*, que ſi peu, mais ſi peu d'hommes pourroient ſoutenir.

Nous touchons à une campagne auſſi déplorable pour la France, que glorieuſe pour M. de Montcalm. Les lauriers qu'il avoit ceuillis pendant celle de 1758 avoient piqué la fièrté de la Nation belliqueuſe vaincue par lui. De nouvelles forces, un nouveau Général, avoient ſuccédé aux troupes & au Général que les François avoient battus ; mais M. de Montcalm, quoiqu'incapable de frémir devant le danger n'en connoiſſoit pas moins toute l'étendue de celui qui le menaçoit. C'eſt alors qu'il écrivit, de Montreal, le 14 Avril 1759, cette autre lettre où il détaille tout ce qu'il peut avoir à craindre ou à eſpérer. „ Le nou-

„ veau Général Anglois, Amherſt, a „ de grandes forces & de grands „ moyens ; vingt - deux Bataillons de „ troupes réglées, plus de trente- „ mille hommes de milice. Auſſi les „ Anglois comptent - ils attaquer le „ Canada par pluſieurs endroits, & „ l'envahir. Nous avons ſauvé cette „ Colonie l'année dernière par un ſuc- „ cès qui tient du prodige. Faut il „ en eſpérer un pareil? Il faudra du „ moins le tenter. Quel dommage „ que nous n'ayons pas un plus grand „ nombre d'auſſi valeureux ſoldats; „

La dernière phraſe de cette lettre exprime des regrêts ſur lesquels on n'oſe prononcer. Il ſuffit, pour oppoſer à leur cauſe, qu'elle qu'elle fut, un contraſte frappant, de dire, qu'alors la Flotte Angloiſe étoit arrivée, & que ces braves inſulaires avoient au moins employé, ce que la politique & la prudence peuvent réunir de plus propre à faire ſuccomber un ennemi, jusque là victorieux.

Déjà les opérations de la campagne étoient commencées. M. DE MONTCALM avoit deux choſes à faire; toutes deux impoſſibles en apparence, toutes deux objets de travaux dont on ne croiroit pas que la foibleſſe humaine put ſoutenir la continuité. Il falloit défendre à l'ennemi l'approche de Québec. Il falloit conſerver la communication de l'armée françoiſe avec les vaiſſeaux qui avoient remonté le fleuve, & qui ſervoient de magaſin de vivres. Le camp de *Beauport* étoit le lieu de réunion d'où M. DE MONTCALM envoyoit au ſecours de tous les poſtes lorsqu'ils en avoient beſoin, & où il pouvoit lui-même ſe transporter lorsque ſa préſence y étoit néceſſaire. Ce camp n'étoit dabord appuyé, par ſa gauche, qu'au ruiſſeau de *Beauport*. M. le Chr. de Lévi demanda au Général qu'il fut étendu jusqu'à la rivière de Montmorenci dont le paſſage étoit plus difficile. M. DE MONTCALM ſe rendit avec ardeur à ce conſeil, qui faiſoit honneur à l'intelligence de celui qui l'avoit donné.

Enfin, le trente un Juillet, le camp de Beauport fut attaqué. Sa gauche avoit à ſoutenir le feu croiſé de plus de cent quatre vingt piéces de canon. Les deux partis renouvellèrent le courage & les efforts qu'ils avoient témoignés en 1758, à l'attaque & à la défenſe du camp de Carillon. Les François reſtèrent encore victorieux. Huit cents grenadiers anglois expirèrent ſur le champ de Bataille, & le camp ne put être forcé. Victoire presque incroyable, & que le Conſeil de M. le Chevalier de Lévi avoit rendu plus facile.

On va de prodiges en prodiges en écrivant ces exploits fameux. La communication avec les vivres fut également défendue par des travaux dont le ſeul récit effraye. Quatre fois les Anglois tentèrent de débarquer au deſſous de Québec ; quatre fois M. de Bougainville les força de ſe retirer. Quelle différence cependant entre la ſituation des uns & des autres ! Un nombre beaucoup plus grand de ſoldats & l'artillerie des frégates protégeoient toutes les attaques des Anglois. Leurs

adverſaires avoient quinze lieues de pays à couvrir & la chaine qu'ils formoient ſur le rivage, l'ennmi ne put jamais parvenir à la rompre. Plus de dix mille hommes de troupes réglées, ſecondés par trente vaiſſeaux de guerre, par vingt-cinq frégates, & par environ cent quatre-vingt Bâtimens de tranſport harceloient à peine huit mille hommes qui ne connoiſſoient plus de repos ni jour, ni nuit. Pendans trois mois le détachement de M. de Bougainville reſta au bivouac. La marée, les ténèbres, la multiplicité des vaiſſeaux favoriſoient des mouvemens continuels & rapides qu'il étoit de toute impoſſibilité à des troupes de terre de prevoir ou de ſuivre. Chaque jour offroit un miracle nouveau. Jamais l'activité, le courage, la force & la vigilance n'avoient été portés à ce dégré ſublime. Pendant deux mois cette prodigieuſe réſiſtance avoit donné à la terre l'exemple d'une conſtance & d'une magnanimité inconnues jusqu'alors. Enfin, le dix Septembre, les ennemis feignent une attaque au Cap-rouge, trois lieues au deſſus de Québec. M. de Bougainville vole où le danger pa-

roiſſoit le plus preſſant. Pendant ſon abſence les Anglois ſurprennent & forcent un poſte, en profitant de la nuit, & s'y établiſſent dez que le jour commence. M. DE MONTCALM n'apprit point cette manœuvre ſans en connoître l'importance. Il étoit eſſentiel de chaſſer l'ennemi avant de lui donner le temps de s'y établir en plus grand nombre. Il part du camp de Beauport, à la tête de trois mille hommes. Déjà il eſt en préſence des Anglois. L'attaque commence. La valeur naturelle aux deux Nations déploie de nouveau tout cequ'elle a de ſurprenant, & la victoire étoit encore indéciſe, lorsque M. DE MONTCALM eſt bleſſé de deux coups de feu & bleſſé mortellement.

M. de Bougainville n'avoit appris qu'à neuf heures du matin le débarquement des Anglois. Ayant plus de trois lieues de chemin à faire il ne put arriver qu'après le moment funeſte où les François découragés par la bleſſure de leur Général, furent obligés de ſe retirer. Cependant ſa contenance fut digne de ſon courage, & ſa retraite mit

le comble à la gloire qu'il s'étoit acquise pendant cette campagne meurtrière: mais pourquoi le louer? Il étoit l'ami & le confident du Héros du Canada, c'est là son plus bel éloge. M. DE MONTCALM, quoiqu'il portât déjà la mort dans son sein, n'en continua pas moins de rester à cheval. Il fit lui même la retraite de l'armée sous les murs de Québec, si l'on peut donner ce nom aux ruines éparses d'une Ville foudroyée depuis deux mois, par toute l'artillerie Angloise. Toujours inébranlable, il parcourut cette Ville, qui sembloit n'être plus que le tombeau d'elle-même; il donna ses ordres avec le plus grand sang-froid, fit ensuite panser sa blessure, & ayant appris du Chirurgien, qu'il n'y avoit aucune espérance, il dit au Lieutenant-de-Roi, & au Commandant de Royal-Roussillon: „Messieurs, je vous recommande „de ménager l'honneur de la France, „& de tâcher que ma petite armée puisse „se retirer cette nuit au delà de la „rivière du Cap-Rouge pour joindre „le corps aux ordres de M. de Bougainville; il ajouta: pour moi, je

vais

„ vais paſſer la nuit avec Dieu, & me „ préparer à la mort; qu'on ne me „ parle plus d'autre choſe. "

Ce Grand-Homme mourut le quatorze Septembre, à cinq heures du matin. Sa pompe funêbre fut auſſi ſimple que triſte. Son corps fut dépoſé dans le trou d'une bombe. Cette circonſtance a je ne ſçais quoi d'attendriſſant & propre, pour ainſi dire, au costume de l'honneur François. Les Anglois lui rendirent les mêmes honneurs funêbres qu'au Général Wolff, tué dans la même action. Jamais les Canadiens qu'il a défendus au prix de ſon ſang, jamais les Européens, qui ont été témoins de toutes ſes vertus & de tous ſes exploits, de toute ſa grandeur politique, guerrière & morale, n'oublièront combien il leur fut cher, combien ſa vie excita leur admiration, combien ſa mort leur a couté de pleurs. Un officier qui aſſiſta aux derniers momens de ſa vie écrivit alors. „ Jamais je ne „ me conſolerai de la perte de mon Général; qu'elle eſt grande pour nous, „ pour ce pays & pour l'Etat! c'étoit un

„ bon Général, un citoyen zèlé, un
„ ami ſolide, un pere pour nous tous.
„ Il a été enlevé au moment de jouir
„ des fruits d'une campagne que M. de
„ Turenne n'auroit pas déſavouée; tous
„ les jours je le chercherai, & tous
„ les jours ma douleur ſera plus vi-
„ ve. "

Cette lettre eſt un des hommages les plus touchans que l'on puiſſe rendre à la mémoire de M. de Montcalm. Les expreſſions ſont d'un pathétique qui ne permet pas aux François d'oublier combien M. de Montcalm les honora, combien il les aima, ils les ſervit, il les défendit héroïquement. Aſsez d'autres monumens dailleurs ont atteſté aux deux mondes qu'elle perte le Canada avoit faite en perdant ſon défenſeur. Aſsez de larmes, de bleſſures profondes & de calamités affreuſes ont ſuccédé aux trophées élevés par M. de Montcalm; tant qu'il y aura des cœurs ſenſibles, des guerriers valeureux, des patriotes fidéles, des françois enfin, M. de Montcalm ſera pleuré. Les peres liront à leurs enfans l'hiſtoire de ſa vie,

& nos braves adverſaires eux - mêmes, en parcourant ces contrées, où leurs ſoldats mordirent tant de fois la pouſſière, diront avec enthouſiasme : „ Nous „ n'habitons cette terre que parcequ'un „ ſeul homme n'étoit plus ; mais nous „ avons mérité de vaincre puisque nous „ avons ſçû le pleurer. "



ELOGE
DE
FRANCOIS DE CHEVERT,
LIEUTENANT-GENERAL
DES ARMEES DU ROI,
COMMANDEUR-GRAND-CROIX DE L'ORDRE DE ST. LOUIS;
CHEVALIER DE L'ORDRE DE L'AIGLE-BLANC DE POLOGNE,
GOUVERNEUR DE GIVET, ET DE CHARLEMONT,

Mort à Paris le 24 Janvier 1769.

Qu'un homme né de parens illustres, entouré de grands exemples, appuyé sur le crédit & l'éclat de ses ancêtres, parvienne à de grandes choses, joue un role distingué sur le théatre du monde, je ne m'en étonne point; la fortune a fait pour lui le premier pas; il n'a qu'a suivre la route qu'elle lui a frayée. Mais qu'un citoyen obscur, sans parens, franchisse les bornes que nos préjugés & nôtre injustice lui assignent, force l'envie & la cabale au

ſilence, c'eſt ce qui ſurprendra tous les ſiécles, parce que dans tous les ſiécles les belles choſes ſeront toujours rares. M. DE CHEVERT a fait revivre de nos jours ce phénomêne merveilleux que le ſiécle dernier admira dans les Catinats les Rhuiters & quelques autres. Il ne dut qu'à lui-même ſon nom & ſa fortune; ceux qui lui portoient envie auroient du également lui envier ſes travaux.

Nous allons rappeller aux militaires la mémoire de ce brave Guerrier. Ce tribut de reconnoiſſance, rendu à ſa cendre, ſera au moins un témoignage de nôtre zéle pour tout ce qui intéreſſe les défenſeurs de la Patrie. Nous ne ſerons point éloquens; mais nous ſerons vrais. Nous n'embellirons point la vie de M. de Chevert; mais nous ferons chérir ſes vertus & aimer ſes exemples.

FRANÇOIS DE CHEVERT naquit à Verdun-ſur-Meuſe, Le 21 Fevrier 1695. Ses parens ne pouvant lui transmettre un nom, des tréſors, lui laiſſèrent des exemples de vertu.

Cet héritage précieux, receüilli par une ame avide de se distinguer, vaut souvent le ressouvenir de deux siécles de gloire & de triomphes dans une famille. La réflexion, qui n'est que le fruit tardif des années, se déclara dans M. de Chevert dès sa plus tendre enfance. Les préjugés de la nation auroient pu retarder un esprit moins actif, moins bouillant que le sien: il commença par mépriser les obstacles; c'est peut-être le moyen le plus sur d'en triompher.

Il étoit destiné par sa naissance aux fonctions pénibles de la Magistrature dans quelques tribunaux subalternes. Les progrès qu'il fit dans la sçience de la guerre prouvent que ce n'étoit pas là sa vocation. Il reçut les premières leçons de l'art militaire dans le régiment de Carné, où il entra à l'age de onze ans & sept mois, en qualité de Lieutenant. *(a)* Le temps de l'enfance

(a) La lettre de Lieutenant que M. de Chevert obtint en entrant au service, & dont l'original est déposé en l'étude de M. l'Hom-

eſt le plus propre aux préceptes & aux impreſſions. On ſe fait à cet âge une habitude du travail comme des plaiſirs. Tel qui s'endort dans les bras

---

me, Notaire, rue du Roule, à Paris; le certificat du Commiſſaire des guerres qui reçut ſon ferment, daté de Saar-Louis au mois de Janvier 1707, & qui fait partie des Papiers remis à ſa famille; la *Chronologie militaire*, qui fait mention de ſes ſervices, lèvent aſsez les doutes que l'on a paru avoir ſur le premier grade militaire de M. de Chevert. On a prétendu qu'il avoit commencé par être ſimple ſoldat; mais on ne voit pas dans quel temps il eut pû porter les armes en cette qualité, puiſqu'à l'age de onze ans & ſept mois il fut pourvû d'une Lieutenance d'Infanterie. Voici la copie de la lettre du Roï qui lui accorda cette place.

„ Mons de Carné, ayant donné à Chevert la charge de Lieutenant en la Compagnie de Dondel, dans le Régiment d'Infanterie que vous commandéz, vacante par la promotion de Talhouet à une compagnie, je vous écris cette lettre pour vous dire que vous ayes à le recevoir, &

de la moleſſe à la cour & vit inutile au monde, jetteroit par les fatigues & dans les camps les fondemens de ſon élévation.

Le Régiment de Carné ne jouit pas long-temps de M. de Chevert. Celui de Beauce lui offrit un champ plus ſur & plus vaſte pour déployer ſon génie & ſes talens. Comme il n'avoit d'autre protecteur que ſon mérite il travailla long-temps ſans rien obtenir. Ses progrès euſſent été peut-être moins lents s'il eut attaché moins de gloire aux grades qu'il ambitionnoit & s'il en eut moins connu le prix. Ceux à qui les dignités ne coûtent que

„ & faire reconnoitre en la dite charge, de
„ tous ceux & ainſi qu'il appartiendra, &
„ la preſente n'étant pour autre fin, je prie
„ Dieu qu'il vous aye, Mons de Carne, en
„ ſa ſainte garde; ecrit à Marly le 18 Août
„ 1706. *ſigné* LOUIS. " Sur le repli eſt
„ écrit, „ A Mons de Carné, Colonel d'un
„ Régiment d'Infanterie], en ſon abſence, à
„ celui qui commande la Compagnie de
„ Dondel. "

des ſollicitations, ne ſavent pas les apprécier ; qu'on ne ſoit point ſurpris s'ils les aviliſſent !

Nous ne ſommes plus dans ces temps d'ignorance, où la victoire étoit preſque toujours l'ouvrage de la force. L'art de s'égorger a été réduit en principes. La philoſophie, deſtinée à conſoler les hommes de leurs maux & à les guérir de leurs foibleſſes, ne leur prête que trop ſouvent des armes pour ſe détruire. Le Militaire doit donc être ſavant par état ; M. de Chevert ſentit ſes obligations, & la néceſſité où il étoit de s'inſtruire. Il ſe livra avec une ardeur incroyable à l'étude de la Tactique.

La diſcipline, ce gâge aſſuré des ſuccès, & la marque la moins équivoque d'un gouvernement vigoureux, avoit éprouvé quelqu'altération. Les douceurs d'une longue paix ſembloient autoriſer ce déſordre. M. de Chevert, dont la ſagacité remontoit à la ſource du mal, reconnu le remêde, & eut le courage de l'appliquer. Cette noble

fermeté jetta un nouvel éclat ſur ſes travaux, & préſageoit d'avance ce qu'il devoit faire un jour.

Il ne s'éleva que par dégrés, & à meſure que l'exercice d'un nouveau grade faiſoit remarquer en lui de nouveaux talens. (*a*) Ce fut ainſi qu'il parvint à la tête de ſon régiment. Ne louons pas M. de Chevert d'avoir abandonné les manœuvres ſourdes de l'intrigue à ceux qui ne connoiſſent pas d'autre voie pour s'élever. Le Grand Homme doit ſe reſpecter; cet exemple, quoique rare, ſera toujours un devoir. Juſqu'ici on n'avoit admiré dans M. de Chevert qu'un amour extrême pour le travail, pour ſes devoirs & pour ſa gloire. Sa bravoure ſon enthouſiaſme

---

(*a*) Il fut Lieutenant au Régiment de Carné, le 8 Août 1706; Lieutenant au Régiment de Beauce Infanterie, le premier Décembre 1711; Capitaine, le 17 Septembre 1721. Major, le premier Mars 1728; Chevalier de l'Ordre de St. Louis, le premier Novembre 1732; Lieutenant-Colonel du Régiment, le premier Août 1739.

attendoient la préſence de l'ennemi pour ſe déployer.

La France avoit réuni ſes forces à celles de la Bavière & de la Saxe, pour arracher à Marie - Thérèſe l'immenſe héritage de ſes peres. Elle ignoroit alors combien cette illuſtre Princeſſe devoit lui être chere un jour. La Bohême étoit devenue le théâtre ſanglant d'une guerre opiniâtre. Charles VII, à la tête de ſes troupes & de ſes alliés, avoit pénétré juſques dans le cœur de cette Province. Les rigueurs exceſſives de la ſaiſon, l'approche d'une armée de trente mille hommes, une garniſon nombreuſe & bien aguérrie, n'avoient pû détourner ce Prince d'aſſiéger Prâgue. L'entrepriſe auroit paſſée pour téméraire ſi elle n'avoit point réuſſi ; les ſuccès ſe décident preſque toujours en faveur des heureux. Ce ſiége fameux intéreſſera la poſtérité; c'eſt un de ces évênemens mémorables où le génie, l'activité, le caractère d'un peuple entier ſe développent avec toute leur énergie, deviennent des leçons

pour les ſiécles à venir, & ne peuvent jamais s'oublier.

Le Comte de Saxe, cet étranger célèbre, qui joignoit aux forces du corps toutes les qualités du cœur & de l'eſprit, une valeur impétueuſe, les talens les plus grands pour la guerre, avoit été chargé de faire ce ſiége; il falloit ou prendre Prague, ou abandonner l'entrepriſe. Les vivres manquoient déjà; on commençoit à éprouver les rigueurs d'une ſaiſon meurtrière; la place, quoique mal fortifiée, pouvoit ſoutenir quelques attaques. Une armée nombreuſe marchoit à ſon ſecours, & n'en étoit éloignée que de cinq lieües. Mais parmi les militaires qui ſe diſputoient la gloire de ſeconder ſon courage, le Héros Saxon démêle M. de Chevert & lui confie ſes projets. Chevert eſt ſenſible à cette marque de confiance; nous le verrons bientôt ſe montrer digne du choix qu'on a fait de lui.

La fortune avoit mis de la différence entre ces deux Grands Hommes; l'un étoit né Prince, & l'autre ſim-

ple particulier; mais la nature les avoit rapprochés par le même gout, les mêmes inclinations & par le même génie; ils étoient également brâves: peut-être n'a-t-il manqué à M. de Chevert que d'avoir commandé en chef nos armées, pour devenir l'idôle d'une nation qui n'éſtime ſouvent les grands talens que dans les grandes places; comme s'il ne falloit pas quelque fois autant de génie pour ſaiſir l'idée & ſuivre le plan d'un Général, qu'il en a fallu d'abord pour conçevoir l'une & tracer l'autre.

Le Comte de Saxe avoit ordonné qu'on attaquat la place de deux côtés à la fois & au milieu de la nuit. Cette attaque commença par un grand feu d'artillerie. Le Commandant prit le change, & dégarnit toute la Ville-neuve pour renforcer les poſtes menacés. M. de Chevert qui avoit compris que le ſuccès de ce ſiége dépendoit d'une extrême promptitude, ſe diſpoſoit à juſtifier le choix qu'on avoit fait de lui. Attentif à ſaiſir l'occaſion favorable, il fait préparer dans le ſilence & loin des deux attaques, une échelle vers les

remparts de cette même Ville neuve restée ſans défenſe. Son enthouſiasme lui cache le danger, & ne lui laiſſe appercevoir que la gloire de ſa Patrie. Il s'adreſſe à un Sergent de confiance & lui donne, au pied du rempart, cette inſtruction ſingulière qui peint la vivacité de ſon caractère. *Tu monteras par là, lui dit-il, en approchant du haut du rempart, on criera, qui vive! Tu ne répondras rien; on criera la même choſe, une ſeconde fois, tu ne réprondras rien encore, non plus qu'au troiſiéme cri; on tirera, on te manquera, tu égorgeras la ſentinelle; je te ſuis & j'arrive pour te ſoutenir.* Ce diſcours élève l'ame du ſoldat & l'enflamme; il exécute de point en point l'ordre qu'il à reçû, & M. de Chevert tient ſa parole; il monte des premiers, s'élance dans la place, ſuivi d'une foule d'officiers & de ſoldats, jaloux de partager avec lui l'honneur d'une pareille action. Cette intrépidité étonne l'ennemi; il n'oſe plus ſe défendre; la garniſon met bas les armes & ſe rend priſonnière. L'antiquité n'offre rien de plus héroïque; quel homme,

jaloux de la gloire de ſa patrie, peut ſe rappeller, ſans émotion, de pareils traits & tant de grandeur d'ame!

M. de Chevert, grand par ſon courage, l'eſt encore davantage par ſon humanité. Il épargne le ſang des hommes parce qu'il le ſait apprécier. Dans ce mélange de tant de nations, au ſein d'une ville opulente, on n'aperçoit aucune trace de brigandage & de férocité. Le ſoldat, qu'on réprime ſi difficilement dans l'yvreſſe du ſuccès, apprend à reſpecter ſes ſemblables quoiqu'ennemis.

La priſe de Prague, ouvrage de M. de Chevert, lui mérita la confiance de l'Empereur, le brevet de Lieutenant-de-Roi dans cette Ville & le grade de Brigadier des armées. (*a*) Heureux les Princes qui ſavent récompenſer à propos; il ſeront toujours bien ſervis.

Nos ſuccès en Bohême ne furent pas de longue durée. La guerre éprou-

(*a*) Il fut nommé Brigadier des armées du Roi, le 15 Décembre 1741.

ve tant de viciſſitudes! Les Autrichiens venoient d'aſſiéger Prague, & ne pouvant la reprendre s'étoient contentés de la bloquer.

Ce fut alors que M. le Maréchal de Belle-Isle forma le projet d'arracher nos troupes au fer de l'ennemi. Sa retraite hardie, chef-d'œuvre de la guerre, perpétuera ſon nom jusqu'aux ſiécles les plus reculés. Il part, & laiſſe dans Prague M. de Chevert avec une garniſon de ſix mille hommes dont cinq mille deux cents étoient malades. L'on préſume bien qu'il ne s'agiſſoit plus de conſerver une place preſſée par la famine & par une armée nombreuſe. Le point important étoit d'en ſortir avec les honneurs de la guerre. M. de Chevert oſa s'en promettre le ſuccès, & ne fut point trompé dans ſon attente. Cependant il avoit à contenir une bourgeoiſie fière, qui haiſſoit les François, & qu'il falloit tromper, crainte de révolte. La manière dont il s'y prit pour lui faire prendre le change, mérite les plus grands éloges. Dabord il fait ſortir des hopitaux les ſoldats capables de

ſe

ſe ſoutenir. C'eſt un grand art que celui de multiplier ſes forces aux yeux de l'ennemi. Il demande des logemens pour de nouvelles troupes qu'il feint devoir lui arriver au premier moment. Pour inſpirer encore plus de crainte à ces bourgeois, il fait dreſſer des buchers dans les principaux quartiers de la Ville; prend pour otages les principaux habitans, les enferme dans ſa maiſon, qu'il remplit de poudre, réſolut de la faire ſauter & de s'enſevelir lui-même avec eux ſous ſes débris, s'il s'apperçoit d'aucun ſigne de violence & de trahiſon. Il ſavoit que ſa conduite ſeroit annoncée dans le camp ennemi; mais il n'ignoroit pas non plus qu'on ajoute peu de foi à des bourgeois intimidés; c'eſt pourquoi il retient priſonnier le Général-Major Monty, qu'il veut faire ſervir à ſes deſſeins. Il place auprès de lui un François adroit & propre à faire connoitre à l'étranger le caractère de notre Commandant & la réſolution violente qu'il avoit priſe de périr avec tous les habitans s'il en étoit trahi. Monty épouvanté demande ſa liberté; on l'a lui accorde, dans l'éſpe-

rance que son rapport fera de fortes impressions. On ne se trompe point. La bravoure déterminée de M. de Chevert étonne ses ennemis. Son intrépidité, digne des anciens Romains, lui ouvre une voie facile aux conditions les plus honorables. Les ennemis, en admirant sa grandeur d'ame, ne purent se refuser à ses demandes. Ils sentoient que sa perte entraineroit celle de la Ville entière, que ce Héros périroit, enseveli sous son propre triomphe. (*a*)

(*a*) M. de Chevert força les ennemis à lui accorder, avec les honneurs de la guerre, deux canons aux armes de l'Empereur Charles VII. Voici l'extrait de la lettre écrite à ce sujet par l'Empereur au Maréchal de Belle-Isle. „ Je suis très sensible à l'attention qu'a eu „ le Brigadier Chevert de demander les deux „ pièces de canon. Vous me ferez plaisir de „ l'en remercier de ma part, & de lui di- „ re que je serai charmé de lui en mar- „ quer ma satisfaction ; vous savez que j'ai „ toujours estimé beaucoup cet officier, qui „ s'est distingué dans toutes les occasions, „ & particulièrement à la prise de Prague, „ ce qui m'avoit engagé à le nommer moi

Chaque ſervice de M. de Chevert fut accompagné d'une nouvelle grace. On ſent un plaiſir ſecret à rappeller des traits ſi honorables à la mémoire des Princes & des ſujets. L'on doit cette juſtice aux Souverains, qu'ils ne ſont ſouvent ingrats, que parce qu'on dérobe à leurs yeux & le citoyen & ſes travaux.

Le ſort de M. de Chevert étoit de ſe trouver par tout où il y avoit des riſques à courir, & de ſeconder la fortune des Héros. Peu de temps après ſa retraite de Prague, il paſſe en Italie, ſous les ordres de ce Prince, ſi digne du nom qu'il portoit, parce qu'il ſavoit l'oublier. Bon guerrier, bon

---

„ Lieutenant dans cette Ville. Il s'eſt com„ porté dans ſes fonctions avec tant de fer„ meté, de prudence & d'eſprit, de conci„ liation & de juſtice, qu'il s'eſt attiré la „ confiance de mes ſujets. J'attens que vous „ ſoyes ici pour voir ce qui lui fera le plus „ de plaiſir, & ſur ce, je prie Dieu &c. *ſigné* CHARLES; *à Francfort, le* 28 *Janvier* 1743.

citoyen, Philoſophe à la Cour comme dans la ſolitude, trop ami de la vérité pour flatter, trop ennemi des courtiſans pour leur pardonner des baſſeſſes, *Conti*, faiſoit reſpecter en Piémont les armes Françoiſes, & apprenoit au Souverain des Alpes que la nature & l'art font de vaines barrières contre une nation enthouſiaſte de la gloire.

La ſituation du pays, entrecoupé de montagnes & de défilés, ſemble avoir pourvu à ſa défenſe. Une poignée de gens peut arrêter une armée éntière. A chaque pas il faut forcer des retranchemens, gravir des rochers, ſe tenir en garde contre un ennemi qui peut ſurprendre les plus précautionés. M. de Chevert enviſagea les périls, avec la fermeté d'un homme qui les brave. Il étoit trop valeureux pour ne pas s'applaudir d'avoir des obſtacles à ſurmonter. Le Poſte de la Gardette éprouva le premier ſon courage & céda à ſa valeur. Il commandoit l'avantgarde du Bailly de Givry. Quelqu'important que fut ce coup de main, il reſtoit encore beaucoup à faire; il falloit ſurtou

occuper un paſſage par où l'armée put défiler. L'ennemi s'étoit retiré ſur un roc eſcarpé, où il ſe croyoit à l'abri des inſultes des François. Ces derniers n'avoient pas un ſeul canon avec eux. Le Bailly de Givry, apprenant qu'un autre paſſage venoit d'etre forcé, fit alors ſes diſpoſitions pour ſe retirer; mais M. de Chevert, plus hardi, ou trop avancé, tente la fortune, parvient aux retranchemens des ennemis & les franchit le premier. Animés par ſon exemple, les ſoldats volent ſur les pas de leur chef partout où il les conduit; les Grenadiers s'élancent les uns ſur les autres, & ce qui eſt incroyable, ils paſſent par les embraſures du canon ennemi, dans l'inſtant que les piéces aiant tiré, reculoient par leur mouvement ordinaire. (*a*)

(*a*) Le Poſte de la Gardette forcé, le paſſage de la Vallee de Bel in ſous le canon de l'ennemi qui la foudroyoit, pour ſ'émparer des hauteurs de Bondormi, que les Piémontois occupoient; l'attaque & l'enlevement des retranchemens de Pierre-Longue, furent les differens exploits qui meritèrent à M. de Chevert le brevet de Marechal-de-Camp; il lui fut expédié le 2 Mai 1744.

On y perdit près de deux mille hommes, mais il n'échappa aucun Piémontois. Les Eſpagnols, témoins de tant d'audace, avouèrent qu'on ne pouvoit mieux faire; cet aveu n'eſt point ſuſpect. Le Prince de Conti, trop grand pour redouter le mérite, & trop modeſte pour parler de lui, manda au Roi que la bravoure & la préſence d'eſprit de M. de Chevert avoient décidé de l'avantage. (a) Les Grands-Hommes ſavent ſe rendre réciproquement la juſtice que les petits eſprits leur refuſent.

Nôtre armée fut redevable à M. de Chevert de la victoire qu'elle rem-

(a) „ C'eſt une des plus brillantes & des plus „ vives actions qui ſe ſoient jamais paſſées, „ diſoit M. le Prince de Conti au Roi, en „ parlant de l'attaque de Pierre-Longue. „ Les troupes y ont montré une valeur au- „ deſſus de l'humanité. La Brigade de Poitou „ ayant M. d'Agenois à ſa tête, s'eſt cou- „ verte de gloire. *La bravoure & la préſen-* „ *ſence d'eſprit de M. de Chevert ont principale-* „ *ment décidé l'avantage.* „

porta ſur le Roi de Sardaigne aux bords du *Tanaro.* Peu de jours après ce ſuccès, il s'empara *d'Aſti*, força l'ennemi à lever le ſiége devant *Montcalvo* & à ſe retirer. C'eſt à l'hiſtoire à conſacrer tout ce qu'il fit d'éclatant, pour s'emparer des Isles Ste. Marguerite à la vue d'une flotte angloiſe.

Louis reconnu tant de ſervices, & le fit Lieutenant - Général de ſes armées. (*a*) Les bons citoyens applaudirent au choix du Prince ; les envieux s'en affligèrent ſans ôſer le publier ; & ce qui prouve bien la biſarrerie de l'eſprit humain, quelques femmes oſèrent regarder comme un éxemple dangereux les récompenſes accordées à un homme ſans ancêtres. M. de Chevert mépriſa les propos des femmes, & comme un autre Scipion, accabla les envieux par ſa gloire.

Après le violent orage qui avoit ébranlé l'Europe, le calme fut enfin

(*a*) Ce fut le 10 Mai 1748, qu'il fut fait Lieutenant - Géneral des armées du Roi.

rendu aux nations épuiſées. Les calamites humaines ont leurs périodes comme la proſpérité a les ſiennes. M. de Chevert, ſi utile à ſa patrie pendant la guerre, ambitionne la gloire de la ſervir pendant la paix. Il veut que ſes jours ſoient comptés par autant de ſervices, & ne croit mériter qu'à ce prix le titre de citoyen. Son exemple ſera plus admiré que ſuivi. Il commanda les camps formés par les ordres du Roi ſous Saar-Louis & à Richemont ſur la Mozelle. (*a*) Les officiers tant étrangers que François, accouroient en foule à ces écoles de l'art militaire, attirés par ſa réputation & ſes travaux. Ils contemploient avec étonnement ce

(*a*) Le premier camp que M. de Chevert commanda ſur la Saar, fut en 1753. Il y déploya avec tant de ſuccès les grandes manœuvres de guerre, que le Miniſtère ſatisfait de la manière dont il inſtruiſoit les troupes, le chargea de commander celui de Richemont qui eut lieu en 1755. Il avoit été promu à la dignité de Commandeur de l'Ordre de St. Louis, le 23 Mars 1754.

Héros couronné par la gloire & que trente ans de fatigues & d'études avoient rendu si digne de donner des leçons aux rejettons de la noblesse. Simple, comme presque tous les grands hommes le sont, M. de Chevert laissoit aux opulents le triste & misérable avantage d'insulter à la misère publique par un luxe sans pudeur.

Les Anglois, ce Peuple fier par habitude, inquiet par principes & par caractère, replongèrent l'Europe, dans ces dissentions barbares, dont elle n'est presque jamais exemte. Ils envahirent quelques terres limitrophes du Canada; à ces usurpations ils joignirent le meurtre & les rapines. Ce trait ne fait point honneur à leur philosophie. Le sang de Jumonville s'élevera sans cesse contre eux aux yeux de la postérité. Ces premières étincelles devinrent bientôt une incendie générale qui enveloppa l'ancien & le nouveau monde. Les mers furent couvertes de vaisseaux & la terre de soldats. On se ressouvient de nos succès dans l'Electorat de Hannovre & de la Bataille d'Hastembeck ga-

gnée par le Maréchal d'Eſtrées. M. de Chevert avoit été chargé de chaſſer l'ennemi des ſommités d'une montagne couverte de bois. On rapporte de lui un trait qui décèle la bravoure qui le caractériſoit. En pénétrant dans le bois, il ſaiſit le Marquis de Bréhant par la main: *jurez moi, foi de Chevalier*, lui dit il, *que vous & vôtre régiment vous vous ferés tuer tous juſqu'au dernier, plutôt que de reculer*. Jamais ſerment ne fut moins néceſſaire & plus réligieuſement obſervé. Au moment de l'attaque les officiers de Picardie le firent prier de prendre ſa cuiraſſe; mais il répondit en montrant les Grenadiers, *& ces braves gens en ont ils?* L'action fut très vive. Comme on lui annoncoit qu'on manquoit de poudre: *nous avons*, répliqu-a-t-il, des *bayonnettes*. On ſait que le gain de la bataille de Lützelberg fut en partie ſon ouvrage; ce qui mit le comble à ſa gloire. (*a*)

(*a*) A cette occaſion le Roi de Pologne lui écrivit la lettre ſuivante, en lui envoyant les marques de l'Ordre Royal de l'Aigle-Blanc, avec

Tel furent les travaux militaires de ce citoyen célèbre; nous ne parlerons point de ses vertus qui l'honorent plus

---

son portrait dans une boëte d'or enrichie de diamans.

„ Monsieur le Lieutenant-Général de Che-
„ vert, Mon Fils, le Comte de Lusace, ne
„ m'a point laissé ignorer la part que vous
„ avez eu au gain de la bataille de Lützel-
„ berg, ni les attentions que avez eu
„ pour lui dans toutes les occasions, &
„ surtout à cette journée, en lui procurant
„ l'honneur de contribuer, à la tête d'un
„ corps de mon infanterie, à la gloire des ar-
„ mées du Roi très Chretien. Cette heureu-
„ se nouvelle est la plus consolante que je
„ puisse recevoir. Je sais combien on doit,
„ dans cette circonstance, à vôtre expérience,
„ à vôtre valeur & à la supériorité de tous
„ vos talens militaires. Je n'ai pas voulu
„ différer à vous faire cette lettre & d'y join-
„ dre une marque de mon estime & de ma
„ bienveillance particulière. Sur ce, je prie
„ Dieu, M. le Lieutenant-Général de Che-
„ vert, qu'il vous ait en sa sainte garde. "
signé AUGUSTE, *Roi.* à Warsovie, le 12 Novembre 1758.

encore que ses victoires; (*a*) mais nous ferons des vœux pour qu'elle servent de modéles & de guides à la jeune noblesse destinée à la defense & au soutien de l'Etat. „ Telle est la vie des grands hommes, lorsqu'ils ne sont plus, il animent de nouvelles ames, & ils servent encore généreusement la Patrie qui ne peut plus les récompenser. "

(*a*) Elles lui méritèrent la Grande-Croix de St. Louis qui lui fut accordée au mois de décembre 1757. En 1759, il fut nommé Gouverneur de Bel'e-Isle, & par remplacement, Gouverneur de Givet & de Charlemont, le premier Août 1761. Mais de tous les honneurs qui lui furent accordés & qui le remplissoient de sentimens de reconnoissance, d'amour & de respect pour la personne du Roi, aucun ne lui fit une impression aussi vive que le mot que sa Majesté eut la bonté de lui dire en prenant congé après une longue malad qui avoit retardé son départ pour l'armée: *Je voudrois vous donner des ailes.*

INSCRIPTION.

Miſe par l'Académie Françoiſe au pied du buſte de M. de Chevert, placé dans l'Egliſe de St. Euſtache, à Paris.

FRANCOIS DE CHEVERT,

COMMANDEUR - GRAND - CROIX DE
L'ORDRE DE ST. LOUIS;
CHEVALIER DE L'AIGLE - BLANC
DE POLOGNE,
GOUVERNEUR DE GIVET, ET
DE CHARLEMONT,
LIEUTENANT - GÉNÉRAL
DES ARMÉES DU ROI.

Sans ayeux, ſans fortune, ſans appui, il s'éleva malgré l'envie, à force de mérite, & chaque grade fut le prix de quelqu'action d'éclat. Le ſeul titre de Maréchal-de-France a manqué, non pas à ſa gloire, mais à l'éxemple de ceux qui le prendront pour modèle.

Il étoit né à Verdun-ſur Meuſe, le 2 Fevrier 1695. Il mourut à Parie le 24 Janvier 1769.

ELOGE
DE
LOUIS BEAU DE MASCARON,

CHEVALIER DE L'ORDRE-ROYAL ET MILITAIRE DE ST. LOUIS,

CAPITAINE AU RÉGIMENT D'AUVERGNE,

ET COMMANDANT UN CORPS DE VOLONTAIRES SOUS LES ORDRES DE M. LE MARÉCHAL DE SAXE;

Mort de ses Blessures, après la Bataille de Rocoux, le 12 Novembre 1746, dans la vingt-unième année de son age.

Qu'un Guerrier illustré par une longue suite d'exploits, meure après une vieillesse heureuse qui lui a laissé le temps de jouir de cette estime universelle, le prix le plus flatteur de l'héroisme; au moins la Patrie se console-t'-elle en comptant les années pendant lesqu'elles l'objet de sa reconnois-

ſance en a reçu le tribut; mais qu'un jeune militaire périſſe en commençant ſa carrière ; que le tombeau s'ouvre pour lui au moment où ſes premiers pas ſont autant d'élans vers l'immortalité; C'eſt un ſujet de regrets d'autant plus amêrs, que les eſpérances qu'on avoit conçues étoient plus brillantes, & que le coup qui les détruit étoit plus inattendu. Ces réflexions naiſſent naturellement en parcourant les faſtes militaires du Régiment d'Auvergne. On trouve parmi les guerriers dont il s'honore, le nom de LOUIS BEAU DE MASCARON, né à la Rochelle, en 1724; Lieutenant au Régiment d'Auvergne, en en 1738; Capitaine, en 1744; Commandant, en 1746, un corps de volontaires de l'armée du Maréchal de Saxe; Chevalier de St. Louis la même année.

Le récit que nous allons faire de ſa brillante, mais trop courte carrière, eſt moins un tribut que nous rendons à ſa mémoire qu'un éxemple que nous propoſons aux jeunes militaires. Ses actions ſont au deſſus de nos éloges.

Dès l'age le plus tendre, M. de Maſcaron annonçoit cette ardeur martiale qui diſtingue le brave guerrier. La nature ſembloit l'avoir formé avec complaiſance. Aux dons brillans du génie, qui dans la jeuneſſe ſupléent à l'expérience, elle avoit joint celui d'une phyſionomie noble & intéreſſante, qui ne conſtitue pas le mérite, mais qui l'embellit & le fait aimer. Tous les exercices du corps, les armes, les chevaux avoient pour lui un attrait invincible; penchant heureux que lui donna la nature pour premier maitre.

M. de Maſcaron, ſon frere ainé, qui ſervoit dans le Régiment d'Auvergne, ne put réſiſter long-temps au deſir qu'il lui témoigna d'entrer au ſervice. Lui-même connoiſſoit tout le prix de la gloire, & l'aſcendant d'une impérieuſe émulation. Il conſentit que ſon jeune frere vint, en 1738, joindre à Marſeille le Régiment d'Auvergne qui étoit deſtiné à paſſer en Corſe.

Les hoſtilités commencèrent. Le jeune Maſcaron étoit alors Lieutenant,

Ses eſſais dans l'art militaire annoncèrent dès-lors ce qu'on devoit en attendre un jour. Les François avoient un détachement de trois cens hommes au fort Saint Pelegrin, à cinq lieues de Baſtia, ſur le bord de la mer: M. de Maſcaron y étoit employé. On faiſoit paitre aux environs du Fort un troupeau de moutons réſervés pour la garniſon; il étoit ſous la garde d'un ſergent & de quinze ſoldats. Les ennemis deſcendent des montagnes au nombre de cent; ils attaquent l'eſcorte, tuent quelques ſoldats, mettent les autres en fuite & s'emparent du troupeau. Le jeune Maſcaron étoit à quelque diſtance; il ſe livroit aux jeux de ſon age. Il apperçoit les François qui fuyent. Le génie qui l'anime l'appelle dès ce moment à l'honneur de commander: Il éleve la voix, & raſſemble au tour de lui une trentaine de ſoldats qui étoient ſortis du Fort au bruit des premiers coups de fuſil; il ordonne, & chacun s'arme. Les ſoldats qui fuyoient ſe rallient, & marchent avec confiance ſous les ordres de ce nouveau chef. Bientôt les

ennemis ſont enfoncés à leur tour; ils cédent le champ de bataille; le brave Maſcaron ramêne la proye qu'il les a forcé d'abandonner, & venge ceux des ſoldats de ſon Régiment qui avoient péri dans cette attaque.

Le commandant du détachement, n'apprit point ſans admiration cette action du jeune Lieutenant; il en écrivit à M. le Maréchal de Maillebois, qui, charmé d'un tel trait de bravoure dans un enfant, le combla de careſſes lorſqu'il fut de retour à Baſtia. Cette anecdote ſert à faire connoitre ſon intrépidité; mais une réponſe qui en fut la ſuite, peint mieux encore ſa grandeur d'ame. M. de Maillebois, pour l'eprouver, en louant ſa valeur condamna ſa témérité: il prétendit qu'ayant combattu ſans l'ordre de ſon commandant, il avoit encouru la peine que les loix militaires infligent pour cette faute, & le menaça d'en écrire au Roi. *Vous feriez très mal, Mon Général*, repondit l'intrépide enfant, *d'écrire au Roi à cet effet; car ſi ſa Majeſté me faiſoit couper la tê-*

te, elle ſe priveroit des belles actions que je prétens faire par la ſuite pour ſon ſervice. Cette réponſe eſt le cri d'une ame forte qui ne peut ſe refuſer au ſentiment de ſa propre grandeur. Le Régiment d'Auvergne paſſa en Bohême en 1742. M. de Maſcaron avoit alors ſeize-ans: chaque année avoit ajouté à ſa réputation & dans les moindres circonſtances on y reconnoiſſoit une ſupériorité qui ſe développoit rapidement.

On avoit envoyé un détachement à l'Abbaye de Connixal, à trois liues de Prague, ſur les bords de la Moldaw; les ennemis voulant s'emparer de ce poſte, vinrent en grand nombre pour l'attaquer. Le Lieutenant-Colonel du Régiment qui y commandoit, ne jugeant point à propos de ſe meſurer contre des forces beaucoup plus ſupérieures aux ſiennes, réſolut d'abandonner ce poſte. Le danger étoit preſſant, la retraite fut précipitée: il n'eut que le temps de faire embarquer ſa troupe ſur la rivière, mais avant de quitter la rive il ſe re-

pentit de n'avoir point emmené avec lui le Prieur & le Sous-Prieur de l'Abbaye afin de les faire conduire à Prague comme otages. M. de Mascaron, témoin des regrets de son Lieutenant-Colonel, lui propose d'aller à l'Abbaye éxécuter son dessein. Celui-cy n'osant ni refuser un service que son utilité rendoit important, ni exposer à un danger aussi éminent un brave homme qu'il estimoit, ne savoit quelle réponse lui faire. Le jeune officier s'élance à terre sans differer, il appelle trente soldats qui le connoissoient trop pour hésiter à le suivre, & marche à l'Abbaye. Les ennemis en occupoient déjà une partie; rien ne l'arrête: il vole aux deux religieux, leur présente la pointe de l'épée, les emmene, & revient triomphant, sans avoir perdu un seul homme.

Le fameux siége de Prague fut pour lui le théatre de mille actions brillantes, & surtout dans la célebre sortie du 22 août; il se distingua d'une manière qui fixa sur lui tous les regards

& qui donna un nouveau lustre à la gloire dont il s'étoit déjà couvert.

Il servoit sous le Maréchal de Saxe, en Flandres, pendant la campagne de 1746. Ce grand homme qu'il suffit de nommer pour donner l'idée du véritable Héros, se faisoit un plaisir d'exciter l'émulation des jeunes officiers en les engageant à faire la petite guerre. Politique pleine de prudence qui tend à rendre ceux qui obéissent dignes de commander un jour.

M. de Mascaron ne vit point sans indifférence cette nouvelle occasion de s'illustrer. Son plus cher desir fut d'être suivi de soldats volontaires animés du même esprit que lui. Les seuls travaux du régiment ne suffisoient pas à son ardeur bouillante: plus d'une fois il l'avoit témoigné à son frere ainé, & avoit sollicité auprès de lui la permission d'entrer dans la carrière nouvelle que lui offroit la petite guerre; mais la tendresse fraternelle se refusoit à un consentement qui étoit l'objet des plus vives alarmes. Comment en effet ne pas crain-

dre en pensant aux occasions toujours nouvelles offertes à un courage que rien ne peut arrêter & pour qui un combat heureux seroit toujours une raison de combattre encore. Le jeune Mascaron, trop ardent pour céder au pressentiment d'un cœur sensible, crut devoir tromper la vigilance d'un frere trop tendre. Il se fait présenter au Général. Son air martial, l'ardeur qui brilloit dans ses yeux firent consentir le Maréchal de-Saxe à tout accorder au jeune officier. Yvre de joye, celui-cy revole vers son frere & se précipite dans ses bras. Ses transports apprennent qu'elle faveur il a reçûe. Comment résister longtemps à l'éloquence impétueuse d'un jeune guerrier? M de Mascaron partage bientôt l'enthousiasme de son frere. Dès le même soir un ordre arrive: le jeune Mascaron vole où le devoir l'appelle. Quarante soldats du Régiment d'Auvergne marchent avec lui sous les ordres d'un Capitaine d'un Régiment plus ancien que celui d'Auvergne. Depuis deux ans il étoit aussi Capitaine. La nuit étoit obscure, ils donnent dans une embuscade; la troupe qui les atta-

que eſt beaucoup plus forte que la leur : l'alarme ſe répand ; on eſt prêt à fuir. M. de Maſcaron ne balance pas, il ſe décide en homme ſupérieur aux évênemens, appelle ſes ſoldats d'Auvergne, entre à leur tête, la bayonnette au bout du fuſil, dans la brouſſaille où l'embuſcade étoit placée & la diſſipe entiément. M. le Maréchal apprend cette action de vigueur, & lui promet pour récompenſe qu'il commandera toujours en chef ; promeſſe qui depuis cette époque fut toujours réaliſée.

Un exploit plus brillant encore va augmenter l'intéret de cette narration. Tandis que M. le Prince de Conti faiſoit le ſiége de Charleroi, l'armée françoiſe étoit campée ſous Louvain, & celle du Prince Charles-de-Lorraine à Tirlemont, c'eſt-à-dire à cinq lieues de l'autre. Il étoit de la plus grande importance pour M. le Maréchal de Saxe de ſavoir le moment précis & le véritable mouvement da l'armée ennemie. Le choix que ce Grand - Homme fit du jeune Maſcaron pour une occaſion auſſi déci-

ſive formeroit ſeul ſon éloge. Le jeune Capitaine part le ſoir accompagné de cent volontaires & d'officiers choiſis, du nombre deſquels étoit M. de St. Clair, Capitaine au Régiment de Nivernois. Il arrive, choiſi ſon poſte, ſe place ſi près des ennemis, qu'aucun de leurs mouvemens ne lui échappe. Il ſpécule comme l'officier que la plus longue expérience eut accoutumé au ſang froid de la vieilleſſe; dès ce moment tout le plan du décampement de l'ennemi, l'objet de ſa marche lui ſont connus. Il détache quelques Dragons qu'il avoit avec lui, & donne à ſon Général tous les détails dont il avoit beſoin. Pour ſentir mieux l'importance de cette opération, il faut ſe ſouvenir qu'elle donna lieu à cette belle marche au camp des cinq étoiles, à dix lieues de Louvain, par laquelle l'armée françoiſe prévint celle des alliés, & couvrit le ſiége de Charleroi.

Mais ce n'étoit point aſsès pour M. de Maſcaron d'avoir rempli cette commiſſion délicate; après avoir obſervé com-

me un *Fabius*, il lui fallut reprendre toute ſon intrépidité naturelle. Placé presque derrière l'armée ennemie très-éloigné de celle des François, il fut obligé de deviner quelle ſeroit leur marche, qu'elle nouvelle poſition ils prendroient, & de régler, ſur ces combinaiſons, le chemin qu'il falloit tenir pour joindre le camp. Pluſieurs corps des ennemis le découvrent & le pourſuivent: c'eſt alors qu'il déploye tout ſon génie militaire ; marches, contre-marches, ruſes, emploi heureux de la nuit pour ſuivre ſa route, & du jour pour ſe cacher à ceux qui le pourſuivent ; tout eſt mis en uſage. Enfin après bien des dangers évités, il arrive un matin, à l'entrée d'un Village & apprend qu'à un demi-quart de lieue, à la ſéparation d'un chemin qui formoit une fourche dans un bois, par où il étoit obligé de paſſer, deux cents hommes l'attendoient en embuſcade. Il entre dans le Village & fait rafraichir ſa troupe, ſe met enſuite en marche, & apprend à ſes ſoldats la poſition des ennemis. Il feint une négligence qui ſert à les tromper : quand il eſt près du bois, il donne à

M. de Saint-Clair, qu'il avoit inſtruit de ſon plan, la moitié de ſon monde; tous deux fondent à l'inſtant avec la rapidité de l'éclair, ſur des hommes qui croyoient les ſurprendre, l'un à gauche, l'autre à droite; ils recommandent aux leurs de ne ſe ſervir que de l'arme blanche : cette attaque ſi bien concértée, fut en même temps ſi vive, que les ennemis ſont écraſés en un moment; ils prennent la fuite & cette victoire déjà ſi flatteuſe par elle même, le devint encore davantage par une circonſtance qui en augmenta le prix. Vingt priſonniers François furent délivrés par le jeune Capitaine; le reſte de ſa marche fut celle d'un triomphe & ſon entrée dans le camp fut annoncée par les cris de ces vingt François qui célébroient leur libérateur. Le Maréchal de Saxe, qui le croyoit priſonnier, le revit avec autant de plaiſir que d'admiration, & lui dit, avec cette aménité qui lui étoit propre : *que s il eut été à ſa place, il auroit été plus embaraſſé que lui.*

Après le ſiége de Namur, l'armée françoiſe vint en pluſieurs campemens,

occuper un camp ſur la Méalle, à quatre lieues de Tongres. Celle des ennemis étoit de l'autre côté de la rivière. Le Général Trips commandoit les troupes légères de la Reine de Hongrie ; il paſſa la rivière & ſe porta dans le Village de Ramillies avec un camp volant aſsès conſiderable. Par cette poſition il pouvoit intercepter les convois que les François tiroient de Louvain. M. le Maréchal de Saxe, ne permettoit pas long-temps aux ennemis de paroitre ainſi le braver : il voulut être informé des forces & de la ſituation du Général Trips, & chargea M. de Maſcaron de cette découverte ainſi que de donner de l'occupation à l'ennemi pendant la marche d'un des convois. Il lui permet de prendre avec lui deux cens ſoldats d'élite & de choiſir les officiers, dont pluſieurs furent tirés du Régiment d'Auvergne avec cinquante ſoldats.

Une anecdote remarquable donna un nouveau luſtre à cette opération militaire. M. le Duc de Bouflers confia au jeune Capitaine un officier de ſon Régiment & ſon parent, pour être, lui

disoit-il, ſon maitre dans l'art de la guerre. Un maitre agé de vingt ans! & dans quel art! mais la réputation de M. de Maſcaron étoit ſi bien établie que lorsqu'à la tête des Régimens on demandoit un certain nombre de Volontaires, & que l'on annonçoit qu'il devoit commander, il s'en offroit dix pour un; confiance bien rare, & qui dans une armée eſt autant que l'habileté du Général, le gage des plus grands ſuccès, parce que l'on n'eſt jamais plus aſſuré de vaincre que lorsque l'on ſe croit invincible.

Comme l'éxpédition contre le Général Trips étoit de la plus grande importance, M. le Maréchal de Saxe, joignit à M. de Maſcaron, M. de Châtillon, Capitaine au Régiment d'Angoumois avec deux cents autres Volontaires. Les deux Capitaines étoient amis & compagnons d'armes, quoique le ſecond fut plus agé; ils devoient ſe concilier, ſe ſoutenir mutuellement & n'agir que de concert. Tous deux partent pendant la nuit; ils avoient quatre lieues à faire: ils arrivent au petit-jour

à la portée du Village d'Offus près de Ramillies, où étoient trois cents Huffards. M. de Mafcaron fait confentir fon ami à les attaquer; ils les furprennent, en tuent plufieurs & mettent le refte en fuite. Ceux qui échappent au fer du vainqueur vont porter l'alarme dans le camp du Général Trips. Celui-cy monte à cheval, & fuivi de 1200 Huffards & de 500 hommes d'Infanterie du Régiment du Prince de Waldeck, atteint les deux Capitaines qui commençoient à faire retraite, les envelop- pe & les attaque de tous côtés. L'Infatigable Mafcaron fe multiplie alors; il forme un Bataillon quarré, & préfente de toutes parts un front terrible. Plufieurs fois on l'attaque le fabre à la main, autant de fois les plus audacieux des ennemis tombent morts pour prix de leur témérité. Le fpectacle de ce que peuvent l'adreffe, la prudence & le courage dans un petit corps de troupes, n'eft pas moins intérreffant que celui d'un grand corps d'armée. On femble fuivre des yeux chaque combattant; on gagne du côté des détails ce que l'on perd du coté de l'enfemble

On peut appliquer cette vérité au combat de M. de Mascaron. Point d'action plus vive ni mieux soutenue: déjà sa troupe étoit réduite à moitié, la plupart des officiers étoient tués ou blessés; mais le brave Châtillon lui restoit & se surpassoit lui-même. Il avoit abandonné à son jeune ami le soin de diriger la retraite, qu'il éxécuta avec une supériorité de génie aussi admirable que peu commune; l'instant où le feu de l'action sembloit emporter son courage loin des bornes prescrites à l'humanité, étoit le moment même où ses réflexions combinoient les moyens d'échapper aux poursuites de l'ennemi. Que de difficultés à surmonter dans une retraite de quatre lieues, combien de ravins, de terrains difficiles, & surtout de positions désavantageuses par les attaques redoublées des ennemis! un moment plus critique fit briller encore davantage l'héroïsme du jeune Commandant. Un chemin creux se présente au milieu de la marche; la troupe est rompue; l'ennemi veut profiter du désordre, & s'ébranle pour attaquer de nouveau. La terreur

paroit s'emparer des François; M. de Mascaron désespère que ses soldats puissent se rallier. *Quoi*, s'écrie-t-il aussitôt, *vous ne m'écoutez plus? eh bien! je vais vous abandonner, & me faire tuer au milieu des ennemis suivi de mes amis d'Auvergne, mais soyéz sûrs que l'instant d'après vous seréz taillés en piéces.* A sa voix l'honneur françois se ranime; chaque soldat voit un Dieu tutélaire dans le Héros qui lui parle, & comprend que sa vie tient à la sienne: on se rallie; on trouve de nouvelles forces, & l'ennemi est encore repoussé.

Jusquici nous n'avons représenté M. de Mascaron que sublime par son génie & par sa valeur. Un trait plus beau peut-être encore va l'offrir comme un modele de sentiment. Pendant toutes ces attaques, beaucoup des siens avoient été blessés, & le jeune officier, parent de M. le Duc de Bouflers, avoit été frappé d'un coup mortel; les soins qu'éxigeoit une retraite ainsi pénible, n'empechent point M. de Mascaron d'être sensible à la pitié. Qu'il est beau

de

de voir triompher l'humanité ſur un champ de carnage, où l'homme ne paroit occupé que du deſir de détruire! voyant que les bleſſés ne peuvent plus ſuivre les combattans, M. de Maſcaron s'arrête auprès d'un village, & fait tête à l'ennemi. Tandis qu'il combat, on éxécute les ordres qu'il a donnés : un charriot eſt amené; on y place les bleſſés, & lorſque renfermés au milieu de de la troupe ils ſont entourés de défenſeurs, la marche recommence & le combat continue. Enfin toujours attaqué, toujours victorieux, après avoir tué plus de quatre cents hommes aux ennemis, M. de Maſcaron, couvert de ſang & de gloire, arrive au camp, & remet à ſon Général & les ſoldats qui ont combattus à ſes côtés & les bleſſés qu'il a conſervés.

Il étoit dans ce déſordre qu'avoit dû cauſer dans ſa perſonne & dans ſon habillement un combat auſſi terrible, lorsqu'il fit lui même au Maréchal de Saxe le récit de cette action. Ce Général l'embraſſa pluſieurs-fois ſans ſe laſſer de louer tant de valeur & de prudence. Il en écrivit au Roi qui le

nomma Chevalier de St. Louis. M. le Comte d'Argenſon, alors Miniſtre de la guerre, lui écrivit au nom de Sa Majeſté la lettre la plus obligeante & la plus flatteuſe. Un mois après, le Maréchal lui obtint l'agrément de lever un Régiment de troupes légères, & pour comble d'honneur, pluſieurs jeunes Capitaines des vieux Régimens les quittèrent pour prendre des compagnies dans le Régiment du nouveau Colonel.

Il ne faut pas oublier une qualité diſtinctive de cet illuſtre militaire. Il avoit cette modeſtie qu'on a tant remarquée & tant admirée dans Turenne. On ſait que cet homme à jamais mémorable, le plus parfait des guerriers depuis Céſar, n'écrivit jamais à Louis XIV pour lui détailler une victoire remportée, ſans que ce Monarque admirat qu'il lui parloit de tout le monde, excepté de lui-même. M. de Maſcaron, en rapportant à ſon Général tout ce qui s'étoit paſſé dans cette retraite ſi glorieuſe, s'oublioit toujours pour ne faire mention que des autres. Le Maréchal de Saxe, ce Juge ſi compétent

du vrai mérite admiroit lui-même cette modeſtie ſi intéreſſante. *remarqués*, diſoit il, à ceux qui écoutoient le récit de M. de Maſcaron, *que cet enfant ne parle que des autres, tandis que je ſais que c'eſt lui qui a tout conduit. Il ſera un jour un grand homme de guerre!* toutes les fois qu'il faiſoit l'éloge de ſes talens, il y joignoit celui de ſon éloignement pour tout ce qui paroiſſoit tenir à cet orgueil, tache trop ordinaire, & qui dépare preſque toujours le mérite naiſſant.

L'armée françoiſe occupa le camp de Tongres, juſqu'au moment de la bataille de Rocoux. Pendant cet intervalle de temps, M. de Maſcaron fut détaché avec ſes volontaires pour repouſſer les huſſards & les pandours. Ces combats journaliers donnèrent lieu à une action d'autant plus intéreſſante, qu'elle ſembloit deſtinée à mettre le ſçeau à la gloire d'un guerrier que la mort alloit bientôt frapper.

L'armée ennemie, campée à la Commanderie du Vieux-jonc, en décampa

le 7 Octobre pour aller ſe porter à Rocoux, où la bataille ſe donna le onze. M. Le Maréchal de Saxe voulant profiter de ce mouvement, fit prendre les armes à ſes troupes. Tous les corps marchent à la ſuite des ennemis. M. de Maſcaron avec deux cents volontaires précéde l'avant-garde. Les ennemis étoient obligés de paſſer un ravin très profond, dans le fond duquel couloit un ruiſſeau qui faiſoit tourner pluſieurs moulins: au delà de cette vallée étoit une hauteur plus élevée de l'autre côté que de celui des François. l'ennemi avoit garni ces moulins de pandours pour favoriſer la marche de ſon arrière-garde. Les François étoient alors arrivés au bord du ravin. A la vue de toute l'armée, M de Maſcaron s'avance vers les moulins, en chaſſe 400 pandours qui les défendoient, s'empare de tous les poſtes les uns après les autres, & par cette acte de vigueur facilite aux troupes Françoiſes le paſſage du ravin, où rien ne les retarda dans leur marche. Cependant, M. de Maſcaron ſans attendre que nos troupes euſſent entiérement paſſé le ravin pour-

ſuit à coups de fuſil les ennemis qu'il vient de chaſſer, monte en même temps qu'eux ſur la hauteur, & les force à fuir devant lui, juſqu'au milieu de la plaine. Il arrive, toujours en fuſillant ces troupes légères, à portée de quelques eſcadrons de cavalerie angloiſe qui fermoient l'arrière-garde de l'ennemi; deux de ces eſcadrons, irrités de la hardieſſe de deux cents hommes qui, ſans être ſoutenus, oſoient ainſi les braver, font tout à coup volte-face, & viennent au grand trot, le ſabre levé, pour attaquer M. de Maſcaron qui n'a que l'inſtant pour ſe mettre en défenſe; mais ce qu'on a dû le plus admirer en lui c'eſt ce mélange heureux d'une intrépidité bouillante & d'un ſang-froid, qui dans le moment prenoit toujours le parti le meilleur & le plus prompt dans l'éxécution. Il avoit eu la précaution de ne point dépaſſer un vieux camp, où étoient encore beaucoup de baraques & de foſſés. Il en profite pour y placer ſa troupe; la cavalerie s'avance, mais les difficultés du camp l'obligent à s'arrêter à cinquante pas de M. de Maſcaron qui l'attendoit avec

tranquilité, il ordonne à l'inſtant une décharge, faite ſi à propos, que les anglois font demi-tour à droite & retournent vers leur arriére-garde. L'armée françoiſe regardoit toute cette action & M. le Maréchal de Saxe lui même combla d'éloge celui qui l'en avoit rendu ſpectateur.

Quatre jours après on marche aux ennemis. La bataille de Rocoux ajouta de nouveaux lauriers à ceux que les François avoient déjà cueillis. M. de Maſcaron commandoit toujours ſes volontaires réunis à ceux de ſon ami M. de Châtillon. Ils formoient la pointe du corps que conduiſoit M. le Marquis de Clermont Gallerande à la gauche de l'armée ou il ne ſe paſſa rien. Ils avoient chaſſé quelques troupes légères d'un hameau voiſin parce que l'attaque de la gauche n'ayant pas eu lieu, ils n'avoient rien de plus à entreprendre : les ennemis étoient battus & mis en fuite ; la bataille étoit finie. M. de Maſcaron & ſes volontaires obſervoient tranquillement une colonne ennemie qui ſe retiroit & faiſoit voler quelques boulets

de canon. Plusieurs des ennemis blessés se trainoient sur le champ de bataille, en poussant des cris lamentables. Ce n'est point après une action meurtrière qu'il faut chercher dans le soldat le caractère de sa nation; il est enivré par le moment, & sa fureur est moins la sienne que celle de l'instinct qui le domine. Plusieurs soldats françois maltraitoient cruellement des blessés dont ils vouloient s'approprier les dépouilles. Ce contraste affreux d'hommes que l'intéret rend barbares & d'autres qui même entre les bras de la mort, luttent pour conserver les vêtemens qui couvrent leurs membres déchirés; ces cris lugubres des uns, ces violences atroces des autres, émurent d'indignation & de pitié le cœur trop sensible de M. de Mascaron. Il s'avance sur le champ de bataille; arrache ces victimes au soldat furieux, & devient le défenseur des infortunés qui s'étonnent de trouver un protecteur dans ces champs funestes, où l'homme devient si différent de lui-même. La nature attentive à contempler les soins paternels du jeune Héros sembloit fai-

re déjà ſon panégyrique par les actions de graces que lui prodiguoient tant de malheureux qu'il ſauva, lorsqu'un coup de canon, le dernier qui fut tiré, lui fracaſſe le genou gauche, & le fait tomber au millieu de tous ces hommes, dont le ſpectacle de ſa vertu ſembloit ſuspendre les douleurs. Ses ſoldats voyant ſa chûte accourent; on le transporte, la nuit s'avançoit; déjà ſes deux freres avoient été informés de l'accident; ils arrivent le cœur déchiré de douleur, & partagent les ſoins que chacun s'empreſſoit de lui rendre. M. de Maſcaron, au milieu de cette conſternation générale, conſervoit encore ſon air martial & ſerein. Il avoit recommandé ſes armes à un ſoldat qui les portoit auprès de lui; tous les autres attendoient l'inſtant de lui rendre quelques ſervices. On croit lire la mort du valeureux & ſenſible Epaminondas entre les bras des Thébains. *Conſolez-vous*, diſoit M. de Maſcaron à ſes freres, *j'ai le ſort qu'a eû mon pere à Malplaquet.* (*a*) Sentiment ſublime

(*a*) M. de Maſcaron eut la jambe emportée à la Bataille de Malplaquet.

qui annoncoit dans ce guerrier que le souvenir d'un pere illustre, & sa conformité de sort, lui rendoit presque cher un malheur qui avoit des rapports si précieux pour sa sensibilité; enfin on marcha au hazard de s'égarer vingt fois dans des campagnes couvertes de troupes. On demandoit qui l'on portoit, & au nom du jeune Mascaron, mille voix s'écrioient: ah! quel dommage; éloge cruel à entendre; mais si doux à mériter. Pendant cette triste marche, M. de Mascaron disoit à ses soldats qui l'entouroient: *Mes amis, le plus grand de mes regrets est de ne pouvoir plus désormais marcher à vôtre tête.* Enfin on arrive à la chaussée de Liége; on y trouve une Maison où l'on s'établit. Le Chirurgien-Major n'arrive qu'à onze heures du soir, examine la playe & décide qu'il faut couper la cuisse. Aussitôt les deux freres sortent. Il est des douleurs qu'il vaut mieux ne point chercher à peindre, que de les affoiblir. Nous laisserons aux ames sensibles le plaisir de se pénétrer du sentiment qui devoit déchirer deux cœurs dignes de tout ce que la tendresse fraternelle a de

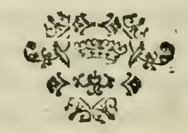
plus vif. Dès-que l'opération fut faite les deux freres rentrèrent & le bleſſé leur dit : „ Pourquoi ſortir ? cette „ opération ne fait presque point de „ mal. " Il eut même aſſez de tranquilité pour faire remarquer ſa jambe qui étoit dans un coin de la chambre encore couverte de ſa guêtre.

M. le Maréchal de Saxe ayant appris la bleſſure de M. de Maſcaron, fut pénétré des regrets les plus ſincères. Il ordonna un brancard couvert & un détachement pour porter à Tongres le jeune Colonel. On n'eût point eu pour lui-même des ſoins plus marqués. En-conſéquence le transport ſe fit : les deux freres ſuivoient à pied cette pompe, qui bientôt alloit être funèbre. On l'établit dans le Couvent des Récolets : la tranquilité de M. de Maſcaron auroit fait illuſion à ceux qui n'auroient pas connu ſon état ; mais ſur les ſix heures du ſoir il devint plus dangereux ; M. le Prince de Tingry avoit emmené l'ainé de ſes freres. Ce Prince, ſi digne de ſon illuſtre Maiſon, s'occupoit à eſſuyer de ſi juſtes larmes : M. de Maſcaron

ſentit qu'il n'avoit plus que peu d'inſtans à vivre. C'eſt dans ce moment affreux, où tout ce qui nous eſt cher fuit pour jamais; que l'ame ſemble recueillir ce qui lui reſte de forces, pour s'en rapprocher davantage. Les dernières paroles du jeune Maſcaron, furent pour demander ſon frere, ſi digne de ſa tendreſſe & pour exhaler ſon ame dans ſon ſein. On l'avertit, il accourt & ſe précipite vers ce lit funêbre, où la moitie de lui-même ſembloit attendre ſa préſence pour n'être plus. M. de Maſcaron leve encore la paupière: ſon dernier regard eſt un adieu éternel. Sa bouche s'ouvre pour prononcer le nom le plus cher à ſon cœur; mais la mort trompe ſon éffort, il expire.

Peut-être n'a-t-on jamais propoſé aux jeunes militaires un modele plus parfait; qualités magnanimes de l'ame, ſentimens généreux du cœur, lumières brillantes de l'eſprit, tout ſembloit être réuni dans M. de Maſcaron. Les bontés du Roi, les éloges d'un des plus grands-Capitaines de ce ſiecle, les honneurs qu'il voulut qu'on rendit à ſa mé-

moire en le faiſant enterrer avec la pompe militaire, quoique dans la circonſtance d'une bataille, parce que, diſoit-il, *jamais homme de guerre ne les avoit mieux mérités*; enfin les exploits que nous avons détaillés ; tels ſont les traits qui compoſent l'éloge hiſtorique d'un officier dont la vie fut trop courte pour l'Etat, mais qui avoit aſſez véçu pour ſa gloire.



ELOGE
DE
M. LE CHEVALIER DORIGNY,
COLONEL D'INFANTERIE,
CHEVALIER DE L'ORDRE-ROYAL & MILITAIRE DE ST. LOUIS, & COMMANDANT UN CORPS DE CHASSEURS, DANS LA GUERRE DE 1757, EN ALLEMAGNE ;

Mort de ses Blessures, en 1761, dans la 25e. année de son age.

. . . . Si quâ fata aspera rumpas tu Marcellus erit.

Virg. Eneid. Liv. 6.

On ne peut s'empêcher de se rappeller ces vers par lesquels le Prince des Poëtes latins déploroit la mort d'un jeune héros, l'amour & l'espoir de Rome, en pensant au sort du jeune

guerrier dont on fait ici l'éloge. Peu de perſonnes reçûrent de la nature des qualités auſſi éminentes, une intelligence auſſi rapide, un amour de la gloire auſſi bien guidé par la prudence. Puiſſent les fleurs que nous jetterons ſur ſon tombeau, conſoler une famille où la valeur & le patriotisme ſont deux vertus héréditaires! Puiſſent ſes regrets lui paroitre moins cruels, en penſant que le héros qu'elle a perdu, a du-moins aſſés vécu pour mériter d'être inſcrit dans les faſtes de la nation! Ce n'eſt point ſur la durée de notre vie que ſe meſure la gloire qui nous ſurvit; c'eſt ſur l'emploi que nous en avons fait. L'hiſtoire des momens rapides que le CHEVALIER DORIGNY eut à donner au ſervice, eſt une nouvelle preuve que la vraie grandeur tient à l'homme, & non aux circonſtances qui le font paroitre plus ou moins long-temps ſur la ſçène du monde.

M. le Chevalier Dorigny n'avoit que dix-neuf ans, lorsqu'en 1755 il fut Enſeigne au Régiment de Champagne. Il étoit alors l'eſpérance de ſa famille. M. Dorigny d'Agny, ſon frere ainé

étoit mort dans la guerre de 1740, en ſe livrant avec trop d'ardeur au ſervice des volontaires. La tendre ſollicitude de ſa famille craignoit qu'un nouveau malheur n'aſſimilat la deſtinée du Chevalier à celle de ſon frere. Ce fut malgré elle qu'il embraſſa le parti des armes. Déjà l'étude de la géométrie, celle des fortifications, une lecture réflechie de tous les auteurs qui ont le mieux écrit de l'art terrible & ſublime pour lequel il ſoupiroit, avoient fécondé en lui le germe des talens militaires qui devoient ſe développer dans le tumulte des camps.

Enfin la guerre eſt déclarée en 1757; mais le ſervice d'Enſeigne ne paroiſſant point devoir offrir au Chevalier Dorigny d'occaſions aſsèz brillantes, il ſe propoſa pour ſervir aux volontaires; on le lui permit, & dez ce moment il commenca cette carrière qu'il fournit avec tant de gloire. M. le Marquis de Cornillon, Major - Général, formoit les détachemens. C'étoit à lui que chacun rendoit compte de ſes éxpéditions particulières & des découvertes qu'il avoit faites. Comme on parloit ſou-

vent à cet officier de l'intelligence du Chevalier Dorigny, il ſe fit un plaiſir de l'étudier de plus près. Préciſion des détails, netteté des deſcriptions, ſageſſe des vues, juſteſſe des obſervations, tout frappa M. de Cornillon dans les rapports que le jeune volontaire faiſoit de ce qu'il avoit vu & éxaminé; rien n'étoit oublié par lui; ſite des forêts, des montagnes & des vallons, cours des rivières & des moindres ruiſſeaux, avantage ou déſavantage des terrains, ſoit pour les campemens, ſoit pour les marches; tout étoit expliqué avec une clarté qui démontroit tout ce qu'on pouvoit eſpérer ou craindre, entreprendre ou empêcher.

Des détachemens multipliés dans la Weſtphalie & dans le pays de Hannovre, lui avoient donné la connoiſſance la plus éxacte de toutes ces contrées. M. de Cornillon, digne appréciateur de ſes talens en parla aux Généraux. Bientot il fut connu. A la bataille d'Haſtembeck, le Chevalier Dorigny mérita l'éloge d'un jeune guerrier, qui bientôt lui-même frappé d'un coup mortel,

empor-

emporta les regrets de la France. Le Chevalier, avec un petit détachement qu'il avoit demandé à M. le Comte de Gisors, alla reconnoitre les ennemis & une batterie qui avoit été abandonnée par eux, il en avertit aussitot; la colonne françoise s'avance, elle poursuit les ennemis qui bientôt abandonnèrent entièrement le champ de bataille. Le Comte de Gisors exalta beaucoup l'intrépidité avec laquelle le Chevalier Dorigny s'étoit avancé contre les ennemis. Il n'est personne qui donne des louanges avec moins de réserve que ceux qui en méritent eux-mêmes d'aussi grandes.

Toute l'Europe connoit les suites de cette bataille; la reddition de Hamelen, la convention de Closter-Séven, la médiation de Sa Majeste Danoise, la rupture d'un traité si solemnel, le choix que fit le Roi d'Angleterre du Prince Ferdinand de Brunswick pour commander ses armées; enfin l'armement inattendu de ces mêmes troupes, qui n'aiant sauvé leur vie que par une capitulation, ajoutèrent un

nouveau crime, contre le droit des gens, à ceux qui avoient ſignalé les commencemens de cette guerre.

Les hoſtilités recommencèrent au mois de Novembre 1757; mais les rigueurs de la ſaiſon forcèrent à prendre les quartiers d'hiver. Les ſuites de l'infraction du traité de Cloſter-Séven firent perdre le fruit d'une des plus brillantes campagnes dont les faſtes de la France puiſſent conſerver le ſouvenir. Tout le Pays de Hannovre & la Weſtphalie furent abandonnés; on repaſſa le Rhin. Hoya avoit été pris par le Prince de Brunswick, qui avoit forcé ſur le Wéſer un poſte que l'on croyoit très bien gardé. Le Chevalier Dorigny avoit été envoyé en avant par M. le Comte de Chabot, chargé de défendre Hoya. Ce Général étant depuis à Verſailles, détailla au Maréchal de Belle-Isle, alors Miniſtre de la guerre, avec qu'elle intrépidité le Chevalier avoit exécuté tous ſes ordres, & s'étoit toujours montré le premier à la tête des grenadiers, quand d'autres objets ne

demandoient pas ailleurs ſa préſence. M. de Giſors préſent au témoignage rendu à ſon pere par M. de Chabot, ne ſe laſſoit point d'ajouter à ſes éloges: le Miniſtre enchanté, chargea ſon fils de veiller par lui même à l'avancement du Chevalier.

Ce ſoin qui devoit être ſi cher au Comte de Giſors, ne put être réaliſé. La journée de Créweld eſt une époque à jamais mémorable pour les Carabiniers. Ils fixèrent un inſtant la fortune, qui abandonnoit les François; mais le mal étoit irréparable. Le ſang de tant de braves guerriers ne put racheter la victoire, & le premier jour où le Comte de Giſors chargeoit à la tête de cette troupe illuſtre, fut celui de ſa mort. Le Chevalier Dorigny, touché à la cuiſſe par un boulet de canon, oublia ſa douleur pour s'occuper de la perte que la France faiſoit en M. de Giſors. Obligé de reſter pendant un mois à Cologne pour ſe remettre de ſa bleſſure, il donna tout ce temps à payer à la mémoire de ſon reſpectable ami le tribut de ſenſibilité qu'il lui devoit.

A cet emploi de ſes loiſirs, ſi digne d'une belle ame, il avoit joint le projet d'une expédition contre Créweld, où les ennemis tenoient les priſonniers faits à la bataille du 23 Juin. Il connoiſſoit parfaitement cette Ville, par le ſéjour qu'il y avoit fait avec le régiment de Champagne. Cette expédition étoit devenue l'objet d'un plan ſi bien concerté que lorſque M. de Contades eut ſuccédé à M. le Comte de Clermont dans le commandement de l'armée, ce Général l'ayant éxaminé avec M. de Cornillon, des ordres furent auſſitôt donnés pour l'éxécution de ce projet; mais un mouvement du Prince-Héréditaire y ayant mis un obſtacle inſurmontable, il fallut y renoncer.

Si l'éxécution du plan n'eut pas lieu, la gloire de l'avoir concû n'en demeura pas moins à ſon auteur. Il eut été impoſſible de porter plus loin la prévoyance pour tout ce qui pouvoit aſſurer, ou des ſecours, ou la retraite, ou l'attaque, l'armement des priſonniers, ou le transport des bleſſés.

M. le Maréchal de Contades prit part au chagrin qu'eut le Chevalier, en ſe voyant privé de l'honneur qu'il avoit eſpéré ſe faire par cette entrepriſe. Ce Général lui offrit un corps de Volontaires, qu'il ſe défendit d'accepter, en priant le Maréchal de le réſerver pour des occaſions particulières. Le motif de ſa demande, & les talens qui la juſtifioient, étoient trop connus pour qu'on put la lui refuſer.

Peu de temps après, le Prince Héréditaire occupant Halteren, Ville ſituée près de la Lyppe, & vis-à-vis de laquelle étoit le centre de l'armée françoiſe, le Chevalier Dorigny fut détaché à poſte fixe, pour obſerver ce Prince ſur les bords de cette rivière, & pour la paſſer ſuivant que les circonſtances l'exigeroient. Des détachemens du Prince avoient ſouvent perdu de leurs ſoldats tués ou faits priſonniers, & le Prince lui-même manqua d'être pris par le Chevalier qui courut le même danger à ſon tour, parceque les ennemis réſolurent de ſe défaire d'un

voiſin auſſi actif que prudent; mais le piége qu'ils avoient dreſſé fut découvert par une ſuite de cette même vigilance qui éclairoit toutes leurs démarches. Pendant cette poſition, M. de Contades écrivant au Miniſtre, diſoit en parlant du Chevalier *que c'étoit un officier plein de valeur & d'intelligence, à qui, par la confiance que ſon régiment avoit en lui, il donnoit tous les volontaires qu'il demandoit.* Le Chevalier Dorigny toujours poſté ſur les bords de la Lyppe, enrichiſſoit chaque jour ſes ſoldats des dépouilles des ennemis, ſans perdre un ſeul homme de ſon détachement; auſſi tout ſon monde avoit en lui une confiance aveugle. Toujours ſûr de marcher à la victoire quand on le ſuivoit, on comptoit pour rien des difficultés qui euſſent effrayé ſous un autre chef.

Les moindres occaſions étoient pour le Chevalier des moyens de prouver ſon intelligence. Une garde des troupes de Scheiter fut attaquée par lui; l'officier qui la commandoit fut fait pri-

ſonnier avec beaucoup de grenadiers & de chaſſeurs ; le reſte fut diſſipé ou périt en ſe défendant ; M. le Marquis de Poyanne ayant attaqué le poſte d'Herberen avec deux mille grenadiers, formant deux diviſions, le Chevalier Dorigny faiſoit l'avant-garde de l'une des deux avec ſon détachement. M. le Marquis de Juigné qui commandoit cette diviſion, ne put s'empêcher d'admirer avec une ſorte d'extaſe la valeur tranquille & le ſang-froid uni à l'intrépidité, avec laquelle le Chevalier repliant tous les avant poſtes entra dans Herberen en même temps que les ennemis, tant il les avoit pouſſé de manière à ne pas leur laiſſer le temps de ſe reconnoitre.

Tant d'amour pour la gloire, fut mis à une épreuve bien ſenſible. Le Chevalier ayant reçu ordre de laiſſer repoſer ſon détachement, & d'aller à Verle prendre des inſtructions de M. M. de Poyanne & d'Armentieres, fut fait priſonnier, parce que Verle étoit alors évacué par le dernier de ces Généraux. Les ennemis occupoient tous les

chemins; le Chevalier fut ſurpris étant ſeul: mais ce qu'il craignoit devoir être un obſtacle à ſa fortune, fut pour lui une preuve nouvelle des droits que la véritable valeur a ſur les hommes faits pour la bien apprécier. M. le Maréchal de Contades chargea M. de Cornillon de preſſer l'échange du Chevalier. En cinq jours ſa liberté lui fut rendue. C'eſt dans une telle occaſion, que la perte même que l'on éprouve fait mieux ſentir le prix du bien que l'on recouvre, par la manière dont il prévient nos deſirs.

M. le Maréchal de Contades fit plus encore; il réſolut de faire nommer le Chevalier à une Aide-Majorité; & le Miniſtre y attacha, d'après la demande de ce Général, la commiſſion de Capitaine.

Le Prince Ferdinand vivement preſſé par une marche de M. de Contades, avoit repaſſé la Lyppe & la gardoit depuis Paderborn juſqu'a Lypſtadt. Il étoit de la plus grande importance de reconnoitre

la ſituation de ce Prince, de ſavoir l'état de ſes fourages & de ſes vivres, même de nuire, s'il étoit poſſible, ou à ſes magaſins, ou aux convois qu'il pouvoit attendre. Alors on pouvoit riſquer de l'attaquer, pour le contraindre à quitter la poſition avantageuſe, par laquelle il arrêtoit le Maréchal dans ſa marche, ou le contraignoit à lui prêter le flanc s'il la continuoit. Le Chevalier Dorigny fut choiſi par M. de Contades pour cette commiſſion délicate, qui demandoit tant de détails à remplir, plus difficiles les uns que les autres, & tous également intéreſſants. La manière dont il s'en acquitta juſtifia & ſon intelligence & les lumières de celui que l'avoit choiſi. Cent-vingt hommes lui parurent ſuffiſans. Il traverſe des bois, des défilés, arrive près des ennemis, apperçoit un convoi, charge ceux qui le conduiſent, les met en fuite, & s'empare du convoi même. Il projette enſuite d'incendier un magaſin de fourrages, prépare tout & eſt ſur le point d'exécuter ſon deſſein, lorsque par un haſard ſingulier l'ennemi tranſporte ail-

leurs ce magasin. Il apprend qu'il n'y a que trois cents hommes de recrues à Bielfeld, il se résout à les enlever. Mais déjà le Prince Ferdinand avoit été informé de la perte du convoi, & de l'activité avec laquelle le Chevalier cherchoit une occasion de se signaler. Quatre cents Hessois, des Hussards, se joignent aux troupes de la Ville. Cent vingt hommes commandés par le Chevalier Dorigny paroissent un corps redoutable ; on se réunit pour l'écraser. Alors il faut songer à la retraite ; elle étoit devenue difficile. On ne pouvoit la tenter qu'à travers des bois, où les habitans du pays pouvoient s'unir aux Hessois, & leur servir de guides. Bientôt, en effet, ceux-ci, & quarante hussards, conduits par des paysans s'avancent pour accabler la foible troupe du Chevalier Dorigny. Son génie supplée alors au nombre qui lui manque. Il partage sa troupe en petits pelotons, leur assigne des postes différens, à l'entrée du passage par lequel les Hessois & leurs guides devoient pénétrer dans le bois. Il conserve un petit corps par-

ticulier & ſe couvre d'un buiſſon. Les ennemis s'approchent & ne croyant pas le Chevalier auſſi près d'eux, ils marchent avec cette confiance qu'inſpire l'espoir d'une victoire certaine. Le Chevalier ſe montre alors; l'éclair eſt moins rapide; la ſurpriſe des ennemis ſe change en épouvante : celui qu'ils pourſuivoient les pourſuit à ſon tour. Dans ce moment tous ceux qui étoient en embuſcade s'élancent ſur les ennemis, & les prennent en flanc; la crainte les diſſipe; la valeur les immole. Le Chevalier a aſſuré la conſervation des braves guerriers qu'il commande. Trop prudent pour s'attacher à pourſuivre les fuyards, il raſſemble ſes ſoldats vainqueurs, profite de la nuit pour traverſer les bois & faire ſa retraite par les montagnes; enfin il rejoint le camp ſans avoir perdu un ſeul homme.

Apeine il étoit de retour, que M. le Maréchal de Contades le détacha pour aller reconnoitre la poſition du Prince Ferdinand ſous Osnabruck & obſerver ſes mouvemens. Il arrive en

effet la nuit du 11 au 12 Juillet 1759. Les ennemis avoient décampé, & n'avoient laiſſé dans Osnabruck qu'une foible troupe à la garde de leurs magaſins. Dès le 13, à la point du jour, le Chevalier Dorigny, ſuivi ſeulement de 120 hommes, enfonce une des portes de la Ville, étonne la garde par ſa rapidité; l'épouvante s'en ſaiſit; tout fuit par une porte oppoſée à l'exception de 20 hommes qui furent faits priſonniers. 300,000 rations de fourage furent le fruit de cette expédition. Le Chevalier pourvoit à la ſureté de ce magaſin, & bientôt ſe remet à la pourſuite des ennemis; mais ils avoient trop d'avance. Il ne put les atteindre; alors il projette de s'emparer de Vechte, poſte qui lui parut être d'une très grande importance.

Inſtruit de toute la topographie de ces environs, & n'ignorant rien de ce qui pouvoit rendre ſa conquête plus ou moins difficile; il paſſa la rivière de Vehr, le 15 Juillet; ſes ſoldats avoient de l'eau juſqu'à la ceinture. Il étoit onze

heures du ſoir. La garde de la Ville eſt ſurpriſe; on fait dix-ſept priſonniers. La garniſon étoit de 260 hommes, qui ſe retirent dans la Citadelle. Le Chevalier ne perd pas un inſtant; on lache une écluſe; elle augmente la profondeur de l'eau des foſſés; un épaulement eſt formé en même temps ſur le front de la Citadelle; une partie de la troupe s'y place; le reſte fait la garde autour de la Ville; alors les rondes commencent; les reconnoiſſances ſe font à haute voix ſous le nom de divers régimens. On fait paſſer & repaſſer les chevaux du détachement; le commandant de la citadelle trompé par ces démonſtrations ſe croit invſti par un corps de troupes conſidérable.

L'artillerie des ennemis étoit nombreuſe; on canonna toute la nuit; mais le Chevalier ne perdit aucun des ſiens, & dès le lever de l'aurore, il écrivit au Commandant pour qu'il eût à ſe rendre, prétextant une défenſe de M. le Maréchal de Contades pour l'empêcher de canonner la Citadelle, & mena-

cant le Commandant d'une réprésaille sur le pays de Hannovre, s'il osoit tirer sur la Ville. après beaucoup d'offres réciproques, le Commandant proposa pour modêle de Capitulation, celle de la garnison de Harbourg, qui s'étoit engagée à ne point servir pendant la guerre. Le petit nombre des assiégeans paroissoit devoir leur faire accepter cette proposition; mais le Chevalier croyant les ennemis l'autre côté du Véser, ayant dailleurs envoyé un exprès à son Général pour l'informer de sa situation, ne doutoit point que Vechte ne se rendit bientôt à discretion, vû qu'on devoit y manquer bientôt de vivres, puisqu'il savoit qu'il n'y en avoit dans la place que pour dix jours.

Le sixiéme du blocus fut celui de l'arrivée d'un détachement envoyé par le Prince Ferdinand pour délivrer la Ville. Le Chevalier à qui rien n'échappoit, lui dressa des embuscades & le repoussa dabord; mais le lendemain, vers le milieu du jour, un gros corps de Cavalerie & d'Infanterie s'avança contre

lui; il le vit ſe partager pour occuper toutes les iſſues. Le Chevalier obligé de faire retraite, profita d'une négligence des ennemis. Le chemin de Brême n'étoit point gardé par eux: il le fit prendre à ſon détachement, & rejoignit le 24 l'armée françoiſe ſans avoir perdu un ſeul homme; mais regrettant bien ne n'avoir pu mettre à éxécution une entrepriſe conduite avec tant d'intelligence.

Les Généraux jugeant de ſon mérite, moins par les ſuccès, que par les talens qu'il avoit montré pour en mériter, écrivirent en cour en ſa faveur, & au mois de Janvier 1760, le Chevalier s'étant rendu à Verſailles, le Miniſtre lui dit, *que le Roi informé de ſes ſervices le faiſoit Lieutenant-Colonel d'un bataillon de Chaſſeurs.* Ainſi dans l'éſpace d'un an, le jeune guerrier, qui avoit commencé par être enſeigne, fut Lieutenant, Aide-Major, Capitaine & Lieutenant-Colonel. Il n'avoit pas encore vingt quatre ans; exemple précieux à propoſer puiſqu'il n'eſt point de Mili-

taire, qui n'ait des droits aux mêmes récompenſes.

Le nouveau Lieutenant-Colonel entra bientôt en campagne avec la troupe qu'il avoit levée. Son activité ordinaire n'aiant rien trouvé d'impoſſible pour commencer la campagne avec le reſte de l'armée. Quoique ſon nouveau grade l'attachât à un ſervice ordinaire, M. le Duc de Broglie le chargeoit d'éxpéditions particulières. On reconnoit toujours les grands hommes au choix qu'ils font de ceux que leur confiance honore.

Le 6 Juillet 1760, le Chevalier Dorigny eut ordre d'attàquer à Josberg 400 Huſſards, poſtés à une demie lieue en avant d'un corps de 10,000 hommes, commandés par le Général de Kielmanſegg. il fut découvert par une vedette, qui donna l'alarme à plusieurs détachemens qui couvroient ce poſte. Mais le Chevalier attaquoit déjà au même inſtant, & cette attaque fut ſi rapide, qu'il fit encore une centaine de priſonniers,

niers, enleva beaucoup de chevaux & d'équipages, & qu'après avoir poursuivi les fuyards jusqu'au camp, il revint avec sa troupe chargée de butin, sans avoir perdu un seul homme.

Lorsque les ennemis, battus à Corbach, firent leur retraite, le Chevalier les poursuivit à travers des bois & des montagnes, il leur fit des prisonniers, enleva des chariots de munitions & des équipages. Bientôt chargé par M. le Maréchal de Broglie d'observer les mouvemens des ennemis entre Lyppstadt & Paderborn, & ayant appris, après avoir forcé quelques patrouilles, que les ennemis avoient établi un poste à Saltzkotten, il marcha toute la nuit & le força à la pointe du jour. Il attaqua ensuite un autre détachement composé de trois cents grenadiers & chasseurs à cheval du corps de Scheiter qui avoient avec eux une piéce de canon, le battit en détail, fit cinquante sept prisonniers, du nombre desquels étoient deux officiers; le canon, les chariots de munitions, les chevaux, les équipages, tout

fut pris. Le Chevalier ne perdit qu'un ſeul homme dans cette expédition : obſervation intéreſſante ; puiſque la victoire la plus flatteuſe à la patrie eſt celle qui lui coute le moins de citoyens ; puiſque le premier devoir de tout commandant eſt moins de faire perdre des hommes aux ennemis, que de veiller à la conſervation de ceux qui combattent ſous ſes ordres ; vérité appuyée de ce beau ſentiment de Louis XV pendant ſes campagnes de Flandres. *Prenons cette Ville quelques jours plus tard, & perdons quelques hommes de moins.*

Le Chevalier Dorigny avoit quinze lieues à faire pour rejoindre l'armée. La retraite étoit difficile ; pluſieurs poſtes différents l'entouroient. Il chargea ſa cavalerie de pourſuivre ceux qu'il avoit forcé de fuir, en lui recommandant de paroitre vouloir reconnoitre chaque poſte en particulier. Cette ruſe lui réuſſit ; ils crurent tous être au moment d'être attaqués ; ils ſe tinrent en défenſe. Cette inaction donna le temps à la cavalerie de rejoindre l'infanterie, ſe-

lon l'ordre qu'elle en avoit reçu, & ces troupes réunies firent une traite de quinze lieues, ſans ſe repoſer plus long-temps, que pendant quatre heures. Qu'elle force n'inſpire pas à une troupe la préſence d'un chef habile, qui donne partout l'éxemple & d'une bravoure que rien n'étonne; & d'une vigilance à qui rien n'échappe?

Une objet de cette expédition, plus important aux opérations de la grande armée, étoit l'éxamen de la ſituation des ennemis, de leurs forces, & de leurs mouvemens dans toutes les parties où le Chevalier ſ'étoit porté. Le compte qu'il en rendit à M. le Maréchal de Broglie, étoit une ſorte d'expédition particulière; où il avoit ſurpris le ſecret de l'ennemi, où ſa tête avoit agi pour le ſalut général, tandis qu'elle travailloit pour ſa gloire particulière. M. le Maréchal fut ſi ſatisfait, qu'il en écrivit au Miniſtre dans des termes qui valurent au Chevalier l'honneur d'être décoré de la Croix de St. Louis, quoiqu'il n'eut encore que cinq ans de ſervice.

Pendant l'arrière ſaiſon, il fut chargé de la garde de quelques poſtes de la gauche de l'armée : il livra pluſieurs petits combats ; donna une alarme ſi vive à Lyppſtadt, que la garniſon paſſa deux nuits ſur les remparts ; il rompit la chaine que les ennemis avoient établis pour former une communication entre cette dernière Ville & le pays de Cologne.

Bientôt le ſervice du Roi exigeant qu'on raſſemblat tous les fourages qui étoient à la droite de la Rœr, les ennemis firent la même opération, & formèrent un dépôt à Arensberg. En 1761 le Chevalier Dorigny attaqua ce poſte, le força, y fit une quarantaine de priſonniers, tua ou diſſipa le reſte du détachement qui le défendoit & s'empara de tous les fourages.

Nous paſſerons ici quelques détails particuliers, pour en venir à une action intéreſſante, & où le Chevalier Dorigny ſembla déployer tout ce que la nature lui avoit donné de valeur & d'in-

telligence, comme ſi un preſſentiment ſecret l'eut averti que les lauriers qu'il alloit cueillir étoient les derniers. Jamais il n'avoit été ſi ſupérieur à lui-même.

Il avoit reçu ordre du M. le Maréchal de Broglie d'attaquer ſucceſſivement Corbach & Wolfshagen. Son inſtruction portoit, *d'entreprendre dailleurs ce qu'il jugeroit de plus utile ſelon les circonſtances ;* permiſſion qui étoit d'autant plus glorieuſe qu'elle étoit donnée par un Général dont ſon ſiécle a marqué la place à côté des plus grands guerriers, ſans attendre le jugement de la poſtérité.

On forma au Chevalier un corps de 1800 hommes, compoſé de la plus grande partie de celui de Fiſcher, de 150 Dragons de Royal & de Thianges, auxquels étoient joints ſes chaſſeurs & ſes huſſards. Le Chevalier trouva que Corbach & Wolfshagen étoient évacués, deſorte, que ſuivant l'ordre de ſon Général, il n'avoit plus-à-s'occuper que de

l'entreprise qui lui paroitroit la plus utile au service du Roi & aux vues des Généraux. M. Appelbaum, commandant un bataillon de la Légion Britannique, soutenu d'un escadron, continuoit le blocus du château de Waldeck qu'il avoit entrepris. Le Chevalier Dorigny forma le projet d'enlever ce corps de troupes. Il prépara tout pour réussir & bien certain de ses combinaisons & de la manière dont il prétendoit opérer il se mit en marche pour cette nouvelle expédition le 26 Mars 1761 avant le jour.

Toujours attentif à prévoir tout ce qui pouvoit nuire au succès de ses opérations, le Chevalier réflechit que si les ennemis étoient informés de sa marche, ils pourroient lui échapper en se retirant par la forêt de Naumbourg. Aussitôt il fait prendre les devants à 250 chevaux, sous la conduite de M. Martin, Capitaine de dragons du corps de Fischer. Il donne le reste de la cavalerie & toute l'infanterie à commander à M. le Baron de Ried, Lieutenant du même

corps, qui le ſuivit avec le plus de diligence poſſible ; pour lui il va ſe mettre à la tête des 250 chevaux. Déjà il arrive à une lieue du Village de Netze ; alors il détache M. de Rambeur, Aide-Major du bataillon de chaſſeurs, avec ordre de tourner ce Village à une distance d'où il ne pourroit être vu, & d'aller occuper le chemin de la forêt : pendant ce temps, il profite des momens où il attend ſon infanterie pour faire garder toutes les autres iſſuës du Village. Un poſte des ennemis, avancé d'un quart de lieue, avertit le commandant de l'approche des François. Le bataillon eut le temps de prendre les armes, de ſortir du Village, & d'aller droit au bois pour s'y retrancher. L'instant étoit critique ; le Chevalier Dorigny prit ſon parti ſur le champ : il ſavoit que la valeur ſupplée au nombre ; les ennemis étoient trois contre un ; mais les François ne craignoient rien avec un tel chef. L'attaque fut terrible, la défenſe héroique ; mais M. de Rambeur étant arrivé & ayant attaqué à revers ce bataillon ſi valeureux, l'é-

pouvante s'y mit ; des voix s'élevèrent de tous côtés, & demandèrent à capituler, alors le feu cessa de part & d'autre. M. Dorigny & M. de Farémont son parent, officier de chasseurs, s'approchèrent pour traiter de la capitulation ; ils éxigeoient que le bataillon entier & l'escadron se rendissent prisonniers de guerre. On étoit occupé d'arranger les conditions de ce traité, lorsque plusieurs pelotons du centre des ennemis firent feu, sans qu'on ait pu savoir s'il en avoient reçu un ordre secret : plusieurs dragons furent tués ainsi que leurs chevaux. Le Chevalier fut atteint lui-même d'un coup de fusil dans la poitrine, qui lui perçoit l'omoplate. Son cheval tomba en même temps frappé de huit coups, & entraina le Chevalier dans sa chûte.

La capitulation ne pouvoit plus avoir lieu. M. M. Martin & de Rambeur, indignés d'une pareille trahison & d'un attentat aussi lâche contre le droit des gens, s'élancèrent le sabre levé sur les traitres, qui avoient ainsi

abusé de la pitié qu'on leur avoit accordée ; envain le bataillon & l'escadron demandèrent quartier ; on lava leur crime dans leur sang : tout fut tué ou fait prisonnier ; dix - sept officiers étoient de ce nombre ; il n'y eut que quelques cavaliers qui gagnèrent les bois.

Le Chevalier Dorigny, pendant cette juste représaille, étoit sur le champ de bataille, & ne permit point qu'on lui donnât aucun secours avant d'avoir été témoin du désarmement de l'ennemi & de la prise du canon. On le transporta au château de Waldeck ; alors il renvoya dans leurs postes les troupes qui l'avoient suivi, & qui toutes se retirèrent pénétrées de douleur & comme frappées du même coup sous lequel leur brave chef avoit succombé. M. le Maréchal de Broglie fut bientôt informé du succès de cette entreprise & du malheur arrivé au brave commandant qui s'y étoit tant signalé. Ce Général en écrivit à M. le Duc de Choiseul, & ce Ministre se hâta d'écri-

re à un officier diſtingué par ſon mérite, & oncle du Chevalier, que le Roi, pour le dédomager de ſa bleſſure, avoit fait Colonel ce brave officier. Le même Miniſtre le chargeoit de le mander à ſon neveu. La lettre fut écrite ; mais déjà la mort avoit terminé cette carrière ſi brillante. Un chirurgien envoyé par M. le Maréchal de Broglie, avoit trouvé le Chevalier entre les mains du chirurgien de M. le Prince de Waldeck, & de celui qui étoit attaché au corps des chaſſeurs. Tous les ſecours furent auſſi prompts qu'habilement adminiſtrés. On eſpéroit au ſixiéme jour que le bleſſé étoit hors de danger ; mais dans la nuit du ſeptiéme, une hémoragie ſurvint, ſon irruption eut ſon effet intérieurement ; le Chevalier fut ſuffoqué en peu de temps.

Il faut ajouter à ſa gloire, que ſon expédition contre le corps qui bloquoit Waldeck, mit à découvert le ſeul poste qui défendoit les derrières de l'ar-

mée qui aſſiégeoit Caſſel. Les ennemis réſolurent dès-lors de lever le ſiége ; & la dernière opération du Chevalier contribua au ſuccès dont fut couronnée la belle défenſe du M. le Comte de Broglie.

Quelles eſperances ne pouvoit-on pas concevoir d'un officier qui, à l'age de vingt-cinq ans, avoit déjà prouvé tant de talens & de génie ! intrépide ſans être témeraire ; ami de de l'humanité, & toujours prêt à pardonner à l'ennemi vaincu ; modeſte au ſein de la victoire, & s'oubliant toujours lui-même, pour s'occuper du mérite de ceux qui combattoient ſous ſes ordres, il fut le modèle de ſes jeunes rivaux & l'amour de ſes ſoldats. Heureuſe la nation qui peut inſcrire dans ſes faſtes les noms de pareils guerriers ! plus heureuſe encore lorsqu'elle peut jouir de tous les ſuccès que lui proçureroit une ſemblable carrière prolongée jusqu'à la vieilleſſe. C'eſt aux neveux du jeune officier

dont nous déplorons la perte, que la patrie a remis le ſoin de la dédomager de la privation qui lui fut impoſée. Dans une famille où la valeur eſt un attribut caractériſtique, les eſpérances de la nation changent d'objets ſans rien perdre de leurs droits.

FIN.



